

JAI  
LU



PHILIP K.  
**DICK**  
LE DIEU VENU  
DU CENTAURE

PHILIP K. DICK

LE DIEU VENU  
DU CENTAURE

*traduit de l'américain  
par Guy Abadia*



*Titre original :*  
**THE THREE STIGMATA  
OF PALMER ELDritch**

© Philip K. Dick, 1964

Pour la traduction française :  
©Éditions Opta, 1969

Du même auteur  
aux Éditions *J'ai lu*

- Loterie solaire, *J'ai lu* 547  
Dr Bloodmoney, *J'ai lu* 563  
Le Maître du Haut Château, *J'ai lu* 567  
À rebrousse-temps, *J'ai lu* 613  
Les clans de la lune alphane, *J'ai lu* 879  
Blade Runner, *J'ai lu* 1768  
Les braconniers du cosmos, *Librio* 211

Ce que je veux dire, c'est... enfin... gardez-vous d'oublier que nous ne sommes que des créatures issues de la poussière. Oui, c'est peu comme encouragement, il faut bien se mettre ça dans la tête. Mais cela dit et compte tenu somme toute d'un mauvais départ, les choses pourraient être pires. Aussi je suis persuadé en ce qui me concerne que même dans une situation aussi pourrie nous saurons nous en tirer. Vous me saisissez ?

*Extrait d'une audio-circulaire diffusée au niveau des conseillers prévog de la firme **Combinés Poupée Pat, S.A.**, et dictée par Leo Bulero aussitôt après son retour de Mars.*

# 1

Barney Mayerson s'éveilla avec un exceptionnel mal de tête dans une chambre inconnue d'un immeuble résidentiel inconnu. À côté de lui, les couvertures remontées jusqu'à ses épaules lisses et nues, la bouche délicatement entrouverte pour respirer et la tête auréolée d'une cascade de cheveux d'un blanc cotonneux, dormait une fille qu'il ne connaissait pas.

Je vais être en retard, se dit-il en se laissant glisser du lit, luttant pour se maintenir debout, les yeux fermés pour refouler sa nausée. Si cela se trouvait, il était à plusieurs heures de son lieu de travail. Qui sait même s'il n'avait pas quitté les États-Unis ? Cependant, il était toujours sur la Terre ; la pesanteur qui le faisait tituber était normale et familière.

Et dans la pièce à côté, posée au pied du sofa, se trouvait la valise également familière, celle de son psychiatre le Dr Sourire.

Nu-pieds, il gagna sans bruit le living-room et s'assit à côté de la valise. Il l'ouvrit, tourna quelques boutons et mit en marche le Dr Sourire. Des compteurs commencèrent à tourner et le mécanisme ronronna.

— Où suis-je ? demanda Barney. Et à quelle distance de New York ?

C'était cela le principal. Il remarqua alors l'horloge murale de la cuisine du conapt. Elle indiquait 7 h 30. Il était encore tôt.

Le mécanisme, extension portative du Dr Sourire, connecté par micro-relais à l'ordinateur qui se trouvait dans les sous-sols de l'immeuble de Barney à New York, la Résidence Prestige 33, déclara de sa voix de crécelle :

— Ah ! M<sup>r</sup> Bayerson.

— « Mayerson », corrigea Barney en se passant une main fébrile dans les cheveux. Que s'est-il passé hier soir ? (Il vit alors avec une sensation de profonde aversion physique les bouteilles à moitié vides de bourbon, d'eau de Seltz et de bitter, les citrons

et les bacs à glaçons éparpillés dans la cuisine.) Qui est cette fille ?

Le Dr Sourire répondit :

— La fille qui est dans le lit est Miss Rondinella Fugate. Roni, comme elle vous a autorisé à l'appeler.

Le nom lui était vaguement familier et, bizarrement, semblait lié d'une façon ou d'une autre à son travail. « Écoutez », dit-il à la valise ; mais dans la chambre voisine la fille commença à s'agiter. Il referma aussitôt le Dr Sourire et se mit debout, humble et niais, vêtu de son seul caleçon.

— Tu es debout ? demanda la fille d'une voix ensommeillée. (Elle se débattit un instant avec les draps et s'assit, lui faisant face. Jolie, estima Barney, avec de grands yeux tout à fait ravissants.) Quelle heure est-il et est-ce qu'il y a du café ?

Il retourna dans la cuisine et mit la cuisinière en marche. Tandis que l'eau du café était en train de chauffer, il entendit une porte se fermer. Elle était passée dans la salle de bains. L'eau jaillit. Roni prenait sa douche.

Revenu dans le living-room, il brancha à nouveau le Dr Sourire.

— Qu'a-t-elle à voir avec les Combinés P.P. ?

— Miss Fugate est votre nouvelle assistante. Elle est arrivée hier de Chine populaire où elle occupait pour les Combinés P.P. le poste de conseillère prévog pour tout le secteur. Cependant, Miss Fugate, malgré son immense talent, a très peu d'expérience, et c'est ce qui a amené Mr Bulero à vous la confier pour une courte période dans l'espoir que par vos soins experts vous sauriez... euh... je ne voudrais pas que mes paroles fussent mal interprétées...

— Parfait, dit Barney.

Il entra dans la chambre, trouva ses vêtements déposés – par lui sans doute – en tas sur le sol et commença à s'habiller laborieusement. Il était toujours aussi nauséieux et le moindre mouvement risquait de lui soulever violemment l'estomac.

— C'est juste, dit-il au Dr Sourire en boutonnant sa chemise et en retournant dans le living-room. Je me souviens du mémo de vendredi concernant Miss Fugate. Son talent prévisionnel est erratique. Elle a fait une faute en sélectionnant ce fameux

panoramique de la Guerre de Sécession américaine... Imaginez un peu : elle prévoyait un succès sans précédent en Chine populaire ! (Il se mit à rire.)

La porte de la salle de bains s'entrouvrit. Il eut une brève vision de Roni toute rose, fraîche et satinée, en train de se sécher.

— Tu m'as appelée, chéri ?

— Non, non. Je parlais à mon docteur.

— Tout le monde peut se tromper, dit le Dr Sourire sans trop de conviction.

— Comment se fait-il, dit Barney, qu'elle et moi... après si peu de temps... ?

Il fit un geste vague en direction de la chambre à coucher.

— Question d'affinité, dit le Dr Sourire.

— Non, sérieusement.

— C'est tout simple. Étant cognitifs tous les deux, vous avez pressenti que tôt ou tard il devait y avoir entre vous des relations de type érotique. Aussi avez-vous décidé d'un commun accord, après un ou deux verres : à quoi bon attendre davantage ? *Ars longa, vita brevis...*

La valise se tut car Roni Fugate, nue, avait fait son apparition à la porte de la salle de bains et passait à pas feutrés devant eux pour regagner la chambre à coucher. Elle avait un corps mince et droit, un maintien absolument superbe, remarqua Barney, et des seins menus et retroussés dont les bouts n'étaient pas plus gros que deux petits pois roses. Deux petites perles roses, rectifia-t-il mentalement.

— Je voulais te le demander hier soir, dit Roni. Pourquoi est-ce que tu consultes un psychiatre ? Et tu n'as pas voulu le lâcher une seconde, tu sais. Tu l'as laissé en marche jusqu'à ce que... (Elle haussa un sourcil et le regarda avec curiosité.)

— Je l'ai tout de même arrêté à ce moment-là, fit remarquer Barney.

— Tu me trouves jolie ?

Elle se haussa sur la pointe des pieds, le corps tendu, les bras dressés au-dessus de sa tête, et au grand étonnement de Barney, se mit à exécuter une série de mouvements rapides, sautillant et bondissant tour à tour, les seins tressautant.

— Certainement, murmura-t-il, pris de court.

— Je pèserais une tonne, haleta Roni, si je ne faisais pas ces exercices chaque matin. Veux-tu servir le café, s'il te plaît, mon chéri ?

— Tu es bien ma nouvelle assistante aux Combinés P.P. ? demanda Barney.

— Bien sûr que oui ; tu veux dire que tu ne te rappelles pas ? Mon pauvre chéri, j'ai l'impression que vous autres, les supercognitifs, vous voyez si bien l'avenir que vous avez parfois un mal fou à vous souvenir du passé. Que te reste-t-il exactement de la soirée d'hier ?

Elle interrompit ses exercices pour souffler un peu.

— Oh..., dit-il en faisant un geste vague. Je devine à peu près tout.

— Écoute-moi. Tu ne peux avoir qu'une raison de te promener avec un psychiatre. Tu as reçu une feuille de recrutement. Vrai ou faux ?

Au bout d'un moment, il hocha affirmativement la tête. *Cela*, il ne l'avait pas oublié. La fameuse enveloppe turquoise de forme allongée était arrivée depuis une semaine ; mercredi prochain, il devrait se présenter à l'hôpital militaire des Nations Unies, situé dans le Bronx, pour y subir un test d'aptitude mentale.

— Est-ce que ça a marché ? Est-ce qu'il... (elle désigna la valise) a réussi à te rendre malade ?

Barney se tourna vers l'extension portative du Dr Sourire.

— Qu'est-ce que vous en dites ?

La valise répondit :

— Malheureusement vous êtes encore tout à fait apte au service, M<sup>r</sup> Mayerson. Vous êtes capable de supporter dix Freuds de tension mentale. J'en suis navré. Mais il nous reste plusieurs jours ; nous ne faisons que commencer.

Roni Fugate se rendit dans la chambre à coucher, ramassa ses dessous et commença à se vêtir.

— Pense un peu, dit-elle d'un air songeur. Si tu étais recruté et qu'on t'envoie aux colonies... je pourrais très bien me retrouver à ton poste.

Elle sourit, exhibant une superbe rangée de dents régulières.

C'était une sombre perspective. Et, en cette occurrence, son talent de cognitif ne l'a aidait nullement. L'issue était incertaine, à mi-chemin entre une foule de causes et d'effets qui s'annihilaient réciproquement.

— Tu n'es pas capable d'occuper ce poste, dit-il. Tu n'as même pas su t'en tirer en Chine populaire, où il est pourtant plus facile de concevoir les pré-éléments.

Mais un jour elle apprendrait ; cela, il le prévoyait clairement. Elle était jeune et débordait d'un talent inné. Tout ce qu'il lui manquait pour devenir son égale – et il était le meilleur de la corporation –, c'était quelques années d'expérience. Tandis qu'il se remémorait peu à peu les divers éléments de la situation, son esprit retrouva toute sa lucidité. Il avait de grandes chances d'être recruté. Et même si ce n'était pas le cas, Roni Fugate pouvait très bien lui souffler sa place, cette place enviable et de tout repos à laquelle il s'était hissé patiemment après avoir peiné pendant treize années de sa vie.

Et tout ce qu'il avait trouvé comme solution à cette situation réjouissante, c'était de coucher avec la fille. Il se demandait comment il avait pu en arriver là.

Il se pencha vers la valise et dit tout bas au Dr Sourire :

— Vous pouvez peut-être m'expliquer pour quelle fichue raison, avec tous les embêtements que j'ai déjà, j'ai été encore...

— Je vais te le dire, moi, lui cria Roni de la salle de bains. (Elle avait passé un sweater vert pâle des plus moulants et était occupée à le boutonner devant le miroir de sa coiffeuse.) Tu me l'as expliqué hier soir, après ton cinquième bourbon. Tu as dit... (Elle s'interrompit, l'œil en feu.) Ce n'était pas très élégant. Ce que tu as dit, c'est : « Faute de battre son ennemi, on le rallie. » Seulement, je regrette d'avoir à le dire, ce n'est pas le verbe *rallier* que tu as utilisé.

— Hem, fit Barney, et il alla à la cuisine se verser une tasse de café.

En principe, il ne devait pas être très loin de New York. Si Miss Fugate était également employée par les Combinés P.P., elle devait résider à distance raisonnable de son lieu de travail. Ils pourraient faire le trajet ensemble. Charmant. Il était curieux de savoir si leur employeur Leo Bulero approuverait cet état de

choses s'il était au courant. La compagnie pratiquait-elle une politique spécifique à l'égard de ses employés qui couchaient ensemble ? En tout cas, il y avait un règlement, prévu dans presque tous les autres domaines. Ce qu'il n'avait jamais réussi à comprendre, c'est comment un homme qui passait le plus clair de ses jours sur les plages de l'Antarctique ou dans les cliniques d'évolthérapie en Allemagne trouvait encore le temps d'établir des règles à propos de n'importe quoi.

Un jour, se dit-il, je vivrai comme Leo Bulero ; au lieu de croupir à New York, par une température de 80 degrés centigrades...

Sous ses pieds le sol se mit à trépider. Le système réfrigérant de l'immeuble venait de se mettre en marche. Une autre journée commençait.

À travers les vitres de la cuisine, le soleil brûlant et hostile prenait forme derrière les ensembles de conacts qui cachaient l'horizon. Il ferma les yeux pour se protéger de la réverbération. Encore une journée qui promettait. Les vingt Wagners seraient largement atteints. Pas besoin d'être un cognitif pour prévoir cela.

Dans son conapt du Grand Ensemble 492 édifié dans les faubourgs de Marilyn Monroe, New Jersey, Richard Hnatt déjeunait d'un air morose tout en parcourant avec une indifférence plus que totale la colonne météorologique de son homéojournal.

Le glacier principal, Ol' Skintop, avait encore régressé de 4,62 Grables pendant les dernières vingt-quatre heures. Et la température relevée à New York à midi était en augmentation de 1,46 Wagners par rapport à celle du jour précédent. En outre, le taux d'humidité dû à l'évaporation des océans avait progressé de 16 Selkirks. Toujours plus chaud, toujours plus humide. La nature poursuivait sa marche inexorable, et vers quoi ? Hnatt repoussa le journal et alla ramasser le courrier qui avait été distribué avant l'aube. Il y avait longtemps que les facteurs ne se risquaient plus dehors en plein jour.

La première facture qui lui tomba sous les yeux concernait les charges proportionnelles pour le système réfrigérant. Un

véritable vol organisé. Il leur devait exactement dix peaux et demie pour le mois dernier – ce qui représentait une hausse de trois quarts de peau par rapport à avril. Un jour, se dit-il, il fera si chaud que tout fondra comme du beurre. Il se rappelait le jour où sa collection de 33 tours s'était liquéfiée en un bloc compact – c'était juste au début du siècle – à la suite d'une panne du système de réfrigération. Maintenant qu'il avait des bandes magnétiques à l'oxyde de fer, il était plus tranquille. Et au même moment, chaque perroquet, chaque oiseau ming vénusien de l'immeuble était tombé raide mort. Sans compter la tortue du voisin qui avait été ébouillantée vive dans son aquarium. Naturellement, cela s'était passé pendant le jour alors que tout le monde – les hommes tout au moins – était parti travailler. Les femmes, elles, s'étaient réfugiées au dernier sous-sol, persuadées (c'était Emily qui lui avait rapporté tout cela) que le moment fatal était finalement arrivé – pas dans un siècle, mais tout de suite. Les prévisions du Caltech avaient été fausses... sauf que, naturellement, c'étaient les femmes qui se trompaient. Il y avait eu simplement rupture du câble d'alimentation principal et les robots spécialisés avaient vite réparé la chose.

Dans le living-room, sa femme était assise en blouse bleue devant une pièce de céramique qu'elle était en train de vernir avec application, le bout de la langue entre les dents, les yeux brillants... Le pinceau était manié avec dextérité et déjà il pouvait dire que l'objet serait une réussite. Le spectacle d'Emily à son travail lui rappela la tâche désagréable qui l'attendait aujourd'hui.

D'un ton grognon, il dit :

- Et si nous attendions encore avant d'aller le trouver ?
- Jamais nous n'aurons une meilleure collection à lui montrer, répondit Emily sans quitter des yeux son travail.
- S'il dit non ?
- Nous continuerons. Tu croyais que nous abandonnerions simplement parce que mon ex-mari ne peut pas – ou ne veut pas – prédire le succès commercial que ces nouvelles poteries finiront par rencontrer sur le marché ?

— Tu le connais, moi pas, dit Richard Hnatt. Je suppose qu'il n'est pas rancunier ? Qu'il aura oublié le passé ?

Et d'ailleurs, de quoi l'ancien mari d'Emily aurait-il pu lui tenir rigueur ? Personne ne lui avait jamais nui. C'était plutôt le contraire, à en croire Emily.

C'était drôle d'entendre tout le temps parler de Barney Mayerson sans l'avoir rencontré une seule fois. Mais maintenant cette lacune allait être comblée, il avait rendez-vous avec lui dans son bureau des Combinés P.P. tout à l'heure à 9 heures. Naturellement, Mayerson aurait le beau rôle. Un seul coup d'œil et il pouvait le congédier avec sa collection. Non, dirait-il, les Combinés P.P. ne sont pas intéressés par la minification de ces objets. Croyez-en mon talent de cognitif, mon expérience des études prévog. Et Richard Hnatt n'aurait plus qu'à regagner la sortie, sa collection de poteries sous le bras, sans autre adresse où se présenter.

Il regarda par la fenêtre et constata avec répugnance que la chaleur avait déjà dépassé les bornes de l'endurance humaine. Les trottoirs s'étaient brusquement vidés et les rares passants couraient se mettre à l'abri. Il était 8 h 30 et il ne voulait pas être en retard. Il se leva et alla chercher dans le placard du vestibule son casque colonial et son indispensable bloc réfrigérant. La loi exigeait qu'un tel appareil soit fixé sur le dos de tous les usagers des transports en commun jusqu'à la tombée de la nuit.

— Au revoir, dit-il à sa femme avant d'ouvrir la porte.

— Au revoir et bonne chance !

Elle se concentrail plus que jamais sur son vernissage minutieux et il constata soudain que son travail l'absorbait tellement qu'elle ne pouvait s'en détacher même pour une seconde. Il ouvrit la porte et s'apprêta à sortir dans le corridor, sentant sur sa nuque l'air frais du bloc portatif qui bourdonnait doucement dans son dos.

— Ah ! oui, lui cria Emily au moment où il allait fermer la porte. (Elle avait levé la tête maintenant, rejetant en arrière ses longs cheveux châtais qui lui tombaient sur les yeux.) N'oublie pas de me vidphoner dès que tu auras vu Barney, quelle que soit la réponse.

— D'accord, dit-il, et il referma la porte derrière lui.

Au bas de la rampe, il entra dans la banque de l'immeuble et libéra leur coffre individuel qu'il emporta dans une chambre privée. Là, il en sortit la valise contenant l'échantillonnage de poteries qu'il devait soumettre à Mayerson.

Peu de temps après, il prenait place à bord d'une rame inter-immeubles à isolation thermique, en route vers le centre de New York et l'immense et pâle bâtie de ciment synthétique qui abritait les bureaux où Poupée Pat et tous les éléments de son univers miniature avaient été conçus. La célèbre poupée, se dit-il, qui avait conquis l'homme au moment même où celui-ci conquérait les planètes du système solaire. Poupée Pat, l'obsession des colons. Le pathétique symbole de la vie sur les planètes... capable, à elle seule, de résumer l'existence de ces malheureux, victimes des lois de l'ONU sur le service sélectif, arrachés de force à la Terre, condamnés à recommencer une existence misérablement inhumaine sur Mars, Vénus, Ganymède, partout où les bureaucrates de l'ONU s'avisaient de les déposer... et qui survivaient malgré tout.

Et dire qu'ici nous trouvons déjà à nous plaindre, songea Hnatt.

L'individu assis à côté de lui, d'âge moyen, vêtu d'un casque gris, d'une chemise sans manches et d'un short rouge vif – la couleur prisée par les hommes d'affaires –, lui fit remarquer :

— Encore une journée qui s'annonce chaude.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous transportez dans ce carton ? Un repas de pique-nique pour une colonie de Martiens ?

— De la céramique, dit Hnatt.

— Que vous cuisez rien qu'en l'exposant au soleil de midi, j'imagine ? (L'homme d'affaires gloussa, prit son homéojournal et l'ouvrit à la première page.) Un vaisseau de provenance extérieure au système solaire s'écrase sur Pluton, lut-il. Des recherches sont en cours pour le retrouver. Vous croyez que ce sont des *créatures* ? Toutes ces choses qui nous viennent de l'espace, ça me fait froid dans le dos.

— Il est plus probable qu'il s'agit d'un de nos vaisseaux qui revient, dit Hnatt.

— Vous avez déjà vu une de ces créatures de Proxima ?

— En photo seulement.

— Répugnant. S'ils retrouvent l'épave sur Pluton et qu'il s'agisse d'un de ces êtres, j'espère qu'ils n'hésiteront pas à utiliser leurs lasers. Après tout, il y a une loi qui les empêche d'empiéter sur notre système.

— Exact, approuva Hnatt.

— Est-ce que je peux voir vos céramiques ? Moi, c'est les cravates. La cravate vivante Werner, imitation fait main, dans toute une gamme de coloris titaniens... j'en porte une, vous voyez ? Les couleurs sont une véritable forme de vie primitive que nous importons et que nous élevons ici, sur la Terre. Comment nous nous y prenons pour les faire se reproduire, c'est notre secret de fabrique, comme la formule du Coca-Cola.

— Pour des raisons similaires, il m'est impossible, malgré tout le désir que j'en ai, de vous montrer ma collection de céramiques. Ce sont des nouveautés que je dois présenter à un cognitif prévog des Combinés P.P. S'il accepte de les minifier, c'est gagné en ce qui nous concerne. Il n'y aura plus qu'à communiquer le renseignement au disc-jockey — comment s'appelle-t-il déjà ? — qui gravite autour de Mars, et le tour est joué.

— Les cravates Werner font déjà partie des Combinés Poupée Pat, l'informa son interlocuteur. Son petit ami Walt en a toute une armoire. (Il était rayonnant.) Quand les Combinés P.P. ont décidé de minifier nos cravates...

— Vous avez parlé à Barney Mayerson ?

— Ce n'est pas moi qui lui ai parlé. C'est notre directeur régional. On dit que Mayerson n'est pas commode. Il obéit apparemment à de simples impulsions et ses décisions sont irrévocables.

— Est-ce qu'il se trompe parfois ? En refusant des objets qui ont ensuite du succès ?

— Bien sûr que oui. C'est peut-être un cognitif, mais ça ne l'empêche pas de rester humain. Tenez, je vais vous dire une chose qui pourrait vous aider. Il se méfie énormément des femmes. Son mariage s'est brisé il y a deux ou trois ans et il ne s'en est jamais remis. Par deux fois sa femme a été enceinte,

voyez-vous, et le conseil d'administration de son ensemble de conapts, le 33 si je ne me trompe, s'est réuni pour voter leur expulsion à tous deux parce qu'ils avaient enfreint le règlement de l'immeuble. Vous connaissez le 33 ; vous savez combien il est difficile d'accéder à un immeuble de cette catégorie, doté d'un numéro aussi bas. Eh bien, plutôt que d'avoir à abandonner son conapt, il a préféré demander le divorce et la laisser partir avec l'enfant. Apparemment, il a décidé par la suite qu'il avait commis une grave erreur, et il s'est plus ou moins aigri. Je crois qu'il n'a jamais cessé de se reprocher cette erreur. Une erreur bien compréhensible, notez bien. Qu'est-ce que vous et moi ne donnerions pas pour avoir un conapt au 33, ou même au 34 ? Quoi qu'il en soit, il ne s'est jamais remarié. C'est peut-être un néo-chrétien. Mais lorsque vous essaierez de lui faire l'article, surtout prenez bien garde à tout ce qui touche aux femmes. Ne dites pas : « Cet article plaira particulièrement aux dames » ou autre chose dans ce goût-là. En fait, la plupart des articles de détail sont achetés...

— Merci pour le tuyau, dit Hnatt.

Il se leva, la valise à la main, et se fraya un chemin jusqu'à la sortie. Il poussa un soupir. Cela n'allait pas être facile. La situation lui semblait tout à fait désespérée. Il ne voyait guère comment surmonter le handicap que constituait le passé d'Emily.

Il eut la chance de trouver tout de suite un taxi. Tandis qu'il remontait à contre-courant la circulation vers le centre de la ville, il jeta un coup d'œil à son homéojournal, s'attardant sur l'article annonçant l'accident du vaisseau venu – supposait-on – de Proxima et qui avait fait tout ce chemin pour aller s'écraser quelque part au milieu des étendues glacées – le bel euphémisme ! – de Pluton. Déjà on supposait qu'il pouvait s'agir de l'industriel interplanétaire bien connu Palmer Eldritch, qui s'était rendu une dizaine d'années auparavant dans le système proxien sur invitation du Grand Conseil des Proxiens humanoïdes, désireux de moderniser leurs usines en s'inspirant des méthodes de la Terre. Depuis, on n'avait plus jamais entendu parler d'Eldritch.

Il vaudrait mieux pour la Terre, se dit Hnatt, qu'Eldritch ne fût pas vraiment de retour. Habitué à agir en solitaire, cet homme avait des méthodes beaucoup trop radicales. Il avait accompli des miracles en implantant des autofabs sur les planètes colonisées mais – comme toujours – était allé trop loin en voulant voir trop grand. Les biens de consommation s'étaient entassés dans les endroits les plus inattendus, là où il n'y avait pas encore de colons pour les utiliser. Ils s'étaient transformés petit à petit en monceaux de déchets inexorablement corrodés par les intempéries. Des tempêtes de neige, si l'on pouvait encore croire à de pareilles choses... dire qu'il y avait des endroits où il faisait froid. Trop froid, même.

— Monsieur est arrivé, l'informa le taxi autonome en l'arrêtant devant l'édifice immense mais en grande partie souterrain qui abritait les Combinés P.P. et vers lequel convergeaient de nombreux employés commodément abrités par des rampes à isolation thermique.

Il paya le taxi, descendit et courut aussitôt se mettre à l'abri vers la rampe la plus proche. L'espace d'une seconde, exposé à l'action directe des rayons du soleil, il sentit – ou imagina – que son épiderme se contractait, comme si sa peau allait se dessécher telle celle d'un crapaud et son corps se vider de son fluide vital.

Il atteignit rapidement les étages inférieurs et la réceptionniste le fit entrer dans le bureau de Mayerson. La pièce, agréablement fraîche et peu éclairée, invitait à la détente, mais au lieu de cela Hnatt agrippa de plus belle sa valise d'échantillons et murmura entre ses dents, le corps tendu, une prolixe prière.

— Voici M<sup>r</sup> Mayerson, monsieur Hnatt, annonça sans le regarder la réceptionniste, grande et impressionnante avec son corsage échancré et ses talons hauts. (Debout derrière Mayerson se tenait une fille aux cheveux d'un blanc éblouissant, vêtue d'un sweater vert pâle. Le sweater était trop collant et les cheveux un peu trop longs.) Et voici Miss Fugate, l'assistante de M<sup>r</sup> Mayerson.

Assis à son bureau, Barney Mayerson continuait d'étudier un document comme si rien ne s'était passé. Richard Hnatt attendit

en silence, en proie à des émotions diverses : la fureur, qui lui nouait la gorge et se logeait dans sa poitrine, une angoisse toute naturelle et, au-dessus de tout cela, une curiosité grandissante. C'était donc ça le premier mari d'Emily qui, à en croire le représentant en cravates vivantes, ruminait encore amèrement ses regrets d'avoir divorcé. Mayerson était un individu plutôt trapu, âgé d'une quarantaine d'années et pourvu d'une chevelure ondoyante qui n'était pas précisément au goût du jour. Il avait l'air morose mais rien dans son attitude n'indiquait une hostilité quelconque. Peut-être ne savait-il pas encore...

— Faites-moi voir vos poteries, dit Mayerson sans préambule.

Richard Hnatt posa la valise sur le bureau, l'ouvrit, sortit un par un les objets d'art qu'il disposa soigneusement devant lui, et fit un pas en arrière.

Au bout d'un moment, Mayerson déclara :

— Non.

— Non ? Non quoi ?

— Ça ne marchera pas. (Mayerson ramassa son document et reprit sa lecture.)

— Vous voulez dire que vous venez de le décider comme ça ? demanda Hnatt, incapable de croire que c'était déjà fini.

— Exactement, approuva Mayerson. Comme ça. (La collection de poteries ne l'intéressait plus du tout.)

En ce qui le concernait, Richard Hnatt était déjà reparti avec sa valise.

Miss Fugate s'avança.

— Excusez-moi, monsieur Mayerson.

— Qu'y a-t-il ? demanda Mayerson en haussant les sourcils.

— Je regrette d'avoir à le dire, monsieur Mayerson, fit-elle en s'approchant des poteries. (Elle en choisit une qu'elle prit dans sa main, soupesa, lissa du doigt.) Mon impression est très différente de la vôtre. Je sens que ces céramiques auront du succès.

Hnatt les regarda à tour de rôle.

— Passez-moi celui-ci, dit Mayerson en désignant un vase gris foncé.

Hnatt le lui tendit aussitôt. Mayerson le garda un instant dans sa main.

— Non, dit-il finalement. (Ses sourcils étaient froncés maintenant.) Je ne ressens toujours absolument rien. À mon avis vous faites erreur, Miss Fugate. (Il posa le vase sur le bureau.) Cependant, reprit-il en s'adressant à Richard Hnatt, en raison de cette divergence de vues entre Miss Fugate et moi-même... (Il se gratta le nez d'un air songeur.) Laissez-moi donc ces objets pendant quelques jours ; je les examinerai ultérieurement. (Visiblement, il n'avait aucune intention de ce genre.)

Miss Fugate avança la main et se saisit d'une pièce minuscule à la forme bizarre qu'elle pressa, presque tendrement, contre sa poitrine.

— Celle-ci, tout particulièrement. Je reçois des émanations très puissantes de celle-ci. Ce sera la plus appréciée de toutes.

Tranquillement, Barney Mayerson déclara :

— Vous perdez la tête, Roni. (Il semblait vraiment en colère maintenant ; son visage s'était assombri.) Je vous appellerai, dit-il à Richard Hnatt, lorsque j'aurai pris une décision définitive. Mais je ne vois pas ce qui me ferait changer d'avis, aussi ne soyez pas trop optimiste. Et d'ailleurs, il est inutile de me les laisser.

Il posa sur son assistante, Miss Fugate, un long regard courroucé.

## 2

Ce matin-là vers 10 heures, Leo Bulero, président du conseil d'administration des Combinés P.P., reçut dans son bureau un appel vidéo fort attendu de l'Agence Tri-Planétaire, compagnie privée spécialisée dans les enquêtes en tout genre. Il avait retenu leurs services dans les minutes qui avaient suivi l'annonce de l'accident survenu sur Pluton au vaisseau intersystèmes supposé rentrer de Prox.

Malgré l'importance qu'il attribuait à cette communication, il n'écoutait que d'une oreille car il avait d'autres sujets de préoccupation pour l'instant.

C'était ridicule, si l'on songeait que les Combinés P.P. payaient chaque année un énorme tribut à l'ONU pour assurer leur impunité ; mais ridicule ou pas, toujours est-il qu'un vaisseau de guerre du Bureau de Contrôle des Stupéfiants des Nations Unies venait de saisir à proximité de la calotte glaciaire de Mars une cargaison entière de D-Liss, d'une valeur d'un million de peaux au bas mot, en provenance des plantations étroitement surveillées de Vénus. Il était probable qu'une partie de l'argent généreusement distribué se perdait quelque part dans les dédales complexes de la hiérarchie onusienne.

Le plus malheureux, c'est qu'il ne pouvait rien y faire. Pour lui, l'ONU était une monade sans fenêtres sur laquelle il n'avait aucune prise.

Les intentions du Bureau de Contrôle des Stupéfiants étaient claires. Ils voulaient forcer les Combinés P.P. à leur intenter une action judiciaire en vue de récupérer la cargaison. La preuve serait ainsi établie que la gomme D-Liss, illégalement consommée par un si grand nombre de colons, était cultivée, traitée et distribuée par une filiale clandestine des Combinés P.P. C'est pourquoi, malgré l'importance de la cargaison, il préférait se résigner à la perdre plutôt que de se risquer à faire un procès.

— Les homéojournaux ne s'étaient pas trompés, disait Félix Blau, directeur de l'Agence Tri-Planétaire, sur l'écran du vidphone. Il s'agit effectivement de Palmer Eldritch et il semble qu'il soit encore en vie malgré de très graves blessures. Nous croyons savoir qu'un vaisseau des lignes régulières des Nations Unies le transporte en ce moment vers un hôpital dont l'emplacement, naturellement, est gardé secret.

— Hum ! fit Leo Bulero en hochant doucement la tête.

— Cependant, en ce qui concerne ce qu'Eldritch a pu ramener du système de Prox...

— Vous ne le saurez jamais, interrompit Leo. Eldritch se taira, un point c'est tout.

— Il y a quand même une rumeur, dit Blau, qui peut vous intéresser. On dit qu'à bord de son vaisseau Eldritch avait – et a toujours – des cultures de lichens qui font l'objet de soins tout particuliers et qui ressemblent beaucoup à la variété titanienne à partir de laquelle est fabriquée la gomme D-Liss. J'ai pensé qu'il convenait... (Blau s'interrompit avec tact.)

— Est-ce qu'il existe un moyen de détruire ces cultures ? (La réponse de Leo avait été instinctive.)

— Malheureusement les hommes d'Eldritch sont déjà sur place. Il ne fait aucun doute qu'ils s'opposeraient vigoureusement à toute tentative de ce genre. (Blau avait l'air navré.) Bien sûr, nous pouvons toujours essayer... pas par la force, peut-être, mais avec un peu d'argent judicieusement réparti.

— Essayez, dit Leo qui ne se faisait pourtant pas d'illusions. (Ce serait indubitablement une perte de temps et d'efforts.) Mais est-ce qu'il n'existe pas une loi spéciale des Nations Unies interdisant l'importation de toute forme de vie provenant d'un autre système ? (Que de soucis en moins s'il pouvait convaincre les militaires de l'ONU de déverser leurs bombes sur les restes du vaisseau d'Eldritch. Il inscrivit sur son agenda : *Appeler mon avocat, déposer plainte à l'ONU pour importation de lichens.*) Je vous rappellerai plus tard, dit-il à Blau, et il raccrocha.

Je crois d'ailleurs que je vais me plaindre directement aux intéressés, décida-t-il. Il appuya sur une touche de son intercom et demanda à sa secrétaire :

— Appelez-moi l'ONU à New York en priorité. Demandez le secrétaire Hepburn-Gilbert en personne.

Il se trouva bientôt en communication avec l'habile politicien indien qui était devenu l'année précédente secrétaire général de l'ONU.

— Ah ! monsieur Bulero, dit Hepburn-Gilbert avec un sourire narquois. Vous désirez porter plainte au sujet de la saisie de cette cargaison de D-Liss...

— Je ne sais pas à quoi vous faites allusion, dit Leo. Ce dont je désire vous parler n'a rien à voir avec votre cargaison de D-Liss. Est-ce que vous vous rendez compte de ce que Palmer Eldritch est en train de faire ? Il a introduit dans notre système des lichens d'origine extra-solaire. Ce pourrait être le début d'une épidémie analogue à celle que nous avons connue en 98.

— Cela ne nous a pas échappé. Cependant, on nous assure chez Eldritch qu'il s'agit d'une espèce solaire qu'il a emportée lors de son voyage vers Prox et qu'il ramène avec lui maintenant... Elle lui servait de source de protéines, paraît-il. (Un sourire de condescendance joyeuse dévoila la blancheur de ses dents. La minceur du prétexte semblait l'amuser.)

— Et vous y croyez ?

— Bien sûr que non. (Le sourire de Hepburn-Gilbert s'accentua.) Mais quel est votre intérêt dans cette affaire, monsieur Bulero ? Vous avez une... euh... préférence particulière pour les lichens ?

— Je suis un citoyen vigilant du système solaire. Et j'insiste pour que vous preniez des mesures.

— Elles sont déjà prises, répondit Hepburn-Gilbert. Nous avons ordonné une enquête... nous avons chargé M<sup>r</sup> Lark – que vous connaissez – de s'occuper de la chose. Vous me saisissez ?

La conversation s'enlisa sans autre résultat. Il raccrocha en pestant contre les politiciens. Quand c'était Leo Bulero, ils s'arrangeaient pour prendre des mesures draconiennes. Mais dès qu'il s'agissait d'un Palmer Eldritch... ah ! M<sup>r</sup> Bulero, se dit-il en singeant la voix du secrétaire général, ça c'est tout autre chose, voyez-vous.

Il connaissait Lark, en effet. Ned Lark était à la tête du Bureau des Stupéfiants à l'ONU et c'était lui le responsable de la

saisie de sa dernière cargaison de D-Liss. Hepburn-Gilbert savait ce qu'il faisait en introduisant Ned Lark dans l'affaire. Les Nations Unies visaient à établir ainsi une espèce de marchandage. On ferait traîner les choses en longueur, on ne prendrait aucune mesure contre Eldritch tant que Leo Bulero n'aurait pas fait un geste de son côté en réduisant ses expéditions de D-Liss. Il sentait cela sans pouvoir naturellement en apporter la preuve. Après tout, le sournois politicien à la peau brune ne l'avait *dit* à aucun moment. Voilà à quoi on s'expose lorsqu'on s'adresse à ces types des Nations Unies, songea Leo. La politique afro-asiatique. Un véritable bourbier. Encadré, contrôlé, dirigé par des étrangers. Il regarda d'un air furieux l'écran muet du vidphone.

Tandis qu'il réfléchissait à la conduite à tenir, sa secrétaire Miss Gleason l'appela à l'intercom :

— Monsieur Bulero, M<sup>r</sup> Mayerson est ici ; il voudrait que vous lui accordiez quelques instants.

Un moment plus tard, son expert chargé de pressentir les futures tendances du marché s'asseyaient en face de lui, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, Mayerson ? demanda Leo. Parlez, je suis là pour ça, pour que vous veniez pleurer dans mon gilet. Dites-moi de quoi il s'agit et je vous prendrai la main. (Sa voix était sarcastique.)

— C'est au sujet de mon assistante, Miss Fugate.

— Oui. J'ai appris que vous couchiez avec elle.

— Il ne s'agit pas de ça.

— Oh ! je vois, dit Leo. Ce n'est qu'un à-côté de la question.

— Je veux dire qu'il s'agit d'un autre aspect de la conduite de Miss Fugate. Nous nous sommes trouvés récemment en désaccord complet devant un représentant...

— Vous avez refusé un article et elle n'était pas de votre avis, dit Léo.

— Oui.

— Sacrés cognitifs ! Vous m'étonnerez toujours. Il s'agissait peut-être d'avenirs parallèles. Et alors vous voulez que je lui donne l'ordre de toujours soutenir votre point de vue à l'avenir ?

— C'est mon assistante, dit Barney. Elle est censée suivre mes directives.

— Eh bien, il me semble qu'elle a déjà fait de gros progrès dans ce sens en couchant avec vous, non ? (Il rit.) Disons qu'elle devrait vous soutenir en présence des représentants et, si elle a des doutes, vous en faire part en privé.

— Je n'accepte même pas ça, dit Barney en fronçant les sourcils de plus belle.

— Vous savez, dit Leo vivement, que l'évolthérapie m'a conféré un lobe frontal élargi. Pratiquement, je suis assez avancé pour être un peu cognitif moi-même. C'était un représentant en poteries ? En céramique ?

Sans enthousiasme, Barnay acquiesça.

— Ce sont les poteries de votre ex-femme, dit Leo. (Il savait que les créations de celle-ci se vendaient bien ; elles étaient distribuées en exclusivité par un des plus grands magasins d'objets d'art de La Nouvelle-Orléans et il avait souvent vu des annonces dans les homéojournaux de la côte Est et même de San Francisco.) Est-ce qu'elles marcheront, Barney ? insista-t-il en le dévisageant. *Est-ce que Miss Fugate avait raison ?*

— Elles ne marcheront jamais ; c'est tout ce qu'il y a de plus certain. (Mais Barney prononçait cela d'une voix mal assurée. Son intonation ne correspondait pas à ce qu'il disait. Elle manquait par trop de conviction.) C'est du moins ce que je prévois, ajouta-t-il d'un air têtu.

— Très bien, dit Leo. Je vous fais confiance. Mais si jamais ces poteries devaient un jour être à la mode et que nous ne puissions en fournir des minifications aux colons pour leurs combinés... (Il balança doucement la tête.) La jeune personne qui partage en ce moment votre lit pourrait très bien occuper aussi votre fauteuil.

Barney se leva.

— Vous ferez donc en sorte que Miss Fugate adopte une position différente ? (Son visage s'empourpra.) Je vais essayer de tourner la phrase autrement, bafouilla-t-il tandis, que Leo s'esclaffait.

— Comptez sur moi, Barney. Je vais lui secouer un peu les puces. Elle est jeune, elle n'en mourra pas. Et vous, vous prenez

de l'âge, vous avez besoin qu'on ménage votre dignité. (Il se leva aussi, alla vers Barney et lui donna une grande claque dans le dos.) Mais croyez-moi, cessez donc de vous ronger les sangs ; oubliez un peu votre ex-femme.

— Je l'ai oubliée.

— Des femmes, il n'en manque pas, dit Leo en pensant à Scotty Sinclair, sa maîtresse du moment. (Scotty, blonde et frêle mais la poitrine faite au moule, qui devait graviter en ce moment à huit cents kilomètres d'apogée dans sa villa-satellite en attendant qu'il prenne son week-end.) Il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser. Ce n'est pas comme les vieux timbres-poste ou les peaux de truffe qui nous servent de monnaie.

Il s'avisa alors qu'il pourrait contribuer à arranger les choses en cédant à Barney une de ses maîtresses au rancart, mais qui pouvait encore servir.

— Je sais ce que nous allons faire, commença-t-il ; mais Barney lui coupa aussitôt la parole d'un geste catégorique.

— Non ? demanda Léo.

— Non. D'ailleurs ça marche très bien avec Roni Fugate. Une à la fois, c'est assez pour un homme normal. (Barney lorgna sévèrement son employeur.)

— Je suis d'accord. Moi aussi je n'en vois qu'une à la fois. Qu'est-ce que vous croyez, que j'entretiens un harem, là-haut à la Résidence Winnie-the-Pooh ?

— La dernière fois que j'y suis monté, dit Barney, c'était en janvier à l'occasion de votre réception d'anniversaire...

— Ah ! oui... les réceptions. Ça, c'est autre chose.

— Ce qui s'y passe ne compte pas. (Il raccompagna Barney à la porte de son bureau.) Vous savez, Mayerson, un bruit court à votre sujet. Un bruit qui ne me plaît pas du tout. On dit que vous vous promenez partout avec une valise psychiatrique... *Est-ce que vous auriez reçu votre lettre de recrutement ?*

Après un silence gêné, Barney acquiesça.

— Et vous ne nous disiez rien ! Quand aurions-nous su la vérité ? Le jour de votre départ pour Mars ?

— Je vais y couper.

— Bien sûr, vous croyez ça ? Comme tous les autres ! Comment pensez-vous que l'ONU a réussi à peupler quatre planètes, six satellites...

— Je vais échouer au test d'aptitude mentale, dit Barney. Mon talent de cognitif me le fait présager. Je ne suis pas capable de supporter assez de Freuds pour leur donner satisfaction... Regardez. (Il tendit les mains ; elles tremblaient de façon perceptible.) Voyez ma réaction à la remarque anodine de Miss Fugate. Voyez ma réaction devant les poteries d'Emily que m'apportait Hnatt. Voyez...

— D'accord, dit Léo.

Il était préoccupé. En général, les feuilles de recrutement laissaient un répit de quatre-vingt-dix jours avant l'incorporation, et Miss Fugate serait difficilement en mesure d'assurer la relève de Barney dans un délai aussi court. Bien sûr, il pouvait transférer Mac Ronston de Paris... mais même Ronston, après quinze ans de service, n'avait pas l'envergure de Barney Mayerson. Il avait l'expérience, mais le talent ne pouvait se communiquer. C'était un don du ciel.

Les Nations Unies sont en train de m'avoir sur toute la ligne, se dit Leo. Il aurait bien voulu savoir si l'arrivée de la feuille de recrutement de Barney en cette période cruciale était une simple coïncidence ou une tentative de plus pour sonder ses points faibles. Dans les deux cas, c'était un coup dur ; et aucune pression auprès des Nations Unies ne pouvait faire exempter Barney.

Et tout cela, se dit-il, parce que je fournis du D-Liss aux colons. Il faut pourtant bien que quelqu'un le fasse. Autrement, à quoi leur serviraient leurs Combinés Poupée Pat ?

Sans compter que c'était une des opérations commerciales les plus profitables de tout le système solaire. Cela représentait pas mal de peaux de truffe, et les Nations Unies le savaient.

À 12 h 30, heure de New York, Leo Bulero déjeuna au Renard Pourpre dans un salon particulier en compagnie d'une nouvelle secrétaire. Assise en face de lui, Pia Jurgens mangeait avec des gestes précis, mastiquant avec application à l'aide de ses petites dents fines. C'était une rousse. Il aimait bien les rousses ; ou elles étaient outrageusement laides, ou prodigieusement

séduisantes. Miss Jurgens appartenait à la dernière catégorie. S'il pouvait trouver un prétexte pour la transférer à la Résidence Winnie-the-Pooh... en admettant que Scotty n'y voie pas d'objection. Mais l'éventualité contraire était plus que probable. Scotty avait une petite tête dure, ce qui est toujours dangereux chez une femme.

Dommage que je ne puisse pas la refiler à Barney, se dit-il. D'une pierre deux coups ; Barney psychologiquement plus stable, et moi libre de...

Oh ! et puis zut, se dit-il. Barney a *besoin* d'être instable ; sinon il est bon pour la planète Mars. C'est pour ça qu'il se promène avec sa valise qui parle. Sincèrement, je ne comprends plus le monde d'aujourd'hui. J'aurais dû vivre au XXème siècle, en un temps où le rôle des psychanalystes était de *diminuer* la tension nerveuse de leurs patients.

— Vous ne dites jamais rien, monsieur Bulero ? demanda Miss Jurgens.

— Non.

Il reprit le fil de ses pensées. Comment pourrais-je influer sur le comportement de Barney de façon à le rendre... comment dire ?... plus inapte ?

Mais ce n'était pas aussi simple que ça en avait l'air ; il le savait instinctivement, grâce à son lobe frontal élargi. On ne peut pas rendre malade quelqu'un de bien-portant rien qu'en donnant un ordre.

Après tout, qui sait ?

Il s'excusa, partit à la recherche du robot serveur et demanda qu'on apportât un vidphone à sa table.

Quelques instants plus tard, il était en communication avec Miss Gleason à son bureau.

— Je désire voir Miss Rondinella Fugate, appartenant au personnel de M<sup>r</sup> Mayerson, dès que je serai de retour à mon bureau. Et surtout, que M<sup>r</sup> Mayerson n'en sache rien, c'est bien compris ?

— Entendu monsieur Bulero, dit la secrétaire en prenant note.

— J'ai entendu, dit Pia Jurgens lorsqu'il raccrocha. Si je voulais, je pourrais tout raconter à M<sup>r</sup> Mayerson ; je le vois presque tous les jours au...

Leo éclata de rire. L'idée que Pia Jurgens pourrait jeter aux orties les brillantes perspectives d'avenir qu'il était capable de lui offrir l'amusait.

— Allez, dit-il en lui tapotant la main, ne vous inquiétez pas. Ce n'est pas dans la nature humaine. Finissez votre croquette de grenouille à la ganymédienne et rentrons au bureau.

— Je veux dire, reprit Miss Jurgens, vexée, que je trouve étonnant de vous voir parler si librement devant quelqu'un que vous connaissez à peine.

Elle le dévisagea et sa poitrine, déjà passablement opulente, se gonfla encore sous le coup de l'indignation.

— La réponse évidente est qu'il faut mieux nous connaître, dit Leo avec gourmandise. Avez-vous déjà pris du D-Liss ? demanda-t-il pour la forme. Vous devriez. Malgré l'accoutumance. C'est une expérience. (Naturellement, il en avait une réserve de qualité supérieure à la Résidence Winnie-the-Pooh ; lorsqu'il recevait des amis, ils en prenaient fréquemment pour animer la soirée.) Si je vous demande ça, dit-il, c'est que vous me semblez appartenir à la catégorie des femmes douées d'une imagination active, et que la réaction au D-Liss dépend en grande partie des capacités d'imagination et de création dont chacun fait preuve.

— J'aimerais essayer un jour, dit Miss Jurgens. (Elle regarda furtivement autour d'elle, baissa la voix et se pencha vers lui.) Mais c'est illégal !

— Vous croyez ? (Il la regarda avec de grands yeux.)

— Vous le savez bien.

— Écoutez, dit Leo. Je peux vous en procurer.

Bien entendu, ils se drogueraient ensemble. Lorsque les conditions étaient réunies, les esprits des partenaires fusionnaient et devenaient une entité nouvelle – du moins c'est ce qu'ils éprouvaient. Quelques séances ensemble, et il connaîtrait Pia Jurgens à fond. Il y avait quelque chose chez cette fille – à part son développement anatomique – qui le fascinait. Il souhaitait ardemment avoir un contact avec elle.

Nous ne nous servirons pas de combiné, pensa-t-il. Par une étrange ironie, lui, le créateur et fabricant du microcosme de Poupée Pat, préférait utiliser la gomme D-Liss sans accessoire. Qu'est-ce qu'un Terrien pouvait gagner à se servir d'un combiné reproduisant en miniature les conditions normales d'une cité de la Terre ? Pour les pionniers envoyés sur un satellite éloigné, en butte aux éléments en furie, obligés de se tapir au fond d'un clapier entouré de cristaux de méthane solidifié et de créatures inquiétantes, c'était tout différent. Poupée Pat et son combiné étaient la seule voie par laquelle ils pouvaient réintégrer leur univers natal. Mais lui, Leo Bulero, en avait assez de l'univers natal où il vivait toujours. Même Winnie-the-Pooh, avec ses plaisirs plus ou moins raffinés, ne réussissait pas à combler le vide. Et pourtant...

— Ce D-Liss, dit-il à Miss Jurgens, c'est quelque chose ; pas étonnant que ce soit prohibé. C'est comme une religion. Le D-Liss, c'est la religion des colons. (Il rit tout bas.) Une bonne prise, un quart d'heure d'incubation, et ensuite... (Il balaya l'air de la main.) Plus de clapier. Plus de méthane solidifié. Ça vous donne une nouvelle raison de vivre. Est-ce que le risque et la dépense ne sont pas largement justifiés ?

Mais pour nous qu'y a-t-il d'analogue ? se demanda-t-il avec mélancolie. En mettant au point les Combinés Poupée Pat et en exploitant le lichen qui servait à la fabrication du D-Liss en tablettes, il avait rendu la vie supportable à plus d'un million d'expatriés involontaires de la Terre. Mais que récoltait-il en échange ? Ma vie, se dit-il, est entièrement vouée au bien d'autrui, et je commence à en avoir plus qu'assez ; ça ne me suffit plus. Il y avait bien son satellite, où l'attendait Scotty ; il y avait, comme toujours, les menus détails de ses deux grandes affaires solidaires, l'une légale, l'autre pas – mais était-ce là tout ce qu'il était en droit d'attendre de l'existence ?

Il n'en savait rien. Et les autres n'en savaient pas davantage qui, à l'instar de Barney Mayerson, étaient tous occupés, à des degrés divers, à l'imiter en tous points. Barney avec sa Rondinella Fugate, pâle réplique de Leo Bulero et Miss Jurgens. Et partout où il posait son regard c'était la même chose. Même Ned Lark, le chef du Bureau des Stupéfiants, menait sans aucun

doute ce genre de vie. Même Hepburn-Gilbert, qui devait entretenir quelque part une starlette suédoise au teint pâle, grande et dotée de seins aussi volumineux que des boules de bowling. Et même Palmer Eldritch... Non, se dit-il, pas Palmer Eldritch ; lui, il a dû *trouver* quelque chose. Pendant les dix ans qu'il a passés dans le système proxien. *Qu'est-ce qu'il a pu découvrir ?* Sans doute quelque chose qui en valait la peine, qui valait de s'écraser sur Pluton ?

— Vous avez vu les homéojournaux ? demanda-t-il à Miss Jurgens. Ce vaisseau qui s'est écrasé sur Pluton ? C'est quelqu'un, ce Palmer Eldritch. Il n'y en a pas deux comme lui.

— J'ai lu, dit Miss Jurgens, qu'il était un peu fou...

— Forcément, dix années de sa vie, dix années de souffrances, et pour quel résultat ?

— Il aura sûrement trouvé une compensation quelque part, dit Miss Jurgens. Il est peut-être fou, mais il sait ce qu'il fait. Il a dû veiller à ses intérêts, comme tout le monde. Il n'est tout de même pas dérangé à ce point.

— J'aimerais le rencontrer, dit Leo Bulero, lui parler, ne serait-ce qu'une seule minute.

Il prit, à cet instant même, la résolution de le faire, de découvrir l'hôpital où Palmer Eldritch était soigné et de pénétrer à n'importe quel prix dans sa chambre pour tenter de lui arracher son secret.

— Je croyais toujours, dit Miss Jurgens, lorsque la première expédition a quitté notre système pour une autre étoile — comme c'est déjà loin ! — qu'elle nous rapporterait... (Elle hésita.) Non, c'est trop bête ; mais j'étais une gosse à ce moment-là, au moment où Arnoldson a effectué le premier aller-retour jusqu'à Prox. Je veux dire que j'étais une gosse quand il est *revenu*. Eh bien, je croyais dur comme fer qu'en allant tellement loin il... (elle baissa la tête, évitant de soutenir son regard), il trouverait Dieu.

Je l'ai pensé moi aussi, se dit Leo. Et j'étais adulte à l'époque. La trentaine passée. Je l'ai souvent dit à Barney Mayerson.

D'ailleurs, songea-t-il, je n'ai jamais cessé d'y croire. Même en ce moment. Même lorsqu'il s'agit de Palmer Eldritch.

Après déjeuner, de retour à son bureau, il fit la connaissance de Miss Rondinella Fugate. Elle l'attendait lorsqu'il arriva.

Pas mal du tout, se dit-il en refermant la porte derrière lui. Le corps bien fait ; les yeux splendides, lumineux. Elle semblait nerveuse ; elle croisa les jambes, rajusta sa jupe et l'observa du coin de l'œil tandis qu'il s'asseyait à son bureau en face d'elle. Très jeune, se dit Leo. Une enfant qui n'hésite pas à contredire son supérieur lorsqu'elle juge qu'il a tort. Tout à fait charmant...

— Savez-vous pourquoi vous vous trouvez dans mon bureau ? demanda-t-il.

— Je suppose que vous êtes en colère parce que j'ai contredit Mr Mayerson. Mais je vous assure que j'ai vraiment perçu quelque chose dans la ligne de vie de ces céramiques. Que pouvais-je faire d'autre ? (Elle se leva à demi, comme pour implorer, puis se rassit.)

— Je vous crois, dit Leo. Mais Mr Mayerson est très susceptible en ce moment. Si vous vivez avec lui, vous devez savoir qu'il ne se sépare pas de sa valise psychiatrique. (Il ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit une boîte de Cuesta Reys de qualité supérieure. Il tendit la boîte à Miss Fugate qui accepta avec empressement un cigare effilé de couleur sombre. Il en prit un également, lui offrit du feu, alluma son cigare et se renversa dans son fauteuil.) Vous savez qui est Palmer Eldritch ?

— Oui.

— Seriez-vous capable d'utiliser votre talent de cognition dans un autre domaine que les prévisions commerciales ? D'ici un mois environ, tous les homéojournaux mentionneront les coordonnées de Palmer Eldritch comme un détail normal et sans importance. J'aimerais que vous évoquiez ces journaux pour me dire où il se trouve en ce moment. Je sais que vous pouvez le faire.

Et vous feriez mieux d'y arriver, ajouta-t-il en son for intérieur, si vous voulez conserver votre place. Il attendit en fumant son cigare, observant la fille et se disant avec une pointe d'envie que si elle était aussi bonne au lit qu'elle en avait l'air...

D'une petite voix hésitante, Miss Fugate déclara :

— Je n'ai qu'une impression très vague, monsieur Bulero.

— Ça ne fait rien, voyons toujours. (Il se munit d'un stylo.)

Il fallut à Miss Fugate plusieurs minutes et, comme elle le répéta à plusieurs reprises, son impression manquait de netteté. Mais il eut bientôt sur son carnet devant lui les mots : *Hôpital des Vétérans James Riddle, Base III, Ganymède*. Un établissement appartenant aux Nations Unies, naturellement. Mais il avait prévu la chose. Ce n'était pas un empêchement insurmontable. Il s'arrangerait pour entrer.

— Et il n'est pas hospitalisé sous ce nom-là, poursuivit Miss Fugate, que l'effort avait rendue pâle et nerveuse. (Elle ralluma son cigare qui s'était éteint, se carra dans son fauteuil et croisa de nouveau ses jambes souples.) Les homéojournaux diront qu'Eldritch était inscrit sur les registres de l'hôpital sous le nom de... (Elle s'interrompit, plissa fortement les paupières et poussa un soupir.) Je n'y arrive pas, dit-elle. Une seule syllabe. Frent. Brent. Non, ce doit être Trent. Oui, c'est ça, Eldon Trent. (Elle sourit, soulagée. Ses grands yeux pétillaient d'une joie naïve, enfantine.) Ils se sont donné un mal fou pour le garder caché. Et on lui pose des tas de questions, diront les journaux. Ce qui prouve qu'il n'est pas inconscient. (Son visage s'assombrit tout à coup.) Attendez, je suis en train de lire un grand titre. Je suis dans mon conapt, toute seule. C'est le début de la matinée et je lis la première page. Oh ! mon Dieu !

— Qu'y a-t-il d'écrit ? demanda Leo en se penchant âprement vers la fille dont le désarroi était manifeste.

Dans un souffle, Miss Fugate murmura :

— Le titre dit que Palmer Eldritch est mort. (Elle cligna des paupières ; son regard effaré fit le tour de la pièce puis revint lentement se fixer sur lui. Elle le considérait avec un mélange de crainte et d'incertitude, ramassée sur elle-même comme pour chercher à lui échapper, blottie au fond de son fauteuil, les doigts nerveusement entrelacés.) Et vous êtes accusé du crime, monsieur Bulero. C'est vrai. C'est ce que disent les titres.

— Vous voulez dire que je vais l'*assassiner* ?

Elle fit oui de la tête.

— Mais... ce n'est pas une certitude. C'est seulement, un des futurs possibles... vous comprenez ? C'est-à-dire, nous voyons...

— Je sais. (Il avait l'habitude des cognitifs. Barney Mayerson travaillait depuis treize ans pour les Combinés P.P., et d'autres

depuis plus longtemps encore.) Mais ça pourrait arriver, ajoutait-il d'un ton grinçant.

Et pourquoi diable irais-je faire une chose pareille ? se demanda-t-il. Impossible de le savoir maintenant. Peut-être, lorsqu'il aurait découvert Eldritch, lorsqu'il lui aurait parlé...

Miss Fugate déclara :

— Je ne crois pas qu'il soit raisonnable de contacter M<sup>r</sup> Eldritch, compte tenu de ce futur possible. Je veux dire qu'il y a un risque... considérable. De l'ordre de... quarante pour cent, à peu près. Presque une chance sur deux.

Son visage était plus serein maintenant, et elle fumait son cigare en le dévisageant tranquillement de ses grands yeux noirs et profonds ; sans aucun doute, elle se demandait avec une intense curiosité quelles raisons pourraient bien le pousser à accomplir un tel acte.

Il se leva et se dirigea vers la porte du bureau qu'il ouvrit.

— Merci, Miss Fugate. Votre concours m'a été fort précieux.

Il attendit, signifiant clairement par son attitude que l'entretien était terminé.

Cependant Miss Fugate ne se levait pas. Il se heurtait au même type d'obstination puérile qui avait fait sortir Barney Mayerson de ses gonds.

— Monsieur Bulero, dit-elle d'une voix tranquille, j'ai peur que mon devoir ne m'oblige à attirer l'attention des autorités de l'ONU sur cette affaire. Nous autres cognitifs...

Il referma la porte du bureau.

— Vous autres cognitifs, dit-il, attachez trop d'importance aux affaires des autres.

Mais elle le tenait. Il se demandait quel parti elle allait vouloir tirer de son information.

— Il est possible que M<sup>r</sup> Mayerson soit recruté, dit Miss Fugate. Naturellement, vous ne l'ignorez pas. Comptez-vous user de votre influence pour qu'ils le laissent tranquille ?

En toute franchise, il répondit :

— J'avais en effet plus ou moins l'intention de l'aider à y échapper.

— Monsieur Bulero, dit-elle d'une voix menue mais ferme, je vais faire un marché avec vous. Laissez-les l'incorporer. Ensuite,

je deviendrai votre conseillère prévog pour New York. (Elle attendit. Leo Bulero ne disait rien.) Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-elle.

Visiblement, elle n'avait aucune expérience de ce genre de tractations ; cependant, elle entendait mener celle-ci à bien dans toute la mesure du possible. Après tout, se dit-il, tout le monde doit prendre un jour un départ. Peut-être assistait-il en ce moment à la phase initiale de ce qui serait plus tard une brillante carrière.

Il se rappela alors quelque chose. La raison pour laquelle elle avait été transférée du bureau de Pékin pour venir occuper le poste d'assistante de Barney Mayerson. Ses prévisions avaient eu un caractère erratique, désordonné. Certaines – beaucoup trop, en fait – s'étaient révélées fausses. Peut-être sa prédiction concernant sa prétendue inculpation pour le meurtre de Palmer Eldritch (à supposer qu'elle n'ait pas menti, qu'elle ait décrit réellement ce qu'elle voyait dans les journaux) était-elle une erreur du même type.

— Bon, laissez-moi réfléchir, dit-il tout haut. Donnez-moi un ou deux jours.

— Jusqu'à demain matin, dit Miss Fugate d'un ton ferme.

Leo se mit à rire.

— Je comprends pourquoi Barney était si furieux. (Sans compter que son propre talent prévisionnel devait lui faire sentir, même indistinctement, que son assistante œuvrait pour mettre en péril sa carrière.) Écoutez, dit-il en se rapprochant d'elle. Vous êtes la maîtresse de Mayerson. Que diriez-vous de le laisser tomber ? Je peux vous offrir l'usage exclusif d'un satellite entier. (À supposer, bien sûr, qu'il pût en évincer Scotty.)

— Non, je vous remercie, dit Miss Fugate.

— Pourquoi ? (Il était pris de court.) Votre carrière...

— Je m'entends très bien avec M<sup>r</sup> Mayerson. De plus, je n'aime pas tellement les bul... (elle se reprit), les hommes qui se font traiter dans ces cliniques.

À nouveau il ouvrit la porte du bureau.

— Vous aurez la réponse demain matin.

Ainsi, se dit-il en la regardant sortir par le bureau de la réceptionniste, j'aurai le temps de contacter Ganymède et

Palmer Eldritch et de savoir un peu plus précisément si ses prévisions sont fantaisistes ou non.

Après avoir refermé la porte sur la jeune femme, il se rassit à son bureau et appuya sur la touche du vidphone qui le mettait en communication avec l'extérieur. Lorsqu'il eut la standardiste de New York, il demanda :

— Passez-moi l'Hôpital des Vétérans James Riddle, Base III de Ganymède. Je désire parler à Mr Eldon Trent qui y est hospitalisé. Personnellement.

Il donna son nom et son numéro, raccrocha, appuya plusieurs fois sur le levier et fit le numéro du Spatioport Kennedy.

Il réserva une place à bord du vaisseau express qui quittait New York le soir même à destination de Ganymède, puis se mit à faire les cent pas dans son bureau en attendant la communication avec l'Hôpital James Riddle.

Bulbocrâne, se dit-il. Elle avait même le culot d'appeler ainsi son patron.

Dix minutes plus tard on l'appela de Ganymède.

— Je regrette, monsieur Bulero, s'excusa la standardiste, mais, par ordre de ses médecins, Mr Trent n'est pas autorisé à recevoir des communications dans sa chambre.

Rondinella Fugate ne s'était donc pas trompée. Il y avait bien à l'Hôpital James Riddle un nommé Eldon Trent qui, selon toute probabilité, était Palmer Eldritch. Cela valait certainement la peine d'y aller. Mais pour aboutir à quoi ? se demanda-t-il avec ironie. Pour rencontrer Eldritch, avoir avec lui une altercation au sujet de Dieu sait quoi et causer finalement sa mort ? Un homme qu'en ce moment je ne connais même pas. Et à cause de qui je vais me trouver inculpé. Agréable perspective.

Mais sa curiosité avait été éveillée. Au cours de sa carrière il n'avait jamais éprouvé le besoin, sous quelque prétexte que ce fût, de tuer un homme. Ce qui allait se passer entre Eldritch et lui allait être nécessairement unique. Il ne faisait aucun doute que le voyage à Ganymède s'imposait.

Il lui était difficile maintenant de reculer. Il avait la ferme intuition que les choses tourneraient en sa faveur. D'autant plus

que Rondinella Fugate avait seulement parlé d'inculpation d'assassinat, et non de condamnation.

Accuser de meurtre un homme de son envergure, même si les Nations Unies s'en chargeaient, n'était pas chose aisée.

Il était prêt à leur donner leur chance.

# 3

Non loin de l'immeuble des Combinés P.P., Richard Hnatt était assis dans un bar devant un verre de tequila, sa valise posée devant lui sur la table. Il savait pertinemment qu'on ne pouvait rien reprocher aux poteries d'Emily. Ce qu'elle faisait devait pouvoir se vendre. Le seul problème avait trait à son ex-mari et à sa position de force.

Et cette force, Barney Mayerson en avait fait usage.

Il faut que j'appelle Emily pour lui annoncer la chose, se dit-il en se levant de son siège.

Un homme lui barrait le chemin, un individu rondelet monté sur des jambes filiformes.

— Qui êtes-vous ? demanda Hnatt.

Comme un jouet mécanique, l'homme s'était mis à tressauter devant lui, fouillant dans sa poche comme pour y gratter activement quelque microorganisme familier dont les propriétés parasitiques eussent résisté par miracle à l'épreuve du temps. Cependant, ce qu'il exhiba enfin n'était qu'une vulgaire carte de visite.

— Nous nous intéressons beaucoup à vos céramiques, monsieur Hnatt.

— « Icholtz », lut Hnatt sur la carte. (Il n'y avait que ce simple nom, sans autre renseignement, pas même un numéro de vidphone.) Mais je n'ai ici que des échantillons. Je peux vous donner le nom de maisons de détail qui commercialisent notre production, mais ces poteries...

— Sont destinées à la minification, je sais. Et c'est précisément ce que nous désirons. Nous avons l'intention de minifier vos poteries, monsieur Hnatt. Nous sommes convaincus que Mayerson se trompe et qu'elles connaîtront très bientôt une vogue certaine.

Hnatt ouvrit de grands yeux.

— Vous voulez les minifier et vous ne faites pas partie des Combinés P.P. ?

Mais personne d'autre n'était sur le marché. Tout le monde savait que les Combinés P.P. avaient un monopole.

Le petit homme rondelet s'assit devant la table à côté de la valise ouverte, sortit son portefeuille et se mit à compter des peaux.

— Nous leur ferons très peu de publicité au début. Mais par la suite...

Il tendit à Hnatt la liasse de peaux de truffe brunâtres et parcheminées – la forme de vie biltong qui servait de monnaie d'échange dans tout le système solaire en raison de sa structure moléculaire unique, à base d'un amino-acide protéique, la seule à ne pouvoir être reproduite pas les duplicateurs.

— Il faudra que j'en parle à ma femme, dit Hnatt.

— Vous n'êtes pas accrédité par votre firme ?

— Euh... si. (Il accepta la liasse de peaux.)

— Le contrat. (Icholtz exhiba un document, l'étala sur la table et lui tendit un stylo.) Il nous donne l'exclusivité.

En se penchant pour signer, Richard Hnatt vit en tête du contrat le nom de la firme que représentait Icholtz : les Produits K-Priss de Boston. Il n'en avait jamais entendu parler. K-Priss... cela lui rappelait quelque chose, il ne savait quoi exactement. Ce n'est qu'après avoir apposé sa signature, alors qu'Icholtz détachait l'exemplaire qui lui revenait, que le rapprochement s'imposa.

La drogue hallucinogène illégale D-Liss, utilisée dans les colonies en association avec les Combinés Poupée Pat.

Une espèce de pressentiment mêlé à un malaise se forma en lui. Mais il était trop tard pour reculer. Icholtz était en train de refermer la valise dont le contenu appartenait maintenant aux Produits K-Priss de Boston, U.S.A., Terre.

— Comment... pourrais-je vous contacter ? demanda Hnatt à Icholtz, qui s'éloignait déjà de la table.

— Vous ne nous contacterez pas. Si nous avons besoin de vous, nous vous le ferons savoir, dit Icholtz avec un bref sourire.

Comment l'annoncer à Emily ? Hnatt compta les peaux et lut le contrat, s'avisant peu à peu de l'importance de la somme qu'il

venait de recevoir d'Icholtz. Il y avait là de quoi payer à Emily et à lui un séjour d'une semaine dans l'une des stations ultra-chic de l'Antarctique fréquentées par les riches de la Terre et où il supposait que Leo Bulero et ses pareils passaient leur été – un été qui maintenant durait toute l'année.

Ou alors, songea-t-il... nous pourrions faire encore bien mieux. Cet argent pourrait nous ouvrir les portes de l'établissement le plus sélect de la planète. Si Emily acceptait, ils prendraient l'avion pour les Deux-Allemagnes et s'offriraient un séjour dans une des cliniques d'évolthérapie du Dr Willy Denkmal.

Il s'enferma dans la cabine vidphonique du bar et appela Emily.

— Fais tes valises. Nous partons pour Munich. Pour... (Il cita au hasard le nom d'une clinique. Il avait lu des publicités pour celle-ci dans des revues parisiennes.) Pour Eichenwald, annonça-t-il. Le Dr Denkmal est...

— Barney les a acceptées ? dit Emily.

— Non, mais les Combinés P.P. ont maintenant un concurrent. (Il ne se tenait plus d'enthousiasme.) Et si Barney n'en a pas voulu, tant pis pour lui. Nous faisons une meilleure affaire avec cette nouvelle firme. Ils doivent être pleins aux as. Je serai là dans une demi-heure. Je m'occuperai de retenir les places. Imagine un peu : l'évolthérapie pour nous deux !

D'une toute petite voix, Emily déclara :

— Maintenant qu'elle est à notre portée, je ne suis plus tout à fait sûre d'en avoir envie.

— Mais si, tu le veux, dit-il, troublé. Pense que ça peut nous sauver la vie, ou au moins celle de nos enfants – ceux que nous aurons peut-être un jour. Et même si nous ne pouvons pas y rester longtemps, même si nous ne devons évoluer qu'un petit peu, regarde toutes les portes que ça nous ouvrira. Nous serons reçus partout. Est-ce que tu connais *personnellement* quelqu'un qui a été traité par l'évolthérapie ? On parle tout le temps de monsieur ou madame Untel dans les carnets mondains des homéojournaux, mais...

— Je ne veux pas de ces horribles poils, dit Emily. Et je ne veux pas que ma tête s'élargisse. Non, je n'irai pas à la clinique

d'Eichenwald. (Elle parlait d'une voix décidée et son visage était impassible.)

— Très bien. J'irai seul.

Ils en retireraient tout de même un avantage économique. Après tout, c'était lui qui allait visiter les clients. Et il pourrait séjourner à la clinique deux fois plus longtemps, et ainsi évoluer deux fois plus... à supposer que le traitement réussisse. Certaines personnes y étaient réfractaires, sans que fût engagée la responsabilité du Dr Denkmal ; la capacité d'évoluer n'était pas donnée à tous de la même façon. En ce qui le concernait, il était tranquille. Il évoluerait de façon remarquable, rattraperait tous les gros bonnets et dépasserait même certains d'entre eux sur le plan de cette substance chitineuse à laquelle Emily, selon le préjugé consacré, avait fait l'allusion tout à l'heure sous le nom de « poils ».

— Et qu'est-ce que je vais faire pendant ton absence ? Fabriquer des poteries ?

— Précisément, dit-il.

Car désormais les commandes allaient se succéder. Sinon, quel intérêt les produits K-Priss de Boston retireraient-ils de la minification ? Il était évident qu'ils employaient leurs propres cognitifs prévog, tout comme les Combinés P.P. Mais alors il se rappela ce qu'avait dit Icholtz : *très peu de publicité au début*. Cela signifiait, songea-t-il, que la nouvelle firme ne disposait pas d'un réseau de disc-jockeys satellisés autour des lunes et des planètes colonisées ; contrairement aux Combinés P.P., ils n'avaient pas leur Allen et leur Charlotte Faine pour diffuser leur publicité.

Mais il fallait du temps pour satelliser des disc-jockeys. C'était tout naturel.

Et cependant il n'était pas tranquille. L'idée lui vint, tout à coup, que la firme pourrait être illégale. Peut-être que le K-Priss, tout comme le D-Liss, est une drogue prohibée. Peut-être nous sommes-nous fourrés, par ma faute, dans une situation dangereuse.

— Le K-Priss, dit-il tout haut à Emily. Tu as déjà entendu parler de ça ?

— Non.

Il sortit le contrat et l'examina à nouveau. Quelle poisse ! se dit-il. Où ai-je encore été mettre les doigts ? Si seulement cet idiot de Mayerson avait été fichu de dire oui...

À 10 heures du matin, un coup de trompe horrible et familier réveilla en sursaut Sam Regan et il se répandit en imprécations contre le vaisseau de l'ONU qui croisait là-haut. Le vacarme était on ne peut plus délibéré. Ceux du vaisseau désiraient s'assurer au préalable que c'étaient bien les colons du clapier Chicken Pox – et non une forme de vie autochtone – qui récupéraient les colis qu'ils allaient larguer.

C'est bon, on y va, murmura Sam Regan en son for intérieur. Il enfila une salopette pressurisée, mit ses bottes et se dirigea, toujours sans se presser et en bougonnant, vers la rampe de sortie.

— Il est en avance aujourd'hui, se plaignit Tod Morris. Et je parie qu'il n'y a encore rien d'autre que des produits alimentaires de base comme du sucre et du saindoux. Rien dont nous pourrions faire nos « délices », j'en suis sûr.

Au sommet de la rampe, Norman Schein s'arc-bouta et poussa la trappe avec son épaule. Une froide lumière solaire descendit sur eux et leur fit cligner les yeux.

La coque brillante du vaisseau de l'ONU se détachait sur un ciel sombre au-dessus de leur tête, comme si elle pendait à un fil invisible. Excellent pilote, jugea Tod, et qui connaît bien la région de Fineburg Crescent. Il agita la main en direction du vaisseau ; une fois de plus, le vacarme éclatant résonna et il dut se boucher précipitamment les oreilles.

Un projectile sortit du ventre de l'astronef, ouvrit ses stabiliseurs et tomba en vrille vers le sol.

— Bah ! fit Sam Regan, écœuré. Ce ne sont que des matières premières ; il n'y a pas de parachute.

Et il se détourna d'un air indifférent.

Quel aspect lamentable offrait la surface aujourd'hui, se dit-il en laissant errer son regard sur le paysage martien. À vous glacer le sang. Qu'est-ce que nous sommes donc venus faire ici ? Mais on ne nous a pas laissé le choix.

Déjà le projectile avait atterri. Sa coque avait été éventrée par le choc et un certain nombre de containers apparaissaient au regard des trois colons. Quelque chose comme deux cents kilos de sel. Sam Regan prit un air encore plus déprimé.

— Hé, dit Schein en marchant vers le projectile et en plissant les paupières. Je crois que je vois là quelque chose d'utilisable.

— On dirait des radios, là dans ces boîtes, dit Tod. Des transistors. (Il emboîta pensivement le pas à Schein.) Peut-être qu'on pourrait en tirer parti pour les combinés.

— Le mien a déjà la radio, dit Schein.

— Tu peux utiliser les pièces pour construire une tondeuse à gazon automatique, dit Tod. Tu n'en as pas, n'est-ce pas ?

Il connaissait sur le bout des doigts le combiné Poupée Pat des Schein ; plus d'une fois, les deux couples — Schein et sa femme avec lui et la sienne — avaient fusionné, étant compatibles.

— Va pour les radios, dit Sam Regan. Je sais quoi en faire, moi.

Son combiné n'était pas encore équipé du système d'ouverture automatique du garage que Schein et Tod possédaient déjà. Il avait pris sur eux un retard considérable. Naturellement, tous ces gadgets pouvaient s'acheter ; mais, en ce moment, il n'était pas riche. Il avait consacré la totalité de sa réserve de peaux à la satisfaction d'un besoin qu'il jugeait plus pressant : il avait acheté à un pourvoyeur une assez grande quantité de D-Liss qu'il avait enterrée dans la partie du dortoir qui lui était réservée, au niveau inférieur de leur clapier collectif.

Pour sa part, il était croyant : il proclamait le miracle de la translation, cet instant quasi sacré où les éléments miniaturisés du combiné cessaient de simplement représenter la Terre pour *devenir* la Terre. En compagnie des autres, il avait maintes fois fusionné, grâce au D-Liss, dans cette maison de poupée qui avait la vertu d'abolir le temps et l'espace. De nombreux colons étaient encore incroyants ; pour eux, les combinés n'étaient rien d'autre que le symbole d'un univers dont l'accès leur était à jamais interdit. Mais, un par un, les incroyants finissaient par être convertis.

Même maintenant, alors que la matinée venait à peine de commencer, il éprouvait le désir de redescendre chercher dans sa cachette une tablette de D-Liss et de la partager avec ses compagnons, pour les faire communier avec lui dans l'acte le plus solennel qu'il leur était donné d'accomplir.

Il se tourna vers Tod et Norm Schein.

— Qui fait un voyage avec moi ? Je redescends. C'est moi qui offre le D-Liss.

Une proposition à laquelle il était difficile de résister. La convoitise anima le regard des deux hommes.

— De si bonne heure ? dit Norm Schein. Nous nous levons à peine. Mais pour ce qu'il y a à faire, après tout. (Il donna un coup de pied désabusé à une énorme drague semi-autonome qui était restée parquée à l'entrée du clapier depuis plusieurs jours maintenant. Personne n'avait plus le courage de monter à la surface continuer les opérations de déblaiement inaugurées au début du mois.) Mais quand même, grommela-t-il, nous sommes censés travailler à la surface dans nos jardins.

— Pour un jardin, tu peux dire que tu es servi, dit Sam Regan en faisant la grimace. Comme cette espèce de plante qui pousse là, tu as un nom pour ça ?

Norm Schein, les mains dans les poches de sa salopette, traversa un terrain sablonneux et friable recouvert d'un semblant de végétation clairsemée et se dirigea vers le jardin potager qui avait été jadis l'objet de ses soins minutieux. Il s'arrêta pour examiner les plates-bandes dans l'espoir que de nouvelles graines spécialement préparées avaient germé. Peine perdue.

— Bette poirée, dit Tod en manière d'encouragement. Pas vrai ? Je reconnais les feuilles, malgré les mutations.

Norm arracha une feuille, la porta à sa bouche et la recracha aussitôt. Elle était amère et pleine de sable.

Helen Morris émergea à cet instant du clapier, toute frissonnante sous la froide lumière de Mars.

— Nous avons un problème, dit-elle aux trois hommes. Moi je dis que les psychanalystes, sur la Terre, prenaient cinquante dollars de l'heure, et Fran prétend que c'était seulement pour trois quarts d'heure. Vous comprenez, expliqua-t-elle, nous

voudrions mettre un analyste dans notre combiné mais il faut que tout soit précis parce qu'il s'agit d'un article authentique, fabriqué sur Terre, qui a été livré la semaine dernière par ce vaisseau de Leo Bulero, vous vous souvenez...

— Nous nous souvenons, dit Norm Schein d'un ton amer.

Il se souvenait aussi du prix demandé par l'employé de Leo Bulero. Et pendant ce temps, dans leur satellite, Allen et Charlotte Faine vantaient leur marchandise avec force détails pour mieux aiguiser leur appétit.

— Demande aux Faine, dit Tod, le mari d'Helen. Appelle-les par radio la prochaine fois que leur satellite passera. (Il consulta son bracelet-montre.) Encore une heure. Ils ont tous les renseignements techniques sur les articles authentiques. D'ailleurs, il aurait dû y avoir une notice dans l'emballage. (Il était contrarié car, bien sûr, c'était avec ses peaux — les siennes et celles de sa femme — qu'avait été payée la poupée miniature représentant un psychanalyste humain, livrée complète avec son divan, son bureau et sa bibliothèque pleine d'ouvrages incroyablement bien minifiés.)

— Tu as consulté un analyste quand tu étais sur Terre, dit Helen en s'adressant à Norm Schein. Combien est-ce qu'il t'a pris ?

— C'est-à-dire que j'ai surtout connu la thérapie de groupe, dit Norm. À la clinique d'Hygiène Mentale de Berkeley, on payait selon ses revenus. Et, bien sûr, Poupée Pat et son petit ami vont chez un psychanalyste privé.

Il traversa dans toute sa longueur le jardin qui lui avait été attribué, passant au milieu des feuilles dentelées dont aucune n'avait résisté aux attaques des micro-parasites locaux. S'il pouvait trouver une seule plante encore saine, cela suffirait à lui remonter le moral. Tous les insecticides de la Terre avaient échoué ici. Les parasites locaux prospéraient à merveille. Pendant dix mille ans ils avaient attendu, armés de patience, que quelqu'un s'avisât de faire pousser quelque chose.

— Tu ferais mieux d'arroser, dit Tod.

— Ouais, admit Norm Schein.

Il s'éloigna, morose, en direction du système de pompage hydraulique du Chicken Pox, raccordé au réseau d'irrigation,

maintenant en partie ensablé, qui desservait tous les jardins de leur clapier. Avant d'arroser, il fallait enlever le sable, se dit-il. S'ils ne mettaient pas la superdrague en action le plus rapidement possible, ils n'allait plus pouvoir arroser même s'ils en avaient envie. Le fait est qu'il n'en avait pas particulièrement envie.

Mais il ne pouvait pas non plus, comme Sam Regan, se désintéresser de la situation et redescendre dans son trou pour bricoler son combiné avec amour, apportant un changement par-ci, une nouveauté par-là... ou pire encore, comme l'avait proposé Sam Regan, aller extraire une dose de D-Liss de sa précieuse cachette et entrer tout de suite en communication. Nous avons quand même des responsabilités, pensa-t-il.

Il se tourna vers Helen.

— Tu veux demander à ma femme de monter ?

Elle pourrait le guider tandis qu'il conduirait la drague. Fran avait le coup d'œil.

— Je vais la chercher, dit Sam Regan en se dirigeant vers la trappe. Personne ne vient avec moi ?

Personne ne le suivit. Tod et Helen Morris étaient maintenant partis inspecter leur propre jardin et Norm Schein était occupé à retirer la housse protectrice de la drague avant de mettre le lourd véhicule en marche.

Sam Regan découvrit Fran Schein accroupie devant le combiné Poupée Pat que les Schein partageaient avec les Morris, entièrement absorbée par la tâche qu'elle accomplissait.

Sans lever les yeux, Fran expliqua :

— Nous avons conduit Poupée Pat en ville dans sa nouvelle Ford décapotable et nous avons parqué la voiture devant un compteur et mis une pièce. Elle a fait ses courses et maintenant elle est dans le salon du psychanalyste où elle lit *Fortune*. Mais combien paie-t-elle ?

Elle leva la tête, lissa sa longue chevelure brune et lui sourit. Fran était sans doute la personnalité la plus attrayante et la plus intense de tout leur clapier ; ce n'était pas la première fois qu'il se faisait cette remarque.

— Comment peux-tu, lui dit-il, t'amuser avec ça sans mâcher du... (Il regarda autour de lui. Apparemment ils étaient seuls. Il

se pencha vers elle en disant tout doucement :) Viens avec moi et on prendra du D-Liss tous les deux, comme l'autre fois. D'accord ?

Son cœur battit plus fort tandis qu'il attendait la réponse ; le souvenir du jour où ils avaient éprouvé ensemble les effets de la translation le laissait pantelant.

— Helen Morris va être...

— Non, ils sont en train de faire marcher la drague, là-haut. Ils en ont pour une bonne heure au moins. (Il prit Fran par la main et l'aida à se relever.) Cette drague est faite pour qu'on s'en serve, dit-il en la guidant dans le corridor, pas pour qu'on l'enterre dans un coin. Elle vieillit et se rouille. Elle devient moins puissante.

Et Dieu sait que nous payons assez cher, songea-t-il avec amertume, pour éviter de la gâcher. Malgré certains – mais pas dans leur clapier – qui prétendaient que l'énergie assurant la translation ne dépendait pas du D-Liss mais de la fidélité de reproduction du combiné. Cette théorie était à son sens absurde, mais elle avait ses partisans.

Comme ils entraient furtivement dans la cellule de Sam Regan, Fran déclara :

— Je veux bien prendre du D-Liss avec toi, Sam, mais à condition que nous ne fassions rien, là-bas sur Terre, que... nous ne ferions pas ici. D'être Pat et Walt pour un temps ne nous donne pas le droit...

Elle le regarda en fronçant les sourcils comme pour lui reprocher leur dernière escapade et le rendre responsable à l'avance de tout ce qui pourrait arriver.

— Tu admets donc que nous allons bel et bien sur Terre.

Ils avaient déjà discuté de ce point fondamental plusieurs fois dans le passé. Fran avait tendance à soutenir que la translation ne s'effectuait qu'au niveau des apparences, liées aux manifestations extérieures des objets et endroits concernés, et non à leur essence.

— Je crois, prononça Fran lentement tout en dégageant sa main de celle de Sam et en s'arrêtant devant l'entrée de la cellule, que de toute façon, que ce soit illusion de nos sens, hallucination provoquée par la drogue ou translation véritable

de Mars à la Terre... (À nouveau, elle le fixa gravement.) Je crois que nous devons nous abstenir. Afin de ne pas contaminer l'expérience de la communication. (Tout en le regardant décoller soigneusement du mur le lit métallique et enfonce dans la cavité ainsi révélée un bâton muni d'un crochet, elle poursuivit :) Cela devrait être une expérience purificatrice. Nous nous dépouillons de nos enveloppes charnelles, nous perdons notre matérialité comme on dit, pour revêtir des corps immortels, au moins pour un temps. Ou pour l'éternité, si on admet, comme certains, que le temps et l'espace n'existent plus. Tu ne crois pas, Sam ? (Elle poussa un soupir.) Je sais que tu ne penses pas comme moi.

— La spiritualité, dit-il d'un ton écoeuré tout en retirant le paquet de D-Liss de la cavité. Tu nies la réalité. Et qu'est-ce que tu reçois en échange ? Rien du tout.

— Je reconnaiss, dit Fran en se rapprochant pour le voir ouvrir le paquet, que je ne peux pas *prouver* qu'on ait quoi que ce soit à gagner à pratiquer l'abstinence. Mais il y a une chose que je sais. Ce que vous et les autres sensualistes parmi nous vous évertuez à ne pas reconnaître, c'est qu'en prenant du D-Liss et en abandonnant notre corps, *nous mourons*. Et en mourant nous échappons au poids du... (Elle hésita.)

— Dis-le, fit Sam en finissant d'ouvrir le paquet.

Avec un couteau, il détacha une lamelle de la masse compacte de fibres brunes à l'aspect végétal.

— Du péché, termina Fran.

Sam Regan éclata d'un grand rire.

— D'accord. Au moins, tes positions sont orthodoxes. (La plupart des colons, en effet, auraient approuvé Frein sur ce point.) Mais, dit-il en remettant le paquet en sécurité dans sa cachette, ce n'est pas pour ça que j'en prends, moi. Pas pour échapper à quelque chose... pour avoir quelque chose de plus, au contraire. (Il referma la porte du réduit, sortit rapidement son combiné Poupée Pat, l'étala sur le sol et mit chaque objet en place avec célérité.) Une chose à laquelle, normalement, nous n'avons pas droit, ajouta-t-il, comme si Fran ne le savait pas déjà.

Le mari de Fran, ou sa propre femme, ou tous les deux même pouvaient très bien les surprendre en état de translation. Leurs corps seraient simplement assis à distance convenable l'un de l'autre, sans qu'aucun observateur à l'esprit mal tourné pût rien voir d'indécent. La législation était formelle sur ce point. L'adultère ne pouvait être prouvé. Des experts de l'ONU sur Mars et les autres colonies s'y étaient essayés... en vain. Pendant toute la durée de la translation, tout était permis : l'inceste, le meurtre, n'importe quoi, en restant du point de vue juridique une simple illusion, un désir sans conséquence.

C'est cette particularité extrêmement intéressante du D-Liss qui avait séduit Sam dès le début. À part cela, la vie sur Mars présentait pour lui peu d'attrait.

— Je crois, dit Fran, que tu es en train de m'inciter à faire le mal.

Elle s'assit d'un air attristé, fixant de ses grands yeux bruns un point imaginaire situé au centre du combiné, à côté de l'imposante garde-robe de Poupée Pat. L'air absent, sans mot dire, elle jouait avec un manteau de zibeline minifié.

Il lui tendit la moitié de la tablette de D-Liss, mit la part qui lui revenait dans sa bouche et commença à mâcher avec avidité. Toujours maussade, Fran se mit à mâcher aussi.

Il était Walt. Il possédait une fusée de sport Jaguar XXB, vitesse de pointe 25 000 km/h. Ses chemises venaient d'Italie et ses chaussures d'Angleterre. Il s'éveilla et chercha machinalement du regard la petite télévision à son chevet. Elle lui servait en même temps de réveille-matin et serait automatiquement branchée sur le célèbre *show* matinal du présentateur Jim Briskin. Coiffée d'une perruque rouge vif, l'image de Briskin se matérialisait déjà sur l'écran. Walt se dressa sur son séant, enfonça un bouton qui fit basculer le haut de son lit de façon à lui fournir un dossier et s'installa confortablement pour suivre un instant l'émission en cours.

— Je me trouve en ce moment au coin de Van Ness Street et de Market Street à San Francisco, annonça plaisamment Briskin, et nous allons dans un instant assister à l'inauguration du nouvel ensemble souterrain de conapts Sir Francis Drake, *le*

*premier à être entièrement souterrain.* À nos côtés, venue spécialement pour cette inauguration, se trouve la célèbre vedette de la chanson...

Walt arrêta la télévision, se leva et marcha pieds nus jusqu'à la fenêtre. Il ouvrit les volets et contempla les rues de San Francisco, chaudes et miroitantes sous le soleil du petit matin, les collines et les maisons blanches. C'était samedi matin et, au lieu d'aller travailler à Palo Alto, il avait rendez-vous – perspective agréable – avec sa petite amie Pat Christensen, qui possédait un petit conapt moderne sur les hauteurs de Potrero Hill.

C'était toujours samedi matin.

Dans la salle de bains, il s'humecta la figure, fit gicler un peu de crème à raser et se rasa. Tandis qu'il regardait dans la glace son visage aux traits familiers, il aperçut une note fixée au mur à l'aide d'une punaise et rédigée de sa propre écriture :

CECI EST UNE ILLUSION. TU ES SAM REGAN, COLON SUR  
LA PLANÈTE MARS. PROFITE BIEN DE TON TEMPS DE  
TRANSLATION, VIEUX.  
APPELLE TOUT DE SUITE PAT !

Et la note était signée Sam Regan.

Une illusion, songea-t-il en interrompant son rasage. De quelle sorte ? Il essaya d'évoquer quelque chose. Sam Regan... Mars. Un clapier sinistre... oui, une image prenait forme vaguement dans son esprit ; mais elle semblait si lointaine, si impossible et si peu convaincante. Il haussa les épaules et continua à se raser, intrigué et à présent légèrement déprimé. Bon, très bien, et même si la note disait vrai ? Même si ces inquiétants souvenirs d'une pseudo-existence d'exil involontaire dans un environnement inhumain avaient un lien quelconque avec la réalité ? Était-ce une raison pour saboter ce qu'il était en train de faire ? Il allongea le bras, arracha la feuille de papier et en fit une boule qu'il jeta dans la cuvette des W.C.

Dès qu'il eut fini de se raser, il appela Pat au vidphone.

— Écoute, Walt, fit-elle aussitôt, d'un ton vif et tranchant. (Sur l'écran, sa chevelure blonde chatoyait ; elle venait de la

faire sécher.) Je ne veux pas sortir avec toi. Je sais ce que tu as en tête et ça ne m'intéresse pas, un point c'est tout. Je t'en prie, Walt, essaie de comprendre.

Ses yeux d'un gris bleuté gardaient leur froideur.

— Hum, fit-il, ébranlé et cherchant une réponse. Mais il fait une journée merveilleuse... nous devrions aller quelque part. Visiter le Golden Gate Park, par exemple.

— Il va faire trop chaud pour sortir.

— Mais non, dit-il, irrité. Ce sera plus tard. Et si on allait se promener sur la plage et batifoler dans les vagues, non ?

Elle hésitait, visiblement tentée.

— Mais notre conversation de tout à l'heure...

— Il n'y a pas eu de conversation. Je ne t'ai pas vue depuis une semaine. Depuis samedi dernier. (Il s'efforçait d'être aussi ferme et convaincant que possible.) Je passerai te prendre dans une demi-heure. Mets ton maillot espagnol, le jaune avec des bretelles.

— Oh ! celui-là, fit-elle avec une moue de dédain. Il n'est plus du tout à la mode. Mais j'en ai un autre, un suédois que tu ne connais pas. Je le porterai si c'est autorisé. La vendeuse n'était pas très sûre.

— OK., fit-il, et il raccrocha.

Une demi-heure plus tard il se posait avec sa Jaguar sur la terrasse de l'immeuble résidentiel de Pat.

Celle-ci était en sweater et en pantalon. Le maillot, expliquait-elle, était dessous. Un panier de pique-nique à la main, elle gravit la rampe à sa suite jusqu'à l'endroit où était garée la fusée.

Insouciante et jolie, elle courait pour le rattraper, ses sandales clapotant sur le sol. Tout marchait comme il l'avait espéré. La journée allait être une réussite malgré tout, malgré les quelques hésitations qu'il avait éprouvées au départ et qui, Dieu merci, s'étaient évanouies maintenant.

— Attends de voir mon nouveau maillot, dit-elle en se glissant dans la fusée, le panier sur les genoux. Tout ce qu'il y a de plus provocant. Il existe à peine. C'est bien simple, il faut avoir la foi pour y croire. (Et comme il s'asseyait à côté d'elle, elle se pencha sur lui :) J'ai réfléchi à cette conversation que

nous avons eue... non, laisse-moi finir. (Elle lui mit un doigt sur les lèvres pour le faire taire.) Je sais très bien qu'elle a eu lieu, Walt. Mais en un sens c'est toi qui as raison. En fait, ton attitude est la bonne. Il faut essayer de tirer le plus d'avantages possible de la situation. Les minutes nous sont déjà assez comptées... ou du moins c'est l'impression que j'ai. (Elle sourit faiblement.) Alors, Walt, conduis aussi vite que tu pourras. J'ai hâte d'arriver à l'océan.

Au même instant, pratiquement, ils se posaient sur le parking à l'extrémité de la plage.

— Il va faire plus chaud, dit Pat. Chaque jour un peu plus chaud, n'est-ce pas ? Jusqu'à ce que ce soit intolérable. (Elle ôta son sweater en le faisant passer par-dessus la tête puis, se tortillant sur le coussin du véhicule, se débarrassa de son pantalon.) Mais nous ne vivrons pas aussi longtemps... Ce n'est que dans cinquante ans que plus personne ne pourra mettre le nez dehors à midi. Nous n'en sommes pas encore là.

Elle ouvrit la portière et sortit, vêtue de son nouveau maillot de bain. Elle n'avait pas menti. Il fallait vraiment avoir foi en l'invisible pour distinguer le moindre vêtement. Ce dont ni l'un ni l'autre ne trouvaient à se plaindre.

Ils marchèrent côte à côte le long de la grève, s'arrêtant parfois pour examiner les méduses, les coquillages et les débris rejetés par les vagues.

— En quelle année sommes-nous ? demanda soudain Pat en s'arrêtant brusquement.

Le vent ramenait en arrière sa chevelure flottante dont la masse cotonneuse formait au soleil un réseau de filaments dorés.

— Euh... je crois que c'est... (Mais le souvenir ne lui venait pas.) Oh ! et puis tant pis ! dit-il, contrarié.

— Cela n'a pas d'importance. (Elle lui prit le bras et ils poursuivirent leur chemin.) Regarde, là-bas, ce petit coin isolé derrière les rochers. (Elle accéléra l'allure. Son corps merveilleux ondoyait, ses muscles se tendaient sous l'effort, luttant contre le sable, le vent et la pesanteur oubliée d'un monde désormais perdu.) Est-ce que je suis, comment déjà... Fran ? demanda-t-elle soudain. (Elle contourna un rocher.

L'écume d'une vague lui lécha les pieds, les chevilles. Elle fit un petit bond en arrière, riant et frissonnant au contact de l'eau froide.) Ou bien Patricia Christensen ? (Elle passa les deux mains dans ses cheveux.) Ils sont blonds, donc je suis Pat. Poupée Pat. (Elle disparut derrière les rochers. Il la suivit rapidement.) J'étais Fran, continua-t-elle. Mais maintenant ça n'a plus d'importance. J'aurais pu aussi bien être n'importe qui, Fran ou Helen ou Mary, ça ne ferait aucune différence maintenant, hein ?

— Si, dit-il en la rattrapant. (Il était essoufflé.) L'important, c'est que tu sois toujours Fran. En essence.

— En essence. (Elle se laissa tomber sur le sable, s'allongea sur un coude et se mit à dessiner avec un caillou noir et pointu des arabesques sur le sable mouillé. Puis elle lança le caillou au loin et s'assit face à l'océan.) Mais les apparences... c'est Pat. (Elle mit les mains au-dessous de ses seins et les souleva langoureusement, le visage perplexe.) Ça, dit-elle, c'est à Pat. Pas à moi. Les miens sont plus petits, je m'en souviens.

Il s'assit à côté d'elle sans rien dire.

— Nous sommes ici, poursuivit-elle, pour faire ce que nous ne pouvons pas faire là-bas. Là où nous avons laissé nos corps corruptibles. Et tant que nos combinés resteront en état de fonctionner, tout... (Elle fit un geste en direction de l'océan puis toucha à nouveau son corps, incrédule.) Tout ça ne peut pas se défaire, n'est-ce pas ? Nous avons endossé l'immortalité. (Elle se recoucha sur le dos, collée au sable, et ferma les yeux, un bras replié contre son visage.) Et puisque nous sommes là et que nous pouvons faire ce qui est interdit au clapier, ta théorie à toi c'est qu'il faut profiter de l'occasion.

Il se pencha sur elle et l'embrassa sur la bouche.

À l'intérieur de sa tête, une voix s'éleva. « Mais moi je le fais quand ça me plaît. » Et dans chaque membre de son corps s'installa une volonté étrangère. Il se redressa, s'éloignant de la fille. Après tout, pensa Norm Schein avec un rire, moi je suis marié avec elle.

— Qui t'a permis d'utiliser mon combiné ? demanda Sam Regan, furieux. Sors de ma cellule. Et je parie que c'est avec mon D-Liss, encore.

— C'est toi qui nous l'avais proposé, répliqua le cohabitant de son corps spirituel. J'ai décidé de te prendre au mot.

— Je suis là moi aussi, pensa Tod Morris, et si vous voulez mon avis...

— Personne ne te le demande, pensa Norm Schein, irrité. Personne ne t'a demandé de venir non plus. Tu n'as qu'à remonter faire le zouave dans ton jardin minable, si ça ne te plaît pas.

Calmement, Tod Morris pensa : « Je suis avec Sam. C'est le seul moment où je puisse faire ça. » Leurs volontés se conjuguerent ; une fois de plus, Walt se pencha sur la fille étendue sur le sable. Il l'embrassa sur la bouche, longuement cette fois-ci et avec un émoi de plus en plus grand.

Sans ouvrir les yeux, Pat murmura :

— Moi aussi je suis là. C'est Helen. Et aussi Mary, ajouta-t-elle. Mais ce n'est pas ta réserve de D-Liss que nous utilisons, Sam. Nous avons apporté le nôtre.

Les bras de Poupée Pat se nouèrent autour de son cou, mus par l'impulsion unique et conjuguée des trois femmes. Pris de court, Sam Regan rompit le contact avec Tod Morris ; il joignit ses efforts à ceux de Norm Schein, et Walt se redressa, abandonnant Poupée Pat.

Les vagues de l'océan caressaient leurs chevilles tandis qu'ils restaient sans rien dire sur la plage, leurs deux corps abritant six personnes en essence. Deux dans six, songea Sam Regan. L'éternel mystère. Comment une telle chose pouvait-elle s'accomplir ? Toujours la même question. Mais tout ce qui m'intéresse, se dit-il, c'est de savoir si oui ou non ils m'ont pris mon D-Liss. Et je parie que oui. Ce qu'ils disent, je m'en fiche. Je ne les crois pas.

Poupée Pat se leva en disant :

— Bon, eh bien, puisqu'il ne se passe rien par ici, je crois que je vais aller me baigner.

Elle entra dans l'eau sur la pointe des pieds puis plongea dans une gerbe d'écume tandis que, tapis dans leur corps unique, ils la regardaient s'éloigner.

— Nous avons raté notre chance, pensa Tod Morris.

— C'est ma faute, admit Sam...

En unissant leurs efforts, Tod et lui réussirent à mettre Walt debout ; il fit quelques pas en direction de la fille puis, dans l'eau jusqu'aux chevilles, s'immobilisa.

Déjà Sam Regan sentait s'estomper l'effet de la drogue. Il se sentait faible et frissonnant et la réalité le rendait malade. Bon sang, se dit-il. Déjà fini. Déjà de retour au clapier, à la fosse où nous croupissons comme des vers au fond d'une boîte, apeurés par la lumière du jour. Blancs, pâles et répugnantes. Il tressaillit.

... Tressaillit et vit, une fois de plus, la cellule familiale, le lit de fer, le lavabo, la table et le réchaud... Et inertes, tassées sur elles-mêmes dans un coin de la pièce, les carcasses vides de Tod et Helen Morris, Fran et Norm Schein, et de sa propre femme, Mary. Leurs yeux vides étaient grands ouverts et il se détourna, pris de nausée.

Posé par terre au milieu d'eux il y avait son combiné. Il s'approcha et observa les poupées Walt et Pat, placées au bord de l'océan à proximité de leur Jaguar. Bien entendu, Poupée Pat avait sur elle son maillot suédois quasi invisible et un minuscule panier à provisions était sur le sable, non loin d'elle.

À côté du combiné, se trouvait un morceau de papier d'emballage qui avait contenu du D-Liss. Il n'en restait plus une miette. Il dirigea son regard – en faisant un violent effort sur lui-même – vers les cinq silhouettes amorphes et vit qu'un mince filet de salive brunâtre et visqueux leur dégoulinait encore du coin de la bouche.

Face à lui, Fran Schein remua, ouvrit les yeux et poussa un gémissement. Elle posa son regard sur lui, puis soupira d'un air las.

— Ils nous ont rejoints, fit-il.

— Nous avons mis trop longtemps. (Elle se leva maladroitement, trébucha, faillit tomber. Il se leva lui aussi aussitôt et la rattrapa dans ses bras.) C'est toi qui avais raison ; nous aurions dû le faire tout de suite, si nous en avions envie. Mais... (Elle s'abandonna contre lui, un instant.) J'aime bien les préliminaires. Marcher le long de la grève, te montrer le maillot de bain qui n'en est pas un... (Elle sourit faiblement.)

— Ils en ont encore pour plusieurs minutes, je suppose, dit Sam. Ils ont pris le D-Liss plus tard que nous.

Les yeux élargis, elle répondit :

— C'est vrai. (Elle se libéra de son étreinte, courut vers la porte, l'ouvrit et disparut au détour du couloir.) Chez moi, appela-t-elle. Viens vite !

Il la suivit en riant. C'était trop drôle. Devant lui, la jeune femme gravissait à toute vitesse la rampe qui conduisait à son niveau du clapier. Il la rattrapa, la saisit par la taille au moment où elle atteignait sa cellule. Ensemble, ils tombèrent en riant et en se débattant sur le dur plancher de métal, puis roulèrent jusqu'au mur opposé.

On les a eus, après tout, se dit-il, et il se mit à lui dégrafer son soutien-gorge, à déboutonner son chemisier, à défaire la fermeture à glissière de sa jupe et à lui ôter ses ballerines, le tout en une seule opération experte ; sa main était partout et Fran poussa un soupir qui cette fois n'était pas de lassitude.

— Je vais fermer la porte, dit-il.

Il se leva, alla rapidement vers la porte, mit le verrou. Pendant ce temps, Fran finissait de se défaire de ses vêtements.

— Reviens vite, dit-elle. Ne regarde pas. (Elle les mit sommairement en tas, avec les chaussures par-dessus comme deux presse-papiers.)

Il se glissa à côté d'elle et elle l'agrippa aussitôt de ses mains habiles et légères ; les yeux illuminés, elle se mit à l'ouvrage, délicieusement.

Ici même, en plein cœur de leur sinistre demeure martienne... À vrai dire, ils n'avaient réussi que grâce à la bonne vieille méthode, l'unique : la drogue apportée par les pourvoyeurs furtifs. C'est grâce au D-Liss que tout était possible ; ils continuaient à ne pas pouvoir s'en passer. Ils n'étaient libres en aucune façon.

Tandis que les genoux de Fran enserraient ses flancs nus, il se dit : Et en aucune façon nous ne voulons être libres. C'était juste le contraire, en réalité. Et tout en passant une main brûlante sur le ventre frémissant de Fran, il pensa : Une petite dose supplémentaire nous ferait même le plus grand bien.

## 4

À l'entrée de l'Hôpital des Vétérans James Riddle de la Base III de Ganymède, Leo Bulero tendit son coûteux melon en fourrure de wublon à la réceptionniste en blouse blanche et annonça :

— Je viens rendre visite à l'un de vos malades, un certain Mr Eldon Trent.

— Je regrette beaucoup, monsieur, commença la jeune fille, mais il l'interrompit :

— Dites-lui que Leo Bulero est ici, vous entendez ? Leo Bulero.

Il lorgna en direction du registre, sous la main de la fille, et releva le numéro de la chambre d'Eldritch. Tandis qu'elle se tournait vers son standard, il prit d'un pas décidé la direction du couloir. Qu'ils aillent au diable, se dit-il. Je n'ai pas fait des millions de kilomètres pour rien ; j'entends voir cet homme, ou cette chose, peu importe.

Un soldat de l'ONU en uniforme et armé l'arrêta sur le pas de la porte, un très jeune homme aux yeux clairs et humides comme ceux d'une fille ; des yeux qui disaient non catégoriquement, même à lui.

— D'accord, grommela Leo. Mais, s'il savait qui est devant sa porte, il vous ordonnerait de me laisser entrer.

À son oreille, une voix féminine et perçante le fit sursauter :

— Comment avez-vous découvert que mon père est ici, monsieur Bulero ?

Il se retourna et vit une femme d'allure trapue, âgée environ de trente-cinq ans. Elle le contemplait avec attention et il se dit : C'est Zoe Eldritch. Je la reconnaîtrais entre mille ; elle figure assez souvent dans le carnet mondain des homéojournaux.

Un officiel des Nations Unies s'approcha d'eux.

— Miss Eldritch, si vous le désirez, nous pouvons demander à Mr Bulero de quitter les lieux ; c'est à vous de décider.

Il adressa un sourire à Leo qui l'identifia aussitôt. C'était le chef de la division juridique de l'ONU, le supérieur de Ned Lark, Frank Santina. Alerte, l'œil sombre, vibrant de tout son corps, Santina les regarda l'un après l'autre, attendant une réponse.

— Non, dit finalement Zoe Eldritch. Du moins, pas tout de suite. Pas tant que je ne saurai pas comment il a découvert que mon père est ici. N'est-ce pas, monsieur Bulero ?

Santina murmura :

— Il tient probablement ça d'un de ses cognitifs prévog. Pas vrai, Bulero ?

À contrecœur, Leo acquiesça.

— Voyez-vous, Miss Eldritch, expliqua Santina, un homme comme Bulero peut acheter n'importe quoi, n'importe quelle forme de talent. C'est pourquoi nous l'attendions. (Il désigna les deux gardes en faction à la porte de Palmer Eldritch.) Et c'est la raison pour laquelle il faut qu'ils soient deux, en permanence. Comme je vous l'ai déjà expliqué.

— Il n'y a pas moyen de discuter affaires avec Palmer Eldritch ? demanda Bulero. C'est pour cela que je suis venu. Je n'ai aucune intention illicite, croyez-le bien. À mon avis, ou bien vous êtes tous fous ou bien vous essayez de cacher quelque chose.

Vous vous sentez coupables. (Il les observa tour à tour mais n'obtint aucune réaction.) Est-ce que Palmer Eldritch est vraiment ici, d'abord ? fit-il. Je parie que non. (À nouveau, aucune réaction ; aucun de ses deux interlocuteurs ne releva le défi.) J'en ai assez, dit-il. Le voyage a été fatigant. Allez tous vous faire pendre. Je vais aller manger un morceau, puis trouver une chambre d'hôtel où je dormirai dix heures d'affilée et oublierai tout ça. (Il leur tourna le dos et s'éloigna.)

Ni Santina ni Miss Eldritch ne firent le moindre geste pour l'empêcher de partir. Frustré, il poursuivit son chemin, en proie à une rancœur oppressante.

La seule façon d'arriver à joindre Palmer Eldritch serait d'utiliser un intermédiaire. Peut-être, songea-t-il, Félix Blau et sa police privée trouveraient-ils un moyen. Cela valait la peine d'essayer.

Chaque fois qu'il était abattu à ce point, plus rien ne semblait avoir d'importance. Pourquoi ne pas faire ce qu'il avait dit : manger quelque chose, s'accorder un repos dont il avait grand besoin et oublier Palmer Eldritch pour l'instant ? Qu'ils aillent tous au diable, se dit-il en quittant l'hôpital et en suivant le trottoir à la recherche d'un taxi. Il pensait à la fille d'Eldritch. Cette femme hommasse avec ses cheveux coupés court et pas de maquillage. Pouah !

Il trouva un taxi et se laissa emporter en l'air tout en réfléchissant.

Grâce au vidsystème de l'appareil, il contacta Félix Blau sur la Terre.

— Je suis content que vous appeliez, dit ce dernier dès qu'il l'eut identifié. Une organisation vient de se constituer à Boston dans des circonstances assez troublantes. Elle semble avoir surgi comme ça, du jour au lendemain, au grand complet.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Ils se préparent à lancer quelque chose ; tout le réseau commercial est en place, y compris trois satellites publicitaires analogues aux vôtres, un sur Mars, un sur Io et un sur Titan. Le bruit court qu'ils vont exploiter un article entrant directement en compétition avec vos Combinés Poupée Pat. Cela s'appellerait la Petite Amie Connie. Joli, n'est-ce pas ?

— Et... comment dire... l'additif ?

— Aucun renseignement là-dessus. À supposer qu'il y en ait un, il serait sans doute en dehors des circuits légaux. Est-ce qu'un combiné représente un intérêt quelconque en dehors de son... additif ?

— Aucun.

— Alors, cela répond à votre question.

— Je vous ai appelé, dit Leo, pour voir si vous pouviez trouver un moyen de me faire rencontrer Palmer Eldritch. Il se trouve ici, sur la Base III de Ganymède.

— Vous vous souvenez de mon rapport concernant l'importation par Eldritch d'un lichen analogue à celui qui entre dans la fabrication du D-Liss ? N'avez-vous pas l'impression que, derrière cette firme de Boston, il pourrait y avoir Palmer Eldritch ? Quoique, à mon avis, ce serait un peu rapide. Mais

rien ne s'oppose à ce qu'il ait prévenu sa fille par radio il y a des années.

— Il faut absolument que je le voie.

— Il est à l'Hôpital James Riddle, je présume. C'est ce que nous soupçonnions déjà. À propos, est-ce que vous avez déjà entendu parler d'un certain Richard Hnatt ?

— Jamais.

— Un représentant de cette nouvelle maison de Boston l'a contacté l'autre jour et a conclu avec lui une transaction commerciale. Ce représentant, un nommé Icholtz...

— Quel bourbier, dit Leo. Et je ne peux même pas arriver jusqu'à Eldritch. Santina est devant la porte avec cette gouine. (Et avec ces deux-là, personne ne réussirait à passer, se dit-il.)

Il donna à Félix Blau l'adresse d'un hôtel de la Base III, celui où il avait laissé ses bagages, et raccrocha.

Je crois qu'il a raison, se dit-il. Ce nouveau concurrent doit être Palmer Eldritch. C'est bien ma veine. Palmer Eldritch rentre de Prox et décide de se lancer dans les affaires, et il faut que ce soit juste moi qui me trouve dans sa ligne de tir. Pourquoi est-ce que je ne fabrique pas bien tranquillement des dispositifs de guidage pour fusées, avec des concurrents normaux comme General Electric ou General Dynamics ?

Maintenant le lichen rapporté par Eldritch commençait à le préoccuper pour de bon. Une amélioration par rapport au D-Liss, probablement. Meilleur marché à la production, capable de fournir une translation de durée et d'intensité supérieures. Fichtre !

Une idée farfelue germa dans son esprit. Il se souvenait d'une organisation, émanant de la République Arabe Unie, qui louait les services d'assassins spécialisés. Mais ils pouvaient toujours y aller, avec Palmer Eldritch... Un homme pareil, une fois qu'il avait une idée en tête...

Et cependant la précognition de Rondinella Fugate demeurait : un jour, il serait inculpé pour le meurtre de Palmer Eldritch.

Selon toute vraisemblance il trouverait un moyen malgré les obstacles.

Il avait avec lui une arme si petite, si infime que même la fouille la plus poussée ne parviendrait pas à la déceler. Cela faisait quelque temps qu'un chirurgien de Washington la lui avait cousue dans la langue : une aiguille empoisonnée, autoguidée et à haute vélocité, basée sur un modèle conçu par les Soviétiques... mais nettement améliorée en ceci qu'une fois qu'elle avait atteint sa victime elle se dissolvait complètement, sans laisser aucune trace. Le poison était également original ; il n'agissait nullement sur le cœur ou sur la respiration. En fait ce n'était pas un poison mais un virus filtrant qui se multipliait dans le sang de la victime et causait la mort dans les quarante-huit heures. Il était d'une espèce peu connue, carcinomateuse, importée d'une des lunes d'Uranus, et lui avait coûté une fortune. Tout ce qu'il avait à faire était de se tenir à une longueur de bras de sa victime en puissance et d'exercer de la main une pression à la base de sa langue tout en sortant celle-ci dans la direction voulue. Ainsi, s'il pouvait seulement approcher Eldritch...

Et je ferais mieux de m'y prendre, s'visa-t-il, le plus tôt possible, avant que cette société bostonienne soit en état de produire. Avant qu'elle puisse fonctionner même sans l'aide d'Eldritch. Comme toutes les mauvaises herbes, il fallait l'arracher de bonne heure ou pas du tout.

Après avoir regagné son hôtel, il appela les Combinés P.P. pour savoir s'il y avait du nouveau.

— Oui, répondit Miss Gleason dès qu'elle l'eut reconnu. Il y a eu une communication d'une certaine Miss Impatience White – si j'ai bien pris son nom. Voici son numéro. C'est sur Mars.

Elle mit la feuille de papier en évidence contre l'écran.

Tout d'abord Leo se demanda qui pouvait bien être cette femme. Puis il se souvint et un frisson le parcourut. Elle ! Pourquoi appelait-elle ?

— Je vous remercie, grommela-t-il, et il raccrocha. Bon Dieu, si jamais la division juridique de l'ONU avait été à l'écoute... car Impy White, qui opérait à partir de Mars, était l'une de ses meilleures pourvoyeuses en D-Liss.

Avec beaucoup de répugnance, il composa le numéro.

L'œil vif et le visage menu, non dépourvue d'un certain charme, l'image d'Impy White se forma sur le vidécran. Il se l'était toujours représentée beaucoup plus trapue. En fait, elle avait une vigueur nerveuse.

— Monsieur Bulero, dès que j'aurai fini de parler...

— Il n'y avait pas d'autre liaison ?

Il existait bien un moyen moins direct par lequel Conner Freeman, chef des opérations sur Vénus, pouvait entrer en contact avec lui. Impy White aurait pu passer par Freeman, son supérieur.

— J'ai visité un clapier ce matin, monsieur Bulero, dans l'hémisphère sud de Mars, avec une cargaison. Les colons n'en ont pas voulu. Sous prétexte qu'ils avaient dépensé toutes leurs peaux dans l'achat d'un nouveau produit. De la même catégorie que ce que nous vendons. Le K-Priss. Et...

Leo Bulero coupa la communication et resta dans son fauteuil en silence, ébranlé. Il réfléchissait.

Je dois d'abord ne pas m'affoler, se dit-il. Après tout, j'appartiens à une variété humaine évoluée. C'était donc bien ça : le nouveau produit de cette firme de Boston. Dérivé du lichen d'Eldritch, vraisemblablement. Il est couché dans son lit d'hôpital à moins d'un kilomètre de moi, et il dirige tout à distance, sans doute par l'intermédiaire de Zoe, sans que je puisse faire quoi que ce soit. Tout le processus est en marche. Il est déjà trop tard pour moi. Même cette aiguille dans ma langue, se dit-il, elle ne sert plus à rien.

Mais je trouverai quelque chose, j'en suis sûr. Comme toujours.

Ce n'était pas encore la fin des Combinés P.P.

Le seul ennui était : que faire ? La réponse lui échappait, ce qui n'était pas fait pour calmer ses sueurs froides.

Inspire-moi, ô développement cortical artificiellement accéléré, pensa-t-il en guise de prière. Que Dieu m'aide à terrasser mes ennemis. Peut-être que si je faisais appel à mes cognitifs prévog, Roni Fugate et Barney Mayerson... peut-être qu'ils trouveraient quelque chose. Surtout Barney, ce vieux routier. Il n'a pas encore été mis à contribution dans cette affaire.

Une fois de plus, il appela les Combinés P.P. sur la Terre. Cette fois-ci, il demanda le service de Barney Mayerson.

Il se souvint alors des démêlés de Barney avec le recrutement, de son besoin urgent de prouver son incapacité de supporter une trop grande tension nerveuse s'il ne voulait pas finir ses jours dans un clapier martien.

Cette preuve, se dit Leo Bulero, je la lui fournirai. Il peut considérer que le danger est d'ores et déjà écarté.

Lorsque l'appel de Ganymède fut enregistré, Barney Mayerson était seul dans son bureau.

La conversation ne dura pas longtemps ; lorsqu'il eut raccroché, Barney regarda sa montre et s'émerveilla. Cinq minutes à peine. Un tournant de son existence.

Il se leva, enfonça le bouton de son intercom et dit :

— Je n'y suis pour personne jusqu'à nouvel ordre. Pas même pour — surtout pas pour — Miss Fugate.

Il se dirigea vers la fenêtre et contempla la rue déserte et brûlante.

Leo lui avait mis toute l'affaire sur les bras. C'était bien la première fois qu'il voyait son patron s'effondrer. Incroyable, songea-t-il : Leo Bulero mis en échec par le premier concurrent qu'il ait jamais connu. L'apparition de cette nouvelle compagnie de Boston l'avait totalement décontenancé. Il n'avait pas l'habitude. L'homme était devenu, pour l'instant tout au moins, un petit enfant.

Il ne faisait aucun doute que Leo finirait par se tirer d'affaire. Mais en attendant... *qu'est-ce que je peux y gagner ?* se demanda Mayerson, sans voir tout de suite la réponse. Je peux venir en aide à Leo, mais qu'est-ce que Leo peut faire pour moi ? Cette dernière question était plus à son goût ; en fait c'était la seule façon d'envisager les choses. C'était Leo lui-même qui, depuis des années, lui avait appris à penser de cette façon. Son patron n'aurait pas voulu qu'il en fût autrement.

Après avoir médité quelques instants, il se concentra, comme Leo le lui avait demandé, sur l'avenir. Et tant qu'il y était, il examina une fois de plus sa propre situation par rapport au recrutement.

Mais le sujet était trop mince, trop insignifiant pour figurer dans les annales publiques. Il n'avait pas de grands titres d'homéojournaux à prospecter, pas de bulletins d'information à écouter... ce n'était nullement comparable au problème soulevé par Leo. Bien au contraire, il percevait une profusion d'articles de presse où les noms de Leo et de Palmer Eldritch étaient évoqués. Naturellement, tout cela était noyé dans un nombre incalculable d'alternatives confuses et contradictoires. Leo rencontrant Eldritch ; Leo ne le rencontrant pas. Et... il se concentra de toutes ses forces... Leo inculpé pour le meurtre de Palmer Eldritch ! Bon Dieu ! qu'est-ce que cela voulait dire ?

Ni plus ni moins, découvrit-il en approfondissant ses recherches, que ce qui était écrit. Et si Leo était arrêté, jugé et condamné, cela pouvait très bien signifier la fin des Combinés P.P. en tant qu'entreprise qui lui versait son salaire, et donc la fin d'une carrière à laquelle il avait tout sacrifié, y compris son mariage et la femme que – encore maintenant ! – il aimait.

De toute évidence, son intérêt lui commandait, impérativement, de prévenir Leo. Mais même ainsi le renseignement pouvait être exploité avec profit.

Il rappela Léo.

— J'ai ce que vous m'avez demandé.

— Bravo. (Leo triomphait ; son visage coloré, oblong, surmonté de son bulbe chitineux, semblait respirer de soulagement.) Je vous écoute, Barney.

— Il se présentera bientôt une situation que vous pourrez exploiter, dit Barney. Vous arriverez à rencontrer Palmer Eldritch. Pas à l'hôpital où il est en ce moment, mais ailleurs. Il sera transféré quelque part, sur sa demande. (Avec précaution, car il ne voulait pas dévoiler tout ce qu'il avait appris, Barney ajouta :) Il y aura un certain refroidissement dans ses relations avec l'ONU. Il se sert d'eux maintenant, tant qu'il est invalide, pour assurer sa protection, mais dès qu'il ira mieux...

— Des détails, demanda aussitôt Leo en inclinant la tête de côté avec vivacité.

— Je voudrais quelque chose en échange.

— De quoi ? (Le visage de Leo s'assombrit.)

— En échange de la date et de l'endroit exacts où vous pourrez rencontrer Palmer Eldritch avec succès.

Leo grommela :

— Et qu'est-ce que vous allez me demander ?

Il dévisagea Barney avec appréhension. L'évolthérapie ne lui avait pas apporté la tranquillité.

— Un quart pour cent de votre chiffre d'affaires pour les Combinés P.P... non compris vos autres revenus.

Il faisait allusion au réseau de plantations sur Vénus d'où provenait le D-Liss.

— Par tous les diables ! s'exclama Leo en respirant bruyamment.

— Et ce n'est pas tout.

— Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Vous serez riche.

— Je désire que la structure du système de conseillers prévog que vous utilisez soit remodelée. Chacun gardera son poste et occupera nominalement les mêmes fonctions qu'à présent, à cette seule différence près : toutes les décisions devront m'être préalablement soumises pour acceptation définitive. J'aurai un droit de contrôle absolu sur toutes les questions importantes. Ainsi je ne serai plus à la tête d'une région déterminée ; vous pourrez donner New York à Roni dès que...

— Assoiffé de pouvoir, dit Leo d'une voix grinçante.

Barney haussa les épaules. Il pouvait appeler cela comme il le voudrait. Le principal était que sa carrière arrivait à son point culminant. Et c'est ce que tout le monde recherchait. Leo Bulero le tout premier.

— D'accord, dit Leo en hochant la tête. Si ça vous amuse, vous pouvez mener tous les autres conseillers prévog à la baguette ; moi, ça ne me gêne pas. Et maintenant, dites-moi comment, où et quand...

— Vous pourrez rencontrer Palmer Eldritch dans trois jours. Un de ses propres vaisseaux, sans marque extérieure, lui fera quitter Ganymède après-demain pour le conduire dans sa résidence de la Lune. Il y poursuivra sa convalescence, mais en dehors du territoire des Nations Unies. Frank Santina n'exercera plus aucune emprise sur les événements, aussi vous pouvez l'oublier. Le 23, Eldritch recevra des journalistes dans sa

propriété et il leur donnera sa version de ce qui s'est passé pendant son voyage. Il sera de bonne humeur – du moins c'est ce que diront les reporters – et apparemment en bonne santé et heureux d'être de retour. Et il insistera beaucoup sur...

— Dites-moi seulement comment je ferai pour entrer. Il y aura quand même un service d'ordre.

— Pour votre gouverne, dit Barney, je vous signale que les Combinés P.P. font paraître quatre fois par an un bulletin spécialisé intitulé *Problèmes de la minification*. C'est une si petite affaire que vous ne savez probablement pas qu'elle existe.

— Vous me suggérez d'y aller en tant que reporter au nom de notre organe maison ? Je pourrais pénétrer dans le saint des saints rien que sur cette base-là ? (Leo semblait écouré.) Ça alors, dire que j'ai payé pour avoir un renseignement aussi miteux ! Demain, si ça se trouve, cela figurera dans tous les homéojournaux. Si les journalistes sont invités, il faut bien que la nouvelle soit rendue publique.

Barney haussa les épaules sans prendre la peine de répondre.

— J'ai l'impression de m'être fait avoir, dit Leo. Je me suis trop précipité. Enfin, ajouta-t-il avec philosophie, vous pouvez peut-être me dire ce qu'il donnera aux reporters en guise d'explications. Qu'a-t-il découvert dans le système de Prox ? Est-ce qu'il fait allusion aux lichens qu'il a ramenés avec lui ?

— Oui. Il prétend qu'il s'agit d'une variété inoffensive, approuvée par le Bureau de Contrôle des Stupéfiants des Nations Unies, et destinée à remplacer... (il hésita) certains produits toxiques largement répandus. Et...

— Et, termina Leo d'une voix glacée, il va annoncer la mise sur pied d'une organisation destinée à écouler ce merveilleux produit non toxique.

— Oui, fit Barney, sous le nom de K-Priss et avec le slogan suivant : *La gomme K-Priss, le meilleur des caprices*.

— Crénom de nom !

— Tous les détails ont été mis au point depuis longtemps par laser-radio intersystèmes, par l'intermédiaire de sa fille avec l'accord de Santina et de Lark, des Nations Unies ; en fait, avec l'approbation de Hepburn-Gilbert lui-même. Ils voient là un moyen de mettre fin au trafic du D-Liss.

Il y eut un moment de silence.

— C'est bon, dit Leo d'une voix rauque au bout d'un certain temps, je regrette seulement que vous n'ayez pas su prévoir tout cela un ou deux ans à l'avance. Il est vrai que vous n'êtes qu'un employé et que personne ne vous avait rien demandé.

Barney haussa les épaules.

Avec une expression sinistre, Leo Bulero raccrocha.

Et voilà, se dit Barney. J'ai enfreint la règle d'or du parfait employé : ne dites jamais à votre supérieur une chose qu'il n'a pas envie d'entendre. Je me demande quelles vont être les conséquences.

La sonnerie du vidphone retentit à nouveau ; une fois de plus, le visage de Leo Bulero se forma sur l'écran.

— Écoutez, Barney. Je viens de penser à quelque chose. Ça ne va pas vous faire plaisir, aussi préparez-vous.

— Je suis prêt.

— J'ai oublié, et j'ai eu tort, que j'avais déjà eu une conversation avec Miss Fugate et qu'elle est au courant de... certains événements futurs concernant Palmer Eldritch et moi-même. Événements dont elle pourrait éventuellement, si elle se voyait contrariée – et votre idée de mener tout le monde à la baguette la contrarierait certainement – tirer parti contre nous. En fait, j'ai réfléchi et je me suis dit qu'il n'y avait pas de raison pour que tous mes conseillers prévog ne finissent pas par en savoir autant ; aussi cette idée de vous mettre à la tête de...

— Ces « événements » auxquels vous faites allusion, interrompit Barney, concernent votre inculpation pour l'assassinat de Palmer Eldritch. Vrai ou faux ?

Leo poussa un grognement, respira bruyamment et le considéra d'un air morose. Finalement, avec beaucoup de répugnance, il approuva.

— Je ne vous laisserai pas vous dédire, fit Barney. Vous venez à l'instant de me faire certaines promesses et j'entends que vous les...

— Mais, geignit Leo, cette idiote de fille, on ne peut pas s'y fier, elle va aller trouver les flics de l'ONU. Elle est en train de me posséder, Barney !

— Moi aussi, fit remarquer ce dernier tranquillement.

— Oui, mais ce n'est pas la même chose. Je vous connais depuis des années. (Leo parut réfléchir rapidement, examinant la situation à l'aide de toutes ses facultés du stade, comme il aimait à le dire plaisamment : *Homo sapiens amélioré*.) Vous êtes un chic type. Vous ne seriez pas capable de faire ce qu'elle veut faire. Et je peux toujours vous offrir le pourcentage sur le chiffre d'affaires que vous m'avez demandé. Hein ? (Il considéra Barney avec anxiété mais avec une détermination inébranlable. Il venait d'arrêter sa décision.) Qu'est-ce que vous en dites ? Nous tombons d'accord là-dessus ?

— Nous sommes déjà tombés d'accord.  
— Mais bon Dieu, puisque je vous dis que j'avais oublié...  
— Si vous ne tenez pas vos promesses, dit Barney, je vous quitte. J'irai ailleurs exercer mon talent.

Il avait attendu cela depuis trop d'années pour pouvoir reculer maintenant.

— Vous ? dit Leo, incrédule. Je vois. Il ne s'agit même plus d'aller trouver la police. On veut changer de bord à présent. Rallier Palmer Eldritch.

Barney ne dit rien.

— Espèce de faux jeton ! fit Leo. Voilà donc ce qu'on gagne à essayer de tenir le coup dans les moments difficiles. Mais je vous avertis : je ne suis pas si sûr que Palmer vous accepterait. Il a probablement déjà organisé son service prévog ; et si c'est le cas il doit déjà être au courant de ma... (Il s'interrompit.) Entendu ; je prends le risque. Je crois que vous péchez par excès d'orgueil, Barney. Comment les Grecs appelaient-ils ça ? *Hubris* ? Comme Satan, vous voulez aller trop loin ; eh bien, allez-y. Faites tout ce que vous voudrez, d'ailleurs. Je m'en moque. Et bonne chance, mon vieux. Faîtes-moi savoir comment vous vous en tirez. Et la prochaine fois qu'il vous viendra l'envie de faire chanter quelqu'un...

Barney coupa la communication. L'écran prit un ton gris terne. Gris, se dit-il, comme tout ce qui est en moi et autour de moi ; gris comme la réalité. Il se leva, raide, et marcha de long en large dans son bureau, les mains dans les poches.

Le mieux que j'aie à faire à l'heure qu'il est, décida-t-il, c'est – que le ciel me protège – de faire équipe avec Roni Fugate.

Parce que c'est d'elle que Leo a le plus peur, et à juste titre. Il doit y avoir une galaxie de choses qu'elle ferait et que je ne ferais pas. Et Leo le sait très bien.

Il se rassit à son bureau et envoya chercher Roni.

— Salut, fit-elle lorsqu'elle apparut, vêtue d'une pittoresque robe en soie à la pékinoise, sans soutien-gorge. Que se passe-t-il ? J'ai essayé de te voir il y a une minute, mais...

— Tu ne te promènes donc jamais avec tes vêtements au complet ? Tiens, ferme la porte.

Elle ferma la porte.

— Cependant, ajouta Barney, je dois te rendre cette justice : tu as été exquise au lit hier soir.

— Merci. (Son visage frais et juvénile s'éclaira.)

— Est-ce que tu prévois *avec certitude* que notre employeur va assassiner Palmer Eldritch ? Ou bien y a-t-il un doute ?

Elle avala sa salive, inclina la tête de côté et murmura :

— Mais c'est qu'il est pourri de talent ! (Elle s'assit en croisant ses jambes, qui étaient nues.) Bien sûr qu'il y a un doute. D'abord, je trouve que c'est idiot de la part de M<sup>r</sup> Bulero, puisque cela entraîne la fin de sa carrière. Les journaux ne connaissent pas – ne connaîtront pas – son mobile, aussi je ne peux pas savoir, mais il faut que ce soit quelque chose d'énorme, de terrifiant, tu ne trouves pas ?

— La fin de sa carrière, dit Barney, c'est aussi la fin de la tienne et de la mienne.

— Mais non, fit Roni. Pas forcément, mon chéri. Réfléchis un peu. M<sup>r</sup> Palmer Eldritch va prendre sa place dans le domaine de la minification. C'est le mobile le plus probable de M<sup>r</sup> Bulero. Bon. Est-ce que ça ne nous donne pas déjà un aperçu des réalités économiques à venir ? Même si M<sup>r</sup> Eldritch mourait, il est plus que probable que son organisation...

— Alors on déserte et on passe chez Eldritch ? Tout simplement ?

Roni sembla réfléchir, les sourcils froncés, puis elle déclara en choisissant ses mots :

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire *exactement*. Mais il faudra veiller à garder nos distances par rapport à M<sup>r</sup> Bulero ; nous n'avons pas à nous laisser entraîner dans sa chute... J'ai

encore beaucoup d'années devant moi, et toi aussi dans une moindre mesure.

— Merci, dit-il d'un ton acide.

— Ce qu'il faut maintenant, c'est établir soigneusement nos plans. Et si des cognitifs ne sont pas capables de faire des projets d'avenir...

— J'ai fourni à Leo des renseignements qui amèneront une rencontre entre Palmer Eldritch et lui.

Est-ce que tu as songé qu'ils pourraient arriver à conclure un accord ? (Il la regarda avec insistance.)

— Je... je ne vois rien de ce genre. Aucun article d'homéojournal qui en parle.

— Seigneur, fit-il d'un air supérieur. Ils ne vont pas le crier sur les toits.

— Ah... (Mortifiée, elle hocha la tête.) Je crois que tu as raison.

— Et si une telle chose arrive, poursuivit Barney, je ne donne pas cher de nous deux. Si nous quittions Leo pour Eldritch, nous n'en serions pas moins à sa merci, et dans ce cas autant abandonner tout de suite la carrière de conseiller prévog. (Cela ne faisait pour lui aucun doute, et il voyait à l'expression de Roni Fugate qu'elle partageait son sentiment.) Si nous essayons de contacter Palmer Eldritch...

— Pas « si ». Nous ne pouvons pas faire autrement.

— Pourquoi ? Nous pouvons très bien continuer comme ça. (En bons employés de Leo Bulero, se dit-il, qu'il surnage ou qu'il coule, quittes à disparaître complètement avec lui.) Mais je vais te dire ce qu'on pourrait faire : nous entendre avec tous les autres conseillers prévog qui travaillent aux Combinés P.P. pour former un syndicat. (C'était une idée qu'il chérissait depuis des années.) Une guilde, en quelque sorte, jouissant d'un monopole. Nous pourrions alors dicter nos conditions à la fois à Leo et à Eldritch.

— Tu oublies, dit Roni, qu'Eldritch dispose, de toute évidence, de sa propre équipe de conseillers prévog. (Elle le regarda en souriant.) Mon pauvre chou, tu ne sembles pas savoir très bien ce qu'il faut faire. Ça se voit sur ta figure. Et dire

que tu as des années d'expérience ! (Elle hochâ tristement la tête.)

— Je vois, dit-il, pourquoi Leo avait tellement peur de te contrarier.

— Parce que je dis la vérité ? fit-elle en arquant les sourcils. Peut-être. C'est vrai que tout le monde a peur de la vérité. Toi, par exemple... tu ne veux pas admettre que si tu as dit non à ce malheureux représentant en céramiques, c'était pour exercer une forme de représailles sur la femme qui...

— Tais-toi ! fit-il, sauvagement.

— Et sais-tu où il doit se trouver en ce moment, ce type ? Chez Palmer Eldritch, tout simplement. Tu lui as fait – et à sa femme par la même occasion – une faveur. Tandis que, si tu avais dit oui, tu les aurais liés au sort d'une compagnie déclinante tout en leur ôtant leur unique chance de... (Elle s'interrompit.) Je te fais du mal.

Il fit un geste vague.

— Tout cela n'a rien à voir avec la raison pour laquelle je t'ai fait venir.

— C'est juste, admit-elle. Tu m'as fait venir pour que nous mettions au point ensemble la meilleure façon de trahir Leo Bulero.

— Écoute..., commença-t-il, décontenancé.

— C'est pourtant ainsi. Tu sais que tu ne peux pas t'en tirer tout seul. Tu as besoin de moi. Je n'ai pas encore dit non, rassure-toi. Cependant, je ne pense pas que ce soit le lieu ni le moment de discuter de ça, attendons d'être à la maison, au conapt. D'accord ? (Elle lui adressa un sourire épanoui, d'une chaleur communicative.)

— D'accord. (C'est elle qui avait raison.)

— Comme ce serait triste, dit-elle, s'il y avait un micro caché dans ton bureau. Peut-être toute cette conversation a-t-elle été enregistrée à l'intention de M<sup>r</sup> Bulero.

Au lieu de cesser, son sourire s'était accentué. Il était fasciné. Cette fille ne tremblait devant rien ni personne sur la Terre, ou même dans le système solaire tout entier, se dit-il.

Il aurait bien voulu être comme elle. Car il subsistait un problème qui le hantait tout particulièrement et qu'il n'avait

encore abordé ni avec Leo ni avec elle, mais qui devait certainement tracasser Léo... et elle aussi, si elle avait l'esprit aussi rationnel qu'elle le prétendait.

Il restait encore à établir la preuve que ce qui était revenu de Prox, la personne ou la chose qui s'était écrasée sur Pluton, était bien Palmer Eldritch.

## 5

Financièrement nanti par le contrat signé avec les promoteurs du K-Priss, Richard Hnatt s'empessa d'appeler l'une des cliniques d'évolthérapie du Dr Willie Denkmal dans les Deux-Allemagnes. Il choisit la plus centrale, à Munich, et demanda une réservation pour Emily et pour lui.

Me voilà au pinacle, songea-t-il tout en attendant avec Emily dans le salon tape-à-l'œil décoré de peaux de gnoff du Dr Denkmal. Comme à son habitude, ce dernier avait tenu à avoir en personne un premier entretien avec eux bien que, naturellement, le traitement proprement dit fût toujours mené à bien par des membres de son équipe.

— Ça me rend nerveuse, chuchota Emily. (Elle avait une revue sur les genoux mais se sentait incapable de lire.) C'est si peu... naturel.

— Pas du tout, répliqua Hnatt avec vigueur. Il s'agit au contraire d'une accélération du processus évolutif *naturel*, qui d'ailleurs ne s'arrête jamais. Il se fait simplement à un rythme si lent que nous ne le percevons pas. Regarde nos ancêtres de l'âge des cavernes : leur corps était couvert de poils, ils n'avaient pas de menton et leur cerveau occupait une zone frontale réduite. Et ils avaient d'énormes molaires soudées pour mâcher des graines crues.

— D'accord, dit Emily en hochant la tête.

— Et plus nous nous en éloignerons, mieux cela vaudra. Ils ont évolué pour faire face à l'ère de la glace ; nous, nous devons évoluer pour affronter l'ère du feu : tout juste le contraire. Et nous avons besoin pour cela de cette substance chitineuse et de l'altération de notre métabolisme qui nous rend capables de dormir tout éveillés et aussi de...

Du bureau du Dr Denkmal, un individu petit et gros, au type allemand très prononcé, avec des cheveux blancs et une moustache à la Albert Schweitzer, venait de sortir. Quelqu'un

l'accompagnait et Richard Hnatt put voir de près pour la première fois de sa vie les effets de l'évolthérapie. Cela faisait un autre effet que de regarder les photos dans le carnet mondain des homéojournaux.

La tête de cet homme lui rappelait une photographie qu'il avait vue jadis dans un manuel. La photo avait pour légende : *Hydrocéphale*. C'était le même renflement au-dessus de la ligne des sourcils ; le crâne était nettement en forme de dôme et semblait bizarrement fragile. On comprenait tout de suite en le voyant pourquoi ceux qui avaient eu la chance de subir le traitement avaient été familièrement surnommés les *bulbocrânes*. On dirait que ça va éclater, se dit Hnatt, impressionné. Et... cette espèce d'écorce massive. Les cheveux avaient laissé place à un réseau de chitine plus foncé et plus uniforme. Bulbocrâne ? Une noix de coco, plutôt.

— Ah ! Monsieur Hnatt, dit le docteur Denkmal en passant devant eux, et madame Hnatt. Je serai à vous dans une minute. (Il se tourna vers l'homme qui l'accompagnait.) Vous avez de la chance que nous ayons pu vous recevoir aujourd'hui, monsieur Bulero. Dans un si court délai. En tout cas, je puis vous dire que vous n'avez pas du tout reculé ; en fait, vous avez même progressé un peu.

Mais M<sup>r</sup> Bulero était en train de dévisager Richard Hnatt.

— J'ai déjà entendu votre nom quelque part. Ah ! oui, c'est Félix Blau qui m'a parlé de vous. (Son visage suprêmement intelligent s'assombrit et il ajouta :) Vous avez récemment signé un contrat avec une firme de Boston appelée... (le visage oblong et comme déformé par un miroir défectueux se tendit) les Produits K-Priss ?

— A... allez au diable ! bredouilla Hnatt. Votre conseiller prévog nous a claqué la porte au nez.

Leo Bulero le considéra un instant, puis se tourna en haussant les épaules vers le D<sup>r</sup> Denkmal.

— Je repasserai dans deux semaines.

— Deux ! Mais...

Denkmal fit un geste de protestation.

— Dans une semaine c'est impossible. Je quitte la Terre pour un certain nombre de jours.

À nouveau, le regard de Bulero s'attarda sur Richard et Emily Hnatt, puis il sortit d'un pas rapide.

Le Dr Denkmal le regarda partir.

— Très évolué, cet homme-là. À la fois du point de vue physique et spirituel. (Il se tourna vers les Hnatt.) Bienvenue à la clinique d'Eichenwald, fit-il d'un ton chaleureux.

— Merci, dit Emily un peu nerveusement. Est-ce que... ça fait très mal ?

— Notre traitement ? (Le Dr Denkmal émit un petit rire amusé.) Pas le moins du monde. Bien qu'il puisse occasionner un choc 8 au sens figuré – au début ; au moment où vous sentirez s'étendre votre zone corticale. De nombreux concepts nouveaux et passionnants vous viendront alors à l'esprit, en particulier de nature religieuse. Ah ! si seulement Luther et Erasme vivaient encore aujourd'hui ; rien de plus facile que de résoudre leurs controverses grâce à l'évolthérapie. La vérité leur apparaîtrait alors à tous les deux, comme *zum Beispiel* en ce qui concerne la transsubstantiation... vous savez, le *Blut und...* (Il s'interrompit en toussotant.) Le sang et l'hostie, n'est-ce pas, pendant la messe. Très voisin de ce qui se passe avec les mâcheurs de D-Liss ; aviez-vous déjà fait le rapprochement ? Mais venez, nous allons commencer.

Il donna une claque dans le dos de Richard Hnatt et les fit entrer dans son bureau tout en détaillant Emily au passage d'une façon bien peu en rapport, se dit Hnatt, avec ses préoccupations spirituelles.

Ils se trouvèrent bientôt devant un vaste laboratoire équipé de tout l'attirail scientifique et de deux tables à la Frankeinstein au grand complet, sans oublier les fers destinés à entraver les poignets et les chevilles. En voyant cela, Emily geignit et eut un mouvement de recul.

— Vous n'avez rien à craindre, madame Hnatt. Comme les électrochocs, cela cause certaines réactions musculaires ; simple réflexe, n'est-ce pas ? (Il eut un petit sourire nerveux.) Et maintenant il faut... euh... enlever vos vêtements, n'est-ce pas ? Chacun de son côté, bien sûr ; puis revêtir une blouse et *auskommen...* vous comprenez ? Une infirmière vous assistera. Nous possédons déjà vos coordonnées médicales. Votre dossier

est arrivé d'Amérique. Excellente santé tous les deux ; bonne condition physique. (Il conduisit Richard Hnatt dans une petite pièce isolée par un rideau, puis le laissa et retourna vers Emily. En entrant dans la cabine, Richard Hnatt entendit le Dr Denkmal s'adresser à Emily d'une voix douce mais ferme. Le mélange était habilement dosé et Hnatt commença par se sentir envieux et soupçonneux. Puis il se renfrogna. Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé la chose. Ce n'était pas assez excitant à son goût.)

Et pourtant, Leo Bulero venait de sortir de cette même pièce ; cela aurait dû suffire à le mettre dans la note. Ce n'était pas n'importe où qu'on pouvait rencontrer Leo Bulero.

Un peu plus serein, il entreprit de se déshabiller.

Quelque part, Emily poussa un petit cri aigu.

Il se redressa et sortit, bouillant d'anxiété. Mais il trouva Denkmal à son bureau, en train d'examiner leurs dossiers. Emily devait être avec l'infirmière, se dit-il, donc tout allait bien.

Bon sang, se dit-il, ce que je peux être sur les nerfs ! Il regagna la cabine et recommença à se déshabiller. Il s'aperçut que ses mains tremblaient.

Quelques instants plus tard, il se retrouva attaché sur l'une des deux tables avec Emily non loin de lui dans la même situation. Elle aussi semblait apeurée ; elle était pâle et ne disait rien.

— Vos glandes, expliqua le Dr Denkmal tout en se frottant joyeusement les mains et en coulant en direction d'Emily des regards empreints de lubricité, seront stimulées, en particulier la glande de Kresy, qui contrôle le taux de l'évolution, *nicht wahr* ? Vous savez tout cela ; tous les écoliers le savent, car c'est enseigné maintenant dans le monde entier, ce que nous avons découvert ici. Aujourd'hui, ce que vous allez constater, ce n'est pas l'apparition de l'enveloppe chitineuse ou du bouclier cérébral ni la perte des ongles – vous ne saviez pas cela, je parie ! – mais seulement une légère quoique très importante modification de votre lobe frontal. Cela vous picotera un peu, et c'est tout. Vous serez devenu plus intelligent.

À nouveau, il émit le même petit rire nerveux.

Richard Hnatt, pieds et poings liés sur sa table, se sentait malheureux comme un chien promis à quelque inquiétante expérience. Quelle drôle d'entrée en matière, se dit-il lugubrement, puis il ferma les yeux.

Un infirmier se matérialisa à côté de lui, blond, le type nordique, sans intelligence.

— Nous passons de la musique apaisante, dit le Dr Denkmal en appuyant sur un bouton. (Une série de sons multiphoniques filtra des quatre coins de la pièce, version orchestrale insipide de quelque opéra populaire italien, Puccini ou Verdi, il ne savait pas.) Et maintenant *höre*, M<sup>r</sup> Hnatt. (Denkmal se pencha vers lui, soudain sérieux.) Comprenez-moi bien. Il arrive de temps à autre que cette thérapeutique provoque... comment dites-vous ?... un choc à l'envers.

— Un choc en retour, dit Hnatt d'une voix grinçante. (Il s'était attendu à cela.)

— Mais la plupart du temps nous ne connaissons que des succès. Voici, monsieur Hnatt, en quoi consiste malheureusement ce choc en retour. Au lieu d'une évolution, la stimulation de la glande de Kresy est susceptible de provoquer au contraire une... régression.

— Régression jusqu'à quel point ? demanda Hnatt.

— Oh ! un tout petit peu. Mais c'est parfois désagréable. Bien entendu, nous pouvons nous en apercevoir très vite et cesser aussitôt le traitement. En général, la régression se trouve ainsi enrayée. Mais pas toujours. Parfois, lorsque la glande de Kresy a été incitée à... (Il fit un geste vague.) Elle ne veut plus s'arrêter. Mon devoir était de vous avertir, au cas où vous auriez des scrupules. Vous comprenez ?

— Je prends le risque, dit Richard Hnatt. Il me semble que c'est ce que tout le monde fait, n'est-ce pas ? Vous pouvez y aller, je suis d'accord.

Il se tortilla, regarda Emily du coin de l'œil. Encore plus pâle que tout à l'heure, le regard vitreux, celle-ci hocha presque imperceptiblement la tête.

Ce qui va sûrement se passer, se dit-il, fataliste, c'est que l'un de nous deux – probablement Emily – évoluera et que l'autre (moi) régressera jusqu'au stade du Sinanthrope, avec des

molaires soudées, un cerveau minuscule, des jambes arquées et des mœurs de cannibale. Je me vois assez mal en train de faire l'article dans ces conditions-là.

Le Dr Denkmal abaissa une manette tout en sifflotant allègrement entre ses dents l'air de l'opéra.

L'évolthérapie avait commencé pour les Hnatt.

Il lui sembla éprouver une perte de poids, sans plus, tout au moins au début. Puis une cruelle douleur lui martela le crâne. Avec la douleur vint presque immédiatement une compréhension nouvelle et accrue. C'était un effroyable risque qu'Emily et lui étaient en train de prendre, et il n'était pas juste d'y soumettre sa femme rien que pour augmenter les ventes. Visiblement, elle le faisait à contrecœur. Et si elle régressait juste assez pour perdre son don artistique ? Ils seraient ruinés tous les deux. Il ne pouvait poursuivre sa carrière que si Emily restait l'une des meilleures céramistes de la planète.

— Arrêtez, s'écria-t-il, mais aucun son ne parut sortir de ses lèvres.

Ses cordes vocales avaient fonctionné normalement – il avait senti le mot se former dans sa gorge – mais il n'avait rien entendu. Puis la compréhension lui revint. Il était en train d'évoluer. Le processus était en route. Sa nouvelle perspicacité résultait du changement de métabolisme de son cerveau. Alors, si Emily allait bien, tout allait pour le mieux.

Il découvrit également que le Dr Denkmal n'était qu'un charlatan sans envergure et que toute son activité découlait de la vanité des mortels qui s'obstinaient à vouloir devenir plus que ce qu'ils avaient le droit d'être, et ce de la façon la plus terrestre et la plus éphémère possible. Qu'ils aillent au diable, ses contrats, ses ventes. Quelle importance tout cela pouvait-il avoir en comparaison de la possibilité de faire accéder le cerveau humain à des ordres de pensée totalement différents ? Comme par exemple...

Au-dessous s'étendait le monde sépulcral, l'immuable univers démoniaque soumis à la loi des effets et des causes. Au milieu étaient les humains, exposés à tout moment à plonger, à basculer et à s'engouffrer dans l'abîme infernal. Ou au contraire

à s'élever jusqu'à l'univers éthéré qui les surplombait et qui constituait la tierce partie de ce monde ternaire. Toujours, dans sa sphère médiane, un homme risquait de basculer dans l'abîme. Et pourtant la possibilité de s'élever ne lui était jamais refusée. N'importe quel aspect, n'importe quelle séquence de la réalité était à chaque instant en puissance l'une et l'autre de ces deux possibilités. L'enfer et le paradis, et pas après la mort mais tout de suite ! La dépression, toutes les maladies mentales, c'était la chute. Et le reste... comment y accédait-on ?

Par l'empathie. La capacité de saisir autrui non de l'extérieur mais de l'intérieur. Par exemple, est-ce que pour lui les poteries d'Emily avaient jamais représenté autre chose que des objets destinés à un marché ? Ce que j'aurais dû y voir, se dit-il, c'est l'intention créatrice, l'esprit intrinsèque de l'œuvre.

C'est comme pour ce contrat avec les produits K-Priss, s'visa-t-il. J'ai signé sans la consulter : quel manque d'éthique absolu ! Je l'ai enchaînée à une compagnie qu'elle serait en droit de juger indigne de minifier ses œuvres... Nous n'avons aucun témoignage concernant la valeur de leurs combinés. C'est peut-être du travail bâclé, de qualité inférieure. Et maintenant il est trop tard : l'enfer est pavé de décisions trop hâtives. Et qui sait s'ils ne sont pas mêlés à la fabrication illégale d'une drogue de translation ? Cela expliquerait le nom de K-Priss... si semblable à D-Liss. Mais non... le fait d'avoir choisi ce nom ouvertement montre bien qu'ils n'ont en tête aucune intention illégale.

Mais alors... En un éclair d'intuition, la conclusion s'imposa : quelqu'un avait découvert un produit de translation qui satisfaisait le Bureau de Contrôle des Stupéfiants de l'ONU. Ils avaient donné leur accord et, incessamment, le K-Priss allait apparaître librement sur le marché. Pour la première fois, on pourrait se procurer une telle drogue pas seulement dans de lointaines colonies où la législation ne s'appliquait pas, mais ici même, sur la Terre.

Cela signifiait que les combinés K-Priss – contrairement à ceux de Poupée Pat – pourraient trouver un marché sur la Terre, en même temps que la drogue. Et plus les conditions atmosphériques s'aggravaient, plus la Terre se transformerait en un milieu hostile, plus ils se vendraient. Le marché contrôlé

par Leo Bulero étaitridiculement restreint en comparaison de celui auquel pourraient prétendre plus tard – mais pas tout de suite – les produits K-Priss.

Le contrat qu'il avait signé n'était peut-être pas si mauvais, après tout. Et... pas étonnant qu'ils l'aient payé aussi cher. C'était une grosse compagnie, qui avait des plans d'envergure. Il fallait également qu'ils disposent de capitaux illimités.

Et où trouver des capitaux illimités ? Nulle part sur la Terre, il en avait également l'intuition. Probablement auprès de Palmer Eldritch, qui venait de regagner le système solaire après avoir conclu une alliance économique avec les Proxiens. C'étaient eux qui se trouvaient derrière le K-Priss. Ainsi donc, pour avoir l'occasion de ruiner Leo Bulero, les Nations Unies n'avaient pas hésité à permettre à une race non solaire d'opérer dans le système.

C'était un mauvais marché, fatal même peut-être.

Sans transition, le Dr Denkmal était en train de le gifler pour lui faire reprendre conscience.

— Alors, quel effet cela fait-il ? demanda-t-il en l'examinant de près. Est-ce que vos préoccupations sont larges et universelles ?

— Ou... oui, bredouilla Hnatt en se redressant sur son séant. (On l'avait détaché.)

— Dans ce cas, nous n'avons rien à craindre. (Le médecin semblait radieux et ses moustaches blanches vibraient comme des antennes.) Allons voir maintenant comment se comporte Mrs Hnatt. (Une infirmière était déjà en train de libérer Emily. Elle s'assit, un peu hébétée, et bâilla. Le Dr Denkmal parut alarmé.) Comment vous sentez-vous, madame ? s'enquit-il.

— Très bien, murmura Emily. Il m'est venu toutes sortes d'idées de poteries. À la suite les unes des autres. (Elle regarda timidement d'abord le docteur puis son mari.) Est-ce que ça veut dire quelque chose ?

— Du papier, fit le Dr Denkmal en sortant un carnet. Un stylo. (Il tendit tout cela à Emily.) Mettez vos idées là-dessus.

Emily esquissa en tremblant quelques schémas de poteries. Elle semblait avoir de la difficulté à contrôler son stylo. Mais cela passera, se dit Hnatt.

— Parfait, dit le Dr Denkmal lorsqu'elle eut terminé. (Il montra les esquisses à Richard Hnatt.) Activité céphalique hautement organisée. Imagination supérieure, n'est-ce pas ?

Les esquisses étaient certainement excellentes, brillantes même. Pourtant, Hnatt avait l'impression que quelque chose n'était pas normal. Quelque chose dans les dessins. Mais ce n'est qu'après avoir quitté la clinique, pendant qu'ils attendaient ensemble leur aérotaxi à l'abri du rideau antithermique qui protégeait l'immeuble, qu'il comprit.

Les idées étaient excellentes... mais Emily les avait déjà exécutées. Il y avait des années de cela, alors qu'elle venait de concevoir ses premiers modèles valables sur le plein professionnel. Elle lui avait montré les esquisses, puis les poteries elles-mêmes. Ils n'étaient même pas encore mariés. Est-ce qu'elle ne s'en souvenait pas ? Visiblement, la réponse était non.

Il se demandait pourquoi elle l'avait oublié et ce que cela impliquait. Il n'était pas rassuré du tout.

Il est vrai qu'il s'était senti continuellement nerveux depuis le début du traitement. D'abord c'était l'humanité qui l'avait préoccupé, puis le système solaire en général, et maintenant sa femme. Peut-être était-ce là tout simplement une manifestation de ce que le Dr Denkmal avait appelé une « activité céphalique hautement organisée », songea-t-il. La stimulation du métabolisme cérébral.

Ou... peut-être pas.

À son arrivée sur la Lune, sa carte officielle de presse étroitement serrée entre ses doigts, Leo Bulero se retrouva au milieu d'une foule de reporters à bord d'un tracteur de surface en route vers la résidence de Palmer Eldritch.

— Votre identité, monsieur, glapit un garde armé mais qui ne portait pas les couleurs de l'ONU, au moment où il s'apprêtait à mettre pied à terre sur l'aire de stationnement.

Leo Bulero se trouva ainsi coincé à la sortie du tracteur avec derrière lui la meute des reporters pressés de sortir, et qui commençaient à murmurer.

— Monsieur Bulero, fit le garde d'un ton laconique en lui rendant sa carte de presse, M<sup>r</sup> Eldritch vous attend. Passez par ici.

Il fut immédiatement remplacé par un autre garde qui commença à vérifier l'identité des reporters un par un.

Quelque peu nerveux, Leo Bulero suivit le premier garde dans un tube à atmosphère pressurisée et agréablement conditionnée qui les conduisit jusqu'à la résidence proprement dite.

Là, à la sortie du tube, apparut un autre garde en uniforme qui leva le bras en pointant sur lui un petit objet brillant.

— Hé là ! protesta faiblement Leo en s'arrêtant.

Il fit volte-face, rentra la tête dans les épaules et réussit à faire quelques pas dans la direction d'où il était venu.

Le rayon — d'une variété qui lui était inconnue — le toucha et il tomba en avant en essayant d'amortir sa chute à l'aide de ses bras.

Lorsqu'il reprit conscience, il était ridiculement emmailloté sur une chaise au milieu d'une pièce nue. Sa tête bourdonnait et son regard embrumé fit le tour de la pièce pour n'apercevoir qu'une petite table sur laquelle reposait un appareil électronique.

— Faites-moi sortir d'ici, cria-t-il.

Aussitôt l'appareil électronique répondit :

— Bonjour, monsieur Bulero. Je suis Palmer Eldritch. Vous voulez me voir, je crois.

— Ce sont des procédés indignes, fit Leo Bulero. M'endormir par traîtrise et m'attacher ainsi !

— Prenez un cigare. (De l'appareil électronique sortit un prolongement muni d'un long cigare vert. Le bout du cigare s'embrasa dans un petit nuage de fumée et le bras mécanique le présenta à Leo Bulero.) J'en ai ramené dix boîtes de Prox, mais malheureusement une seule a survécu à l'accident. Ce n'est pas du tabac. C'est supérieur au tabac. Qu'est-ce qu'il y a, Leo ? Pourquoi voulez-vous me voir ?

— Vous êtes dans cet objet, Eldritch ? demanda Leo Bulero. Ou bien il y a seulement un micro ?

— Ne vous inquiétez pas, dit la voix provenant de la boîte métallique. Elle avait continué à lui tendre le cigare allumé mais elle le retira subitement, en écrasa l'extrémité et le fit disparaître à l'intérieur d'elle-même. Est-ce que vous aimeriez voir quelques vues en couleurs de mon voyage dans le système proxien ?

— Vous vous moquez de moi.

— Non, dit Palmer Eldritch. Sérieusement, elles vous donneront une idée de ce que j'ai enduré quand j'étais là-bas. Ce sont des chrono-diapos en 3-D ; elles sont excellentes.

— Non, merci.

— Nous avons trouvé cette aiguille dans votre langue, et elle a été retirée. Mais il pourrait y avoir autre chose, du moins nous le craignons.

— C'est trop d'honneur que vous me faites. Je ne mérite pas toutes ces attentions.

— J'ai appris beaucoup de choses pendant les quatre années que j'ai passées sur Prox. Six ans pour faire le voyage, quatre là-bas. Les Proxiens vont envahir la Terre.

— Vous vous fichez de moi, dit Léo.

— Je comprends votre réaction. Les Nations Unies, Hepburn-Gilbert en particulier, ont eu exactement la même. Mais c'est vrai. Pas au sens traditionnel de la chose, non, mais d'une manière plus profonde, plus brutale, que je n'ai pas pu comprendre tout à fait malgré les longues années que j'ai passées parmi eux. Si ça se trouve, c'est en relation avec le réchauffement progressif de la Terre. Ou peut-être que quelque chose de pire nous attend.

— Parlez-moi des lichens que vous avez ramenés.

— Je me les suis procurés de façon illégale. Les Proxiens ne savent pas que j'en ai emporté. Ils en font usage au cours de leurs orgies rituelles. De même que les Indiens de chez nous utilisaient le peyotl et la mescaline. C'est pour cela que vous vouliez me voir ?

— Bien sûr. Vous empiétez sur un domaine qui est le mien. Vous avez déjà créé une société, je le sais. Je m'en moque, moi,

que vos Proxiens envahissent la Terre. C'est ce que vous êtes en train de me faire qui m'intéresse. Vous ne pouvez pas aller exercer vos talents dans un autre domaine que celui de la minification ?

La pièce lui éclata au visage. Une lumière blanche descendue du plafond l'enveloppa et il ferma les yeux. Fichtre, se dit-il. Et d'ailleurs je ne crois pas à toutes ces histoires sur les Proxiens. Il dit ça pour essayer de détourner notre attention de ce qu'il est en train de manigancer. Simple stratégie de sa part.

Il ouvrit les yeux et se retrouva assis sur un talus gazonné. À côté de lui, une petite fille jouait avec un yo-yo.

— Ce jouet, dit Leo Bulero, est très populaire dans le système proxien. (Il s'aperçut que ses mains et ses jambes n'étaient plus entravées. Il se mit debout péniblement et fit quelques mouvements.) Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Monica, dit la petite fille.

— Les Proxiens, ceux du type humanoïde tout au moins, portent des perruques et de fausses dents.

Il saisit à pleine main la tignasse blonde de l'enfant et tira.

— Ouille ! fit-elle. Vous êtes un méchant homme. Il la lâcha et elle recula de quelques pas sans cesser de jouer au yo-yo, en lui lançant des regards méfiants.

— Pardon, murmura-t-il. (Ses cheveux étaient véritables. Peut-être n'était-il pas dans le système proxien. Mais quel que soit l'endroit où il se trouvait, Palmer Eldritch était en train d'essayer de lui dire quelque chose.) Est-il vrai que vous vous préparez à envahir la Terre ? demanda-t-il à la petite fille. Si c'est vrai, vous n'en avez pas l'air.

Et si Eldritch s'était trompé ? S'il avait mal compris les Proxiens ? À sa connaissance, Palmer n'avait pas évolué comme lui, il ne disposait pas des pouvoirs de compréhension que conférait l'évolthérapie.

— Mon yo-yo, dit l'enfant, est magique. Je peux faire tout ce que je veux avec. Qu'est-ce que vous voulez que je vous fasse ? Demandez. Vous avez l'air d'un gentil monsieur.

— Conduisez-moi à votre supérieur, fit Leo. Une vieille plaisanterie. Vous ne la comprendriez pas. Il y a un siècle qu'on ne l'utilise plus. (Il regarda autour de lui et ne vit aucun signe

d'habitation, rien qu'une plaine gazonnée. Trop froid pour la Terre, se dit-il. Au-dessus, le ciel bleu. L'air est bon, se dit-il. Dense.) Est-ce que vous me plaignez, demanda-t-il à haute voix, parce que Palmer Eldritch met le nez dans mes affaires et va probablement me ruiner ? Il va falloir que je trouve un terrain d'entente avec lui. (Maintenant que le tuer est hors de question, songea-t-il, morose.) Mais, poursuivit-il, je ne vois pas très bien ce que j'aurais à lui offrir. C'est lui qui pour l'instant semble détenir toutes les cartes. Voyez, par exemple, la façon dont il me retient ici, et je ne sais même pas où je suis. (Non pas que cela ait vraiment de l'importance, se dit-il, car, où que je sois, cet endroit est contrôlé par Palmer Eldritch.)

— Des cartes, dit l'enfant. J'ai un paquet de cartes dans ma valise.

Il ne voyait aucune valise :

— Où ça ?

La petite fille se mit à genoux, toucha l'herbe ici et là. Tout un panneau glissa sans faire de bruit. Elle mit la main dans la cavité ainsi révélée et la ressortit avec une valise.

— Je la cache, expliqua-t-elle, à cause des parrains.

— Qu'est-ce que c'est que ces parrains ?

— Pour être ici, il faut avoir un parrain. On en a tous. C'est eux qui paient tout, jusqu'à ce qu'on soit guéri et qu'on puisse rentrer à la maison, si on a une maison. (Elle s'assit à côté de la valise et l'ouvrit — ou du moins essaya, car la serrure résista.) Zut ! s'écria-t-elle. Je me suis trompée de valise. Ça, c'est le Dr Sourire.

— Un psychiatre ? demanda vivement Leo. D'un des grands ensembles de concepts ? Faites-le marcher.

Avec obligeance, la petite fille fit marcher le psychiatre.

— Bonjour, Monica, fit la valise de sa voix métallique. Bonjour à vous, également, monsieur Bulero. (Elle prononçait son nom d'une drôle de façon, en insistant sur la dernière syllabe.) Et que faites-vous donc ici ? Tss-tss, vous êtes beaucoup trop vieux pour cet endroit. Ou auriez-vous régressé par suite d'une fâcheuse utilisation de cette évolthérapie *rgggg clic* ! (Le Dr Sourire vibra dangereusement, puis reprit :) Thérapie à Munich ?

— Je vais très bien, assura Leo. Mais dites-moi, docteur Sourire, vous ne connaîtiez pas quelqu'un que je connais qui pourrait me faire sortir d'ici ? Donnez-moi un nom, n'importe lequel, je ne peux pas rester ici plus longtemps, vous comprenez ?

— Je connais Mr Bayerson, dit le Dr Sourire. En fait, en ce moment même, je suis avec lui — par le truchement de mon extension portative, naturellement — dans son bureau.

— Je ne connais personne du nom de Bayerson, dit Leo. Mais où sommes-nous ici ? Ça m'a tout l'air d'un camp de repos pour enfants mal portants, ou sans le sou, ou est-ce que je sais. Au début j'avais cru me trouver dans le système proxien, mais puisque vous êtes là ça ne peut pas être ça. Bayerson, s'avisa-t-il soudain. Vous voulez dire Mayerson ! Barney Mayerson, des Combinés P.P.

— Oui, c'est lui, dit le Dr Sourire.

— Entrez en contact avec lui. Dites-lui d'appeler immédiatement Félix Blau, de l'Agence Tri-Planétaire ou je ne sais trop quoi. Qu'il dise à Blau d'entreprendre des recherches pour savoir exactement où je me trouve et qu'il m'envoie un vaisseau. Vous avez compris ?

— Entendu, dit le Dr Sourire, j'entre immédiatement en liaison avec Mr Mayerson. Il est en conférence avec Miss Fugate, son assistante, qui est aussi sa maîtresse et qui porte aujourd'hui... hmm... Ils sont justement en train de parler de vous. Mais, naturellement, je ne puis vous rapporter leurs paroles. Secret professionnel, vous comprenez. Elle porte...

— D'accord, on s'en fout, fit Leo d'un ton irrité.

— Veuillez m'excuser un instant, dit la valise, pendant que je m'absente. (Elle semblait vexée. Puis ce fut le silence.)

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, dit la petite fille.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je vous ai fait une farce. Ce n'était pas le vrai Dr Sourire. C'était pour rire, pour ne pas être trop seuls. Il est vivant mais il n'est pas relié à l'extérieur. Il est ce qu'on appelle en position intrinsèque.

Il savait ce qu'elle voulait dire par là. La valise était autonome. Mais comment aurait-elle pu connaître Barney et Miss Fugate, jusque dans les détails de leur vie intime ? Jusqu'aux vêtements qu'elle portait ? Visiblement, l'enfant ne disait pas la vérité.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Monica comment ?

Il y avait en elle quelque chose qui lui était familier.

— Me revoilà, annonça brusquement la valise. Eh bien, monsieur Bulero... (À nouveau, cette prononciation bizarre.) Je viens de discuter avec M<sup>r</sup> Mayerson et il préviendra Félix Blau comme vous le lui demandez. M<sup>r</sup> Mayerson croit avoir lu un jour dans un homéojournal un article décrivant un camp de l'ONU qui ressemblerait au vôtre, quelque part dans la région de Saturne. Pour enfants retardés. Il dit que...

— Fichitre, dit Leo. Cette enfant est loin d'être retardée.

Plutôt le contraire, à vrai dire. Tout ça n'avait aucun sens. Mais une chose était certaine en tout cas : Palmer Eldritch voulait lui extorquer quelque chose : Ce n'était pas seulement pour son édification qu'il était ici ; on était en train d'essayer de l'intimider.

À l'horizon une forme apparut, gigantesque et grise, fonçant sur eux à une incroyable vitesse.

C'était une créature au museau *effilé* orné de terribles moustaches.

— C'est un rat, dit Monica calmement.

— Si grand que ça ? (À la connaissance de Leo, nul endroit du système solaire, lune ou planète n'était censé abriter une bête sauvage aussi gigantesque.) Que va-t-il nous faire ? demanda-t-il, étonné de voir qu'elle n'avait pas peur.

— Oh ! fit Monica, je suppose qu'il va nous tuer.

— Et ça ne vous effraie pas ? (Il avait lancé cela comme un cri.) Je veux dire, ça vous est égal de mourir comme ça, sans rien faire ? Mangée par un rat de la taille d'une...

Il saisit la petite fille par une main, ramassa la valise du Dr Sourire de l'autre main et commença à s'éloigner du rat à grande-peine.

Le rat arriva à leur hauteur, les dépassa et s'éloigna. Il ne fut bientôt plus qu'un point à l'horizon.

La petite fille ricana.

— Je vous ai bien fait peur. Je savais qu'il ne nous verrait pas. Ça leur est impossible. Pour eux, nous sommes invisibles.

— Invisibles ?

Il comprit, à ce moment-là, où il se trouvait. Félix Blau ne le trouverait jamais. Même en cherchant jusqu'à la fin de ses jours.

Eldritch lui avait fait subir une injection intraveineuse d'une drogue de translation, sans aucun doute le K-Priss. L'endroit où il se trouvait était un univers non existant, analogue à cette « Terre » où se rendaient les colons lorsqu'ils consommaient son propre produit, le D-Liss.

Et le rat, contrairement à tout le reste, était authentique. Contrairement à eux : la petite fille et lui-même. Ils n'étaient pas réels ; pas ici tout au moins. Quelque part devaient se trouver leurs corps, vides, flasques et silencieux, abandonnés pour un temps de tout leur contenu cérébral. Et ce quelque part était sans aucun doute la résidence lunaire de Palmer Eldritch.

— Vous êtes Zoe, dit-il. N'est-ce pas ? C'est ce que vous voudriez être à nouveau. Une petite fille de huit ans. C'est ça ? Avec de longs cheveux blonds. (Et même, se dit-il, avec un nom différent.)

Avec raideur, l'enfant répondit :

— Il n'y a aucune Zoe ici.

— Aucune autre que vous. Votre père est Palmer Eldritch, c'est ça ?

Avec une grande répugnance, l'enfant hochâ affirmativement la tête.

— Et cet endroit vous est spécialement réservé ? Vous y venez souvent ?

— Cet endroit est à moi, fit la petite fille. Personne n'y vient sans ma permission.

— Dans ce cas, pourquoi m'avoir laissé venir ?

Il savait qu'elle ne l'aimait pas. C'était manifeste depuis le début.

— Parce que, répliqua-t-elle, nous pensons que vous pourrez peut-être empêcher les Proxiens de faire ce qu'ils préparent.

— Encore cette histoire ! (Il se refusait à la croire.) Votre père...

— Mon père est en train d'essayer de nous sauver. Il ne voulait pas ramener ce K-Priss. Ils l'y ont forcé. Le K-Priss est l'agent par lequel nous leur serons livrés. Vous comprenez ?

— De quelle façon ?

— Parce qu'ils exercent leur contrôle sur toutes ces zones. Comme cet endroit où nous nous trouvons. Là où l'on va quand on a pris du K-Priss.

— Vous n'avez pas l'air soumise à une influence étrangère, à en juger par ce que vous êtes en train de me dire.

— Mais je le serai bientôt, dit la petite fille en hochant gravement la tête. Comme mon père. C'est sur Prox qu'il a commencé. Cela fait des années qu'il en prend. Il est trop tard pour lui maintenant, et il le sait.

— Prouvez-moi tout cela, dit Leo. Donnez-moi la moindre parcelle de preuve, que je puisse m'étayer sur quelque chose de concret.

La valise, qu'il tenait toujours à la main, intervint alors :

— Ce que dit Monica est vrai, monsieur Bulero.

— Comment le savez-vous ? dit Leo, irrité.

— Parce que moi aussi, répliqua la valise, je suis sous l'influence proxienne ; c'est la raison pour...

— Allez au diable, dit Leo en posant la valise, tous les deux, avec votre K-Priss. Cette fichue drogue a tout embrouillé. Je ne sais même plus où j'en suis. Vous, vous n'êtes pas Zoe... vous ne savez même pas qui c'est. Et vous... vous n'êtes pas le Dr Sourire, et vous n'avez pas appelé Barney et il ne parlait pas avec Roni Fugate. Tout cela n'est qu'une hallucination produite par la drogue. Ce sont mes propres craintes au sujet de Palmer Eldritch qui me sont reprojetées, toutes ces idioties où il serait sous l'influence des Proxiens et vous avec. A-t-on jamais entendu parler d'une valise dominée par une forme d'intelligence extra-terrestre ? (L'air profondément indigné, il s'éloigna.)

Je sais ce que c'est, se dit-il. Palmer Eldritch espère de cette façon dominer mon esprit. C'est une forme de ce qu'on appelait jadis le lavage de cerveau. Il essaie de me terroriser. En évaluant soigneusement chacun de ses pas, il continua sans se retourner.

Ce fut une erreur presque fatale. Quelque chose – c'est à peine s'il l'aperçut du coin de l'œil – se rua en direction de ses jambes. Il fit un bond de côté et la chose le dépassa, décrivant aussitôt un cercle serré, le temps de se réorienter et de foncer à nouveau vers sa proie.

— Les rats ne vous voient pas, lui cria la petite fille, mais les glucks, si ! Vous feriez mieux de courir !

Sans voir clairement ce que c'était – il estimait en avoir vu assez –, il se mit à courir.

Et ce qu'il avait vu, il ne pouvait l'attribuer aux effets du K-Priss. Car ce n'était ni une illusion ni un stratagème de Palmer Eldritch destiné à le terroriser. Le gluck, quelle que fût sa nature, ne pouvait en aucun cas être issu de la Terre ou d'un cerveau de la Terre.

Derrière lui, abandonnant la valise, la petite fille courait aussi.

— Et moi ? fit la voix angoissée du Dr Sourire.

Personne ne retourna le chercher.

Sur le vidécran, l'image de Félix Blau déclara :

— J'ai examiné les données que vous m'avez communiquées, monsieur Mayerson. Il en ressort assez clairement que votre employeur Mr Bulero – qui est également mon client – se trouve à l'heure actuelle sur un petit satellite artificiel en orbite autour de la Terre et qui porte la dénomination légale de Sigma 14-B. Mes recherches m'ont permis de déterminer le nom du propriétaire qui serait un industriel en carburants pour fusées de St. George, dans l'Utah. (Il consulta les papiers étalés devant lui.) Les Entreprises Robard Lethane. Lethane étant leur marque déposée pour...

— C'est bon, dit Barney Mayerson. Je les contacterai.

Qu'avait bien pu faire Leo pour se retrouver dans un endroit pareil ?

— Autre chose. Les Entreprises Robard Lethane ont été enregistrées le même jour, il y a quatre ans, que les Produits K-Priss de Boston. J'ai pensé que cela pourrait vous intéresser. Pour ma part, j'y vois plus qu'une simple coïncidence.

— Comment faire sortir Leo de ce satellite ?

— Vous pourriez déposer un mandement auprès des tribunaux requérant...

— Trop long, fit Barney.

Il avait le désagréable sentiment que sa responsabilité personnelle était engagée dans toute cette affaire. Il apparaissait avec clarté maintenant que Palmer Eldritch avait organisé cette conférence de presse dans l'unique dessein d'attirer Leo Bulero dans sa résidence lunaire. Et lui, le cognitif Barney Mayerson, l'homme qui prévoyait l'avenir, avait marché, avait admirablement contribué à faire tomber Leo dans le panneau.

Félix Blau déclara :

— Je serais en mesure de vous fournir une centaine d'hommes, de diverses succursales de mon organisation. De votre côté, vous pourriez en réunir une cinquantaine des Combinés P.P. Vous pourriez investir le satellite.

— Pour le retrouver mort.

— Exact. (Blau fit une espèce de moue.) Vous pourriez peut-être aller trouver Hepburn-Gilbert et réclamer l'assistance des Nations Unies. Ou encore, ce qu'il y a de plus simple, essayer de contacter *Palmer* — ou ce qui a pris sa place — et traiter directement avec lui pour récupérer Léo.

Barney coupa la communication. Il demanda aussitôt une ligne extraplanétaire en disant :

— Appelez-moi Palmer Eldritch, sur la Lune. En priorité ; c'est très urgent, mademoiselle.

Comme il attendait, Roni Fugate lui fit remarquer de sa place à l'autre extrémité de la pièce :

— Apparemment nous sommes pris de vitesse ; nous n'aurons plus le temps de passer à l'ennemi.

— Ça m'en a tout l'air.

Eldritch avait su opérer ; il avait laissé son adversaire accomplir tout le travail. Nous y compris, se dit Barney, Roni et moi. Il nous aura probablement de la même façon. Peut-être même attend-il en ce moment notre arrivée sur le satellite. Cela expliquerait la présence du Dr Sourire à côté de Léo.

— Je me demande, dit Roni en jouant distraitemen t avec la fermeture de son corsage, s'il serait de notre intérêt de travailler pour un homme aussi habile. Si c'est bien un homme. Car j'ai de

plus en plus l'impression que ce n'est pas vraiment Palmer Eldritch qui est revenu, mais l'un d'entre eux. Tôt ou tard je crois qu'il nous faudra accepter l'évidence. Ce à quoi il faut nous attendre, maintenant, c'est à l'invasion du marché par la gomme K-Priss. Avec la bénédiction des Nations Unies. (Elle disait cela d'un ton amer.) Et Leo, qui au moins est de notre race et qui ne cherche dans cette affaire qu'à se remplir un peu les poches, sera tué ou éliminé... (Elle regardait droit devant elle, frémissante d'indignation.)

— Patriotisme, fit Barney.

— Non, instinct de conservation. Je n'ai aucune envie de me retrouver un beau matin en train de mastiquer cette saleté et de faire le « voyage » pour je ne sais où... mais pas au pays de Poupée Pat, c'est sûr.

L'opératrice du vidphone annonça :

— J'ai une personne nommée Zoe Eldritch au bout de la ligne, monsieur. Désirez-vous lui parler ?

— D'accord, se résigna Barney.

Une femme à l'œil vif, à la chevelure coupée court, apparut en miniature sur l'écran.

— Oui ?

— Ici Mayerson, des Combinés P.P. Que faut-il faire pour que vous nous rendiez Leo Bulero ? (Il attendit. Pas de réponse.) Vous savez très bien de quoi je parle, n'est-ce pas ?

— Mr Bulero a été victime d'un malaise à son arrivée chez mon père, fit-elle au bout de quelques secondes. Il se repose à l'infirmerie. Dès qu'il se sentira mieux...

— Puis-je envoyer un médecin de notre compagnie pour l'examiner officiellement ?

— Mais certainement. (Elle n'avait pas sourcillé.)

— Pourquoi ne nous en avez-vous pas fait part ?

— Nous venons seulement d'y songer. Mon père allait justement vous appeler. Il semble que ce ne soit rien d'autre qu'une réaction au changement de gravité. C'est assez fréquent chez les personnes d'un certain âge qui nous rendent visite. Contrairement à ce qu'a fait M<sup>r</sup> Bulero pour son satellite Winnie-the-Pooh, nous n'avons pas essayé d'établir ici une gravité artificielle analogue à celle de la Terre. Ce n'est pas

grave, comme vous le voyez... (Elle eut un bref sourire.) Il sera de retour chez vous dans la soirée au plus tard. Vous aviez peur d'autre chose ?

— J'ai peur, dit Barney, que Leo ne soit plus sur la Lune. Qu'il soit sur un satellite terrestre appelé Sigma 14-B et appartenant à une société de St. George que vous contrôlez. Est-ce que je me trompe ? Et ce qui se trouve dans votre infirmerie n'est pas Leo Bulero.

Roni ouvrit de grands yeux.

— Vous pouvez venir vérifier par vous-même, dit Zoe d'un ton glacial. Il s'agit bien de Leo Bulero, pour autant que nous le sachions tout au moins. C'est en tout cas l'homme qui est arrivé ici en même temps que les reporters des homéojournaux.

— Je viendrai à la résidence, dit Barney. (Et il sut qu'il était en train de commettre une erreur. Son talent de cognitif l'en avertissait. À l'autre bout de la pièce, Roni Fugate avait bondi sur ses pieds et restait figée. Elle l'avait perçu elle aussi. Il ferma le vidphone et la regarda en disant :) Un employé des Combinés P.P. se suicide. C'est bien ça ? Ou quelque chose d'approchant. Dans les journaux de demain matin.

— Le titre exact... commença Roni.

— Peu importe le titre exact.

Mais ce serait le soleil, il le savait. Le corps d'un homme découvert à midi sur une rampe pour piétons. Mort par absorption d'une quantité excessive de radiations solaires. Quelque part dans le centre de New York. Là où les hommes d'Eldritch l'avaient déposé. L'auraient déposé.

Il aurait pu se passer en l'occurrence de son pouvoir de cognition. Car il n'avait pas l'intention d'en tenir compte.

Mais ce qui le retournait le plus, c'était la photo sur la page de l'homéojournal. Le gros plan d'un cadavre ratatiné par le soleil.

Arrivé devant la porte du bureau, il s'arrêta sans pouvoir faire un pas de plus.

— Tu ne peux pas y aller, dit Roni.

— Non.

Pas après avoir vu cette photo, se dit-il. Finalement, Leo devra se débrouiller tout seul. Il retourna à sa table de travail et s'assit.

— Le seul ennui, fit Roni, c'est que, s'il s'en sort, ça ne va pas être commode de lui expliquer pourquoi tu n'as rien pu faire.

— Je sais.

Mais c'était loin d'être le seul ennui. En fait, c'est tout juste si cela avait une quelconque importance.

Car Leo ne reviendrait probablement jamais.

# 6

Le gluck lui avait attrapé la cheville et essayait de le boire grâce aux tubes capillaires, pareils à des cils vibratiles, qu'il lui avait enfoncés dans la chair. Leo Bulero poussa un cri... et brusquement, Palmer Eldritch se trouva devant lui.

— Vous vous êtes trompé, dit Eldritch. Je n'ai pas trouvé Dieu dans le système proxien. Mais j'ai trouvé mieux. (Avec un bâton il repoussa le gluck qui retira ses cils à contrecœur et se contracta sur lui-même jusqu'au moment où il fut forcé de lâcher Leo. Il se laissa tomber à terre et s'éloigna en rampant tandis qu'Eldritch continuait à le tourmenter avec sa baguette.) Dieu, poursuivit Eldritch, nous promet la vie éternelle. Je fais mieux que cela : *je la dispense*.

— Vous la dispensez, et comment ?

Encore tout faible et tremblant de soulagement, Leo se laissa tomber sur l'herbe, s'assit et chercha à reprendre son souffle.

— Grâce au lichen que nous sommes en train de répandre sous le nom de K-Priss, dit Eldritch. Et qui n'offre que très peu de ressemblance avec votre propre produit, Leo. Le D-Liss est dépassé. Car en fait qu'offre-t-il ? Une échappatoire de quelques instants, dans un univers de fantasmes. Qui se soucie d'un si mince ersatz alors que maintenant, grâce à moi, le produit authentique est à la portée de n'importe qui ? (Et il ajouta :) Comme nous en faisons l'expérience.

— C'est ce que j'avais supposé. Mais si vous croyez que les gens vont payer pour subir une expérience pareille... (Leo fit un geste en direction du gluck qui rôdait toujours alentour tout en les surveillant du coin de l'œil.) Vous perdez la tête.

— C'est un cas particulier, destiné à vous convaincre de l'authenticité de la chose. Rien ne vaut, de ce point de vue-là, la douleur physique et la terreur. Le gluck vous aura prouvé sans nul doute possible qu'il *ne s'agit pas* d'une hallucination. Il aurait pu vous tuer. Et s'il l'avait fait, c'était fini pour vous. Rien

de comparable au D-Liss, n'est-ce pas ? (Eldritch savourait visiblement la situation.) Moi-même, j'ai eu du mal à le croire, lorsque j'ai découvert ce lichen dans le système Prox. J'ai déjà vécu un siècle, Leo, en l'utilisant là-bas sous la surveillance de leurs médecins. J'en ai absorbé par voie orale, intraveineuse, sous forme de suppositoires ; j'en ai brûlé et j'ai respiré la fumée ; j'en ai fait bouillir dans de l'eau et j'ai inhalé les vapeurs. J'en ai absorbé sous toutes les formes possibles et imaginables, et cela ne m'a pas fait de mal. Sur les Proxiens, l'effet produit est mineur. Rien de comparable à ce qui se passe chez nous. Pour eux, c'est moins un stimulant qu'une qualité supérieure de tabac. Vous désirez en savoir davantage ?

— Pas particulièrement.

Eldritch s'assit dans l'herbe, à proximité, posa son bras artificiel sur ses genoux repliés et se mit à jouer machinalement avec son bâton tout en observant le gluck qui ne se résignait pas encore à partir.

— Lorsque nous aurons regagné notre ancien corps – et vous remarquerez l'emploi du mot « ancien », terme qui ne pourrait en aucun cas s'appliquer au D-Liss – *vous constaterez qu'aucun temps ne s'est écoulé*. Nous pourrions rester ici cinquante ans, cela n'y changerait rien. Nous nous retrouverions dans ma résidence lunaire comme si rien ne s'était passé et un observateur quelconque serait incapable de déceler la moindre perte de conscience, comme c'est le cas pour le D-Liss, ni la moindre transe ou la moindre stupeur. Un simple battement de cils, peut-être. L'espace d'une demi-seconde. Je veux bien vous accorder cela.

— Et qu'est-ce qui détermine la durée de notre séjour ici ? demanda Léo.

— Notre attitude, et non pas la quantité absorbée. Nous pouvons nous retirer à n'importe quel moment. C'est la raison pour laquelle la quantité de drogue ingurgitée n'a pas besoin...

— C'est faux. Parce que cela fait un bon moment que j'essaie de me sortir de là.

— Oui, fit Eldritch. Mais ce n'est pas vous qui avez construit ce site où nous nous trouvons. C'est moi. Et tout ce qui s'y trouve est à moi. J'ai créé les glucks, le paysage... (Il décrivit une

large courbe avec son bâton.) Tout ce que vous voyez là, y compris votre propre corps.

— Mon corps ?

Leo s'examina. C'était bien son corps, un corps familier, intimement connu, qui était sa propriété et non celle d'Eldritch.

— C'est ma volonté qui vous a fait surgir ici même, tel que vous êtes dans cet univers, expliqua Eldritch. C'est cela, voyez-vous, qui a surtout plu à Hepburn-Gilbert, en bon bouddhiste qu'il est. C'est la possibilité qui vous est donnée de vous réincarner sous la forme que vous choisissez, ou que l'on choisit pour vous, comme dans le cas présent.

— C'est donc pour cela que les Nations Unies ont marché, fit Leo. (Cela expliquait pas mal de choses.)

— Grâce au K-Priss, on passe de vie en vie, on est insecte, professeur de physique, épervier, protozoaire, moisissure, péripatéticienne dans le Paris de 1904, ou encore...

— Ou encore gluck. Lequel de nous deux est le gluck ?

— Je vous l'ai dit. Il est issu d'une partie de moi-même. Vous aussi, vous pourriez fabriquer quelque chose. Allez-y ; projetez une fraction de votre essence. Elle se matérialisera d'elle-même. Il n'y a que le logos à fournir ; vous vous souvenez ?

— Je me souviens, dit Léo.

Il se concentra et, au bout d'un instant, apparut non loin d'eux une masse inextricable de fils, de barreaux et de prolongements bizarres en forme de courroie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Eldritch.

— Un piège à glucks.

Eldritch renversa la tête en arrière et éclata de rire.

— Bravo. Mais ne faites pas encore de piège à Eldritch. Il me reste des choses à vous dire.

Ils regardèrent le gluck s'approcher du piège avec méfiance et en reniflant. Lorsqu'il fut à l'intérieur, le mécanisme se referma avec un bruit sec. Le gluck était prisonnier. Le piège opéra promptement : un bref grésillement, un filet de fumée, et plus de gluck.

Devant Leo une petite section d'air miroita. Un livre noir en émergea que Leo saisit au vol, feuilleta rapidement et, satisfait, posa sur ses genoux.

— Et ça ? demanda Eldritch.

— Une Bible. J'ai pensé que je serais plus en sécurité avec ça.

— Pas ici. Ici, c'est mon domaine. (Eldritch fit un geste en direction de la Bible, qui disparut aussitôt.) Mais vous pourriez avoir le vôtre et le remplir de Bibles si cela vous chante. De même que chacun pourra avoir le sien, dès que notre campagne aura commencé. Nous aurons nos combinés, naturellement, mais seulement dans une phase ultérieure qui concerne la Terre. Et de toute façon ce n'est qu'une formalité, un rite destiné à faciliter la transition. Le K-Priss sera commercialisé selon les mêmes principes que le D-Liss. Les deux produits se feront librement concurrence. Nous n'attribuerons au K-Priss aucune vertu que ne possède pas le D-Liss. Nous ne voulons pas faire peur au public : la religion est devenue un sujet trop dangereux. Ce n'est qu'au bout de quelques essais que les deux aspects essentiellement nouveaux leur apparaîtront – l'absence totale de temps écoulé et l'autre, le plus vital peut-être : l'accès à un univers authentique et nouveau, et non à une série de fantasmes.

— C'est ce que beaucoup de personnes ressentent à propos du D-Liss, fit remarquer Leo. Ils proclament comme un article de foi qu'ils ont bel et bien séjourné sur la Terre.

— Des fanatiques, dit Eldritch d'un ton écœuré. Il est bien évident qu'il s'agit d'une illusion puisqu'il n'y a pas de Poupée Pat ou de Walt Essex et que, de toute façon, la structure même du milieu où ils évoluent en état de transe est limitée aux objets préalablement installés dans leurs combinés. Pour qu'ils disposent d'une machine automatique à laver la vaisselle, il faut d'abord qu'ils aient l'objet minifié. Et un non-participant verra tout de suite que les poupées ne vont nulle part, qu'elles ne sont pas habitées. On peut le prouver...

— Vous aurez cependant du mal à les convaincre, dit Leo. Ils resteront fidèles au D-Liss. Ils n'ont jamais eu à se plaindre de Poupée Pat. Pourquoi abandonneraient-ils... ?

— Je vais vous le dire, moi, fit Eldritch. Parce que, quelle que soit la satisfaction que leur donnent Poupée Pat et Walt, ils sont tôt ou tard forcés de réintégrer leur clapier. Vous êtes-vous demandé quel effet cela produisait ? Essayez donc. Réveillez-

vous dans un clapier de Ganymède après vous être senti libre pendant vingt ou trente minutes. Je vous garantis, Leo, que c'est une expérience que vous n'oublierez jamais.

— Hmm.

— Il y a autre chose, et vous le savez aussi bien que moi. Lorsque le colon s'est évadé pendant quelques instants et qu'il revient à la réalité, il n'est plus en état de reprendre sa vie quotidienne et normale. Il est démoralisé. Mais si au contraire il a pris du K-Priss...

Il s'interrompit. Leo ne l'écoutait plus. Il était de nouveau occupé à matérialiser quelque chose dans l'espace.

Un court escalier apparut, dont le sommet se perdait dans un cercle lumineux.

— Où cela mène-t-il ? demanda Eldritch avec une expression irritée sur le visage.

— À New York, fit Leo. Je rentre aux Combinés P.P. (Il se leva et se dirigea vers l'escalier.) Voyez-vous, Palmer, j'ai la nette impression qu'il y a *quelque chose de défectueux* dans votre produit. Quelque chose qui m'échappe et que nous n'arriverons pas à déceler avant qu'il soit trop tard. (Il commença à monter les marches, puis se rappela la petite fille, Monica. Il se demandait si elle ne risquait rien dans cet univers que contrôlait Palmer Eldritch.) Et l'enfant ? dit-il. (D'où il était, il apercevait encore Eldritch, assis avec son bâton au pied de l'escalier.) J'espère que les glucks l'ont laissée tranquille.

— La petite fille, expliqua Eldritch, c'était moi. C'est ce que j'essayais de vous expliquer. C'est ce que je voulais dire en parlant de réincarnation, de victoire sur la mort.

— Voilà pourquoi, dit Leo en clignant des paupières, je lui trouvais un air si...

Il s'interrompit et regarda de plus près.

Eldritch n'était plus assis dans l'herbe. À sa place, la valise du Dr Sourire posée à côté d'elle, se trouvait la petite Monica. Il n'y avait plus aucun doute maintenant.

Il avait dit – elle, ils avaient dit – la vérité.

Lentement, Leo redescendit l'escalier et s'assit dans l'herbe une fois de plus.

— Je suis contente que vous ne partiez pas, dit la petite Monica. C'est agréable d'avoir quelqu'un d'intelligent et d'évolué comme vous à qui parler. (Elle tapota familièrement la valise posée à côté d'elle.) Je suis retournée le chercher. Les glucks lui faisaient une peur atroce. Je vois que vous avez trouvé le moyen de nous en débarrasser. (Elle désignait du menton le piège à glucks, maintenant vide, qui attendait sa prochaine victime.) C'est très ingénieux de votre part. Je n'y avais pas pensé. Il fallait voir comme je m'enfuyais devant eux. Réaction de panique diencéphalique.

D'un ton incertain, Leo lui demanda :

— Vous êtes Palmer, n'est-ce pas ? Je veux dire en dedans, pour de bon ?

— Considérez par exemple la doctrine médiévale qui oppose la substance aux apparences, déclara la petite fille d'un ton plaisant. Mes apparences sont celles de cette enfant ; mais ma substance, comme le vin et l'hostie dans la transsubstantiation...

— C'est bon, dit Leo. Vous êtes Eldritch. Vous m'avez convaincu. Mais cet endroit ne me plaît quand même pas. Ces glucks...

— Ils n'ont rien à voir avec le K-Priss, fit la petite fille. Ils sont un produit de mon imagination, pas de celle du lichen. Pourquoi l'univers que je me construis devrait-il être nécessairement agréable ? J'aime bien y mettre des glucks. Ils correspondent à quelque chose qui se trouve en moi.

— En admettant, dit Leo, que je veuille construire moi aussi mon propre univers, je suppose qu'il doit y avoir en moi quelque chose de mauvais, un aspect de ma personnalité que je ne connais pas et qui me conduirait à engendrer des créatures encore plus horribles que la vôtre.

Au moins, avec les combinés Poupée Pat, comme Eldritch lui-même l'avait fait remarquer, on était limité par ce qui était codifié à l'avance. Il y avait là une sorte de sécurité.

— Quel que soit le résultat, il peut être supprimé, dit l'enfant avec indifférence, s'il ne vous plaît pas. Et s'il vous plaît... (elle eut un haussement d'épaules) vous n'avez qu'à le garder. Pourquoi pas ? Vous ne faites de mal à personne. Vous êtes tout

seul dans votre... (Elle se tut aussitôt en portant vivement la main à la bouche.)

— Tout seul, murmura Leo. Vous voulez dire que chacun évolue dans un univers subjectif différent ? Donc ce n'est pas comme avec les combinés, où tous les membres d'un même groupe qui ont absorbé du D-Liss s'identifient soit à Pat, soit à Walt ? Mais cela signifie que vous n'êtes pas ici.

Ou bien, se dit-il, que je ne suis pas ici. Mais dans ce cas...

L'enfant l'observait avec attention, essayant d'évaluer sa réaction.

— Nous n'avons pas pris de K-Priss, poursuivit Leo d'une voix tranquille. C'est un pseudo-univers hypnagogique, entièrement provoqué par des moyens artificiels. Nous ne sommes nulle part ailleurs qu'à notre point de départ. Nous sommes dans votre résidence de la Lune. Le K-Priss est incapable de créer un monde différent, et vous le savez. Il n'y a pas de véritable réincarnation. Tout ça n'est que du vent.

La petite fille, sans mot dire, continuait de regarder Leo. Froide et impénétrable, elle le fixait de ses yeux brillants.

— Sincèrement, Palmer, dit Leo, qu'est-ce que provoque le K-Priss *en réalité* ?

— Je vous l'ai dit (La voix de la fillette était devenue âpre.)

— Même le degré de réalité est inférieur à celui du D-Liss. Et dans le cas de ce dernier la controverse est toujours ouverte pour déterminer la validité de l'expérience, sa nature authentique ou au contraire purement hallucinatoire. À plus forte raison, dans le cas du K-Priss, c'est la seconde hypothèse qui s'impose.

— Non, répliqua Monica, et vous feriez mieux de me croire. Autrement vous ne sortirez jamais d'ici vivant.

— On ne meurt pas dans une hallucination. De même qu'on ne renaît pas. Je rentre chez moi. (À nouveau, Leo se dirigea vers l'escalier.)

— Allez-y, montez, fit la voix de la fillette derrière lui. Je m'en moque. Nous verrons bien où cela vous mènera.

Leo gravit les marches et passa au travers du cercle lumineux.

Un soleil aveuglant et brûlant s'abattit sur lui. Il traversa précipitamment la rue exposée et courut se mettre à l'abri d'une entrée d'immeubles.

Un aérotaxi qui l'avait aperçu fondu sur lui du haut des gratte-ciel avoisinants.

— Vous montez, monsieur ? Il vaut mieux vous mettre à l'abri : il est presque midi.

Haletant, presque suffoquant, Leo dit :

— Oui, merci. Conduisez-moi aux Combinés P.P.

Il grimpa à grand-peine dans le véhicule et se laissa aller contre le dossier du siège, dans la fraîcheur procurée par le bouclier antithermique.

Le taxi décolla. Presque aussitôt, il redescendait se poser sur le terrain privé de l'immeuble principal de sa compagnie.

Dès qu'il se trouva dans l'antichambre de son bureau, Leo demanda à Miss Gleason :

— Trouvez-moi Mayerson. Voyez pourquoi il n'a rien tenté pour me secourir.

— Vous secourir ? fit Miss Gleason d'un air consterné. Que vous est-il donc arrivé, monsieur Bulero ? (Elle le suivit à l'intérieur du bureau.) Où étiez-vous et comment... ?

— Trouvez-moi Mayerson, c'est tout.

Il s'assit devant son bureau familier, soulagé d'être enfin de retour. Au diable Palmer Eldritch, se dit-il en prenant dans le tiroir de son bureau sa meilleure pipe de bruyère anglaise et sa boîte de tabac hollandais.

Il était en train d'allumer sa pipe lorsque la porte s'ouvrit. Barney Mayerson, l'air humble et les traits tirés, fit son apparition.

— Eh bien ? demanda Leo en tirant sur sa pipe avec énergie.

— Je..., commença Barney. (Il se tourna vers Miss Fugate qui venait d'entrer derrière lui. Puis il écarta les bras en un geste d'impuissance et se retourna vers Leo en disant :) Vous êtes tout de même là.

— Bien sûr que je suis là. Je me suis construit un escalier pour rentrer. Vous ne voulez pas répondre et m'expliquer pourquoi vous n'avez rien fait ? Tant pis. J'ai pu me passer de vous. J'ai maintenant une idée précise de ce que c'est que cette

nouvelle substance appelée K-Priss. Elle est nettement inférieure au D-Liss. Je n'hésite pas à le crier bien haut. On sait d'emblée qu'on est en train de subir une expérience de nature purement hallucinatoire. Il n'y a pas le moindre doute. Et maintenant, au travail. Eldritch a convaincu l'ONU en mettant en avant le fait que le K-Priss favorise une authentique réincarnation, ce qui satisfait les convictions religieuses de plus de la moitié des membres de l'Assemblée générale, sans parler de ce sinistre Hindou, Hepburn-Gilbert lui-même. Mais c'est là une supercherie, car le K-Priss n'a pas du tout ce genre de propriété. Au contraire, son aspect négatif réside tout entier dans sa nature solipsiste. Dans le cas du D-Liss, l'expérience collective est valable dans la mesure où les autres membres du clapier... (Il s'interrompt, irrité.) Qu'y a-t-il, Miss Fugate ? Qu'est-ce que vous regardez de cette façon ?

— Excusez-moi, monsieur Bulero, murmura Miss Fugate, mais il y a une créature sous votre bureau.

Leo se pencha.

Quelque chose s'était glissé entre le sol et la base du bureau ; quelque chose de glauque qui le regardait sans bouger.

— Écartez-vous, fit Leo. (Puis, s'adressant à Barney :) Allez me chercher un bâton, un manche à balai, n'importe quoi, que je puisse l'éloigner.

Barney sortit.

— Bon sang, Miss Fugate, dit Leo en tirant précipitamment sur sa pipe. Je n'ose imaginer ce qu'il y a là-dessous. Et ce que cela signifie.

Eldritch – sous l'apparence de la petite Monica – avait peut-être eu raison, songea-t-il, lorsqu'il avait dit : *Je m'en moque. Nous verrons bien où cela nous mènera.*

La chose sortit de sous le bureau et se dirigea en rampant vers la porte. Elle disparut.

C'était encore pire que les glucks. Il ne pouvait détacher son regard de la porte.

— Miss Fugate, dit-il enfin, je regrette, mais je pense que vous pouvez regagner votre bureau. Je ne crois pas utile de disserter plus avant sur les mesures nécessitées par l'apparition

du K-Priss sur le marché. Car en fait je ne parle à personne. Je suis juste en train de radoter tout seul.

Il se sentait déprimé. Eldritch l'avait possédé sur toute la ligne. Et la validité (tout au moins l'apparente validité) de l'expérience venait de lui être démontrée. Il avait lui-même confondu l'hallucination avec la réalité. Seule l'immonde créature introduite – délibérément – par Palmer Eldritch avait révélé la vérité.

Sinon, songea-t-il, j'aurais pu continuer indéfiniment.

Vivre un siècle, comme disait Eldritch, dans cet ersatz d'univers.

Nom de Dieu, se dit-il, je suis foutu.

— Miss Fugate, fit-il à haute voix, je vous en prie, ne restez pas ainsi. Retournez dans votre bureau. (Il se leva, alla jusqu'au distributeur d'eau fraîche et se versa un gobelet d'eau minérale. Boire de l'eau qui n'existe pas, se dit-il, avec un corps qui n'existe pas, devant une employée qui n'existe pas.) Miss Fugate, demanda-t-il, êtes-vous pour de bon la maîtresse de M<sup>r</sup> Mayerson ?

— Oui, monsieur Bulero, comme je vous l'ai déjà dit.

— Et vous ne voulez pas être la mienne. (Il secoua la tête d'un air navré.) Parce que je suis trop vieux et trop évolué. Vous savez – ou plutôt vous ne savez pas – que je dispose au moins d'un pouvoir limité dans cet univers. Je pourrais refaire mon corps, me rendre plus jeune.

Ou encore, songea-t-il, vous rendre plus vieille. Qu'est-ce que vous diriez de ça ? Il but, se débarrassa du gobelet. Sans la regarder, il se dit : Vous avez mon âge, Miss Fugate. Vous êtes plus vieille, même. Attendez ; vous avez quatre-vingt-douze ans désormais. Dans cet univers tout au moins. Ici, vous avez vieilli... Le temps a passé pour vous parce que vous avez repoussé mes avances et que je n'aime pas qu'on repousse mes avances. En fait, se dit-il, vous avez dépassé les cent ans, vous êtes desséchée, ratatinée, rabougrie, sans dents et sans yeux. Vous êtes une chose immonde.

Derrière lui, il entendit un bruit rauque et grinçant, une inspiration pareille à un râle et une voix chevrotante et perçante, évoquant le cri d'un oiseau effrayé :

— Oh ! monsieur Bulero...

J'ai changé d'avis, pensa Leo. Vous êtes redevenue comme avant. Je retire ce que j'ai dit. D'accord ? Il se retourna et vit Roni Fugate, ou plutôt ce qui se trouvait à l'endroit qu'elle occupait tout à l'heure. Une toile d'araignée, des filaments d'une substance fongoïde enroulés sur eux-mêmes pour former une colonne fragile et vacillante... Il vit la tête aux joues caves, aux yeux inertes et mous comme une gelée flasque d'où suintaient des larmes visqueuses, des yeux qui voulaient lancer un appel mais ne savaient où se tourner car ils ne voyaient pas.

— Vous êtes redevenue comme avant, dit Leo d'une voix âpre en fermant les yeux. Vous me direz quand ce sera fini.

Un bruit de pas. Des pas d'homme. Barney qui revenait dans le bureau.

— Seigneur Dieu ! dit Barney en s'immobilisant sur le seuil.

Les yeux fermés, Leo demanda :

— Elle n'est pas encore redevenue comme avant ?

— *Elle* ? Où est Roni Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Leo rouvrit les yeux.

Ce n'était pas Roni qui se trouvait là, ni même une réplique plus vieille de Roni. C'était une flaue, une flaue vivante où nageaient des débris grisâtres, ébréchés, pointus.

La matière organique qui la constituait se répandait peu à peu vers l'extérieur ; puis, dans un frisson, elle se rétracta sur elle-même. Au centre, les fragments de substance grisâtre s'organisèrent en une boule grossière sur laquelle vinrent flotter des cheveux collés et enchevêtrés. Des orbites difformes et vides s'esquissèrent, la forme d'un crâne apparut, dans l'attente de quelque innommable vie. C'était le désir inconscient de Leo de voir Roni subir le processus évolutif dans toute son horreur qui avait engendré cette monstruosité.

Les mâchoires claquaient, comme secouées par d'invisibles fils. Dérivant au milieu de la flaue gélatineuse, elles croassèrent :

— Voyez-vous, monsieur Bulero, elle n'a jamais vécu aussi longtemps. Vous auriez dû y penser. (C'était la voix, lointaine mais reconnaissable, non pas de Roni Fugate mais de Monica.) Vous lui avez attribué une centaine d'années alors qu'elle n'en

dépassera pas soixante-dix. Ce qui fait qu'elle est morte depuis trente ans ; et vous avez voulu la faire revivre. Et même pire... (Les mâchoires édentées s'agitèrent, les orbites bêèrent.) Vous l'avez fait évoluer alors qu'elle n'était même pas vivante mais...

Le crâne cessa de jacasser et se désagrégua morceau par morceau. Les substances organiques se dispersèrent une fois de plus et tout se dissipa.

Au bout d'un moment Barney dit :

— Faites-nous sortir d'ici, Léo.

— Hé, Palmer, fit Leo. (Il ne maîtrisait plus sa voix, apeurée comme celle d'un enfant.) Écoutez-moi. J'abandonne. Sérieusement, j'abandonne.

Sous ses pieds, la moquette du bureau se mit à pourrir, se transformant en une substance spongieuse et vivante qui donna naissance à des fibres vertes. Il vit que c'était de l'herbe. Puis les murs et le plafond s'effondrèrent, se résorbèrent en une fine poussière qui pleuvait silencieusement de partout comme de la cendre. Et le ciel bleu et froid apparut, intact, au-dessus de sa tête.

Assise dans l'herbe, le bâton sur ses genoux et la valise du Dr Sourire à côté d'elle, Monica demanda :

— Vous vouliez peut-être que Mr Mayerson reste ? Je me suis dit que ce n'était pas la peine et je l'ai laissé s'en aller avec tout le reste. D'accord ? (Elle lui sourit.)

— D'accord, s'étrangla Leo. Il regarda tout autour de lui et ne vit qu'une plaine verte.

Même la poussière qui avait constitué l'immeuble des Combinés P.P. avait totalement disparu, à l'exception d'une mince couche blanche qui lui recouvrait encore les mains et une partie des vêtements. Il se brossa d'un air songeur.

Monica déclara :

— Homme, tu es issu de la poussière et à la poussière tu...

— D'accord ! hurla-t-il. J'ai compris. C'était une illusion que j'avais fabriquée. Bon. D'accord. Et puis après ? Vous avez prouvé ce que vous vouliez. Vous êtes le maître ici ; et moi je ne suis rien. Rien qu'un fantôme.

Il débordait de haine envers Palmer Eldritch. Si jamais j'arrive à sortir d'ici, se dit-il. Si je réussis à te fausser compagnie, salaud...

— Tss, tss, fit la petite fille dont les prunelles brillèrent d'un éclat mobile. Vous n'allez pas employer un tel langage. Pas ici. Je ne le permettrai pas. Je ne vous dirai même pas ce que je ferai si vous persistez, mais vous me connaissez, monsieur Bulero. Exact ?

— Exact, dit Léo.

Il fit quelques pas, sortit son mouchoir et épongea la sueur qui perlait sur sa lèvre supérieure et dans son cou. Mon Dieu, pensa-t-il, aidez-moi. Si Vous le faites, si Votre emprise s'étend jusque sur ce monde, je ferai tout ce que Vous voudrez. Je suis las, ô mon Dieu, et maintenant j'ai peur. Je sens que mon corps va mourir, même si ce n'est rien d'autre qu'un ectoplasme, un fantôme de corps.

Pris de nausée, il se courba et vomit dans l'herbe. Pendant longtemps — ou ce qui lui sembla durer longtemps — il resta ainsi prostré ; puis il se sentit mieux. Il put se tourner et marcher lentement vers la petite fille assise auprès de la valise.

— Voici les conditions, déclara la petite fille. Nous allons établir des liens commerciaux étroits entre votre compagnie et la mienne. Nous avons besoin de votre superbe réseau de satellites artificiels, de votre flotte moderne d'astronefs de transport et de vos immenses plantations vénusiennes. Nous avons besoin de tout, Bulero. Nous ferons pousser notre lichen là où vous cultivez du D-Liss ; nous l'expédierons par les mêmes vaisseaux, nous le distribuerons aux colons par les mêmes pourvoyeurs expérimentés, nous ferons appel à des professionnels comme Allen et Charlotte Faine pour notre publicité. Il n'y aura pas de concurrence entre le D-Liss et le K-Priss parce qu'il n'y aura qu'un seul produit : le K-Priss. Vous allez annoncer que vous vous retirez du marché. Vous comprenez, Leo ?

— Oui, fit Leo. J'écoute.

— Et vous le ferez ?

— Bien sûr, fit Leo, et il bondit sur l'enfant.

Ses mains se refermèrent sur son cou ; il le serra. Elle le regarda bien en face, rigide, la bouche froncée, muette. Elle n'essaya pas de se débattre ni de le griffer. Il continua de serrer pendant si longtemps qu'il lui sembla finalement que ses mains s'étaient soudées à elle pour l'éternité, comme les racines noueuses de quelque vieille plante décrépite mais encore vivante.

Lorsqu'il desserra son étreinte, elle était morte. Son corps s'affaissa en avant, se tordit et tomba sur le côté pour enfin s'immobiliser dans l'herbe, sur le dos. Pas de sang. Aucune trace de lutte, à l'exception des ecchymoses d'un rouge sombre que portait son cou.

Il se releva en se disant : Est-ce que ça y est enfin ? Si elle – ou il, ou je ne sais quoi – meurt ici, est-ce que tout est fini ?

Mais le pseudo-univers demeurait. Il s'était attendu à le voir s'évanouir en même temps que s'éteignait la vie de Monica-Eldritch.

Intrigué, il resta sans bouger, humant l'air, écoutant une brise lointaine. *Rien* n'avait changé, à l'exception de la petite fille qui était morte. Pourquoi ? Le raisonnement qui l'avait poussé à agir était-il erroné ? C'était incroyable.

Il se pencha vers le Dr Sourire.

— Expliquez-moi ça, vous.

Fort obligeamment, le Dr Sourire déclara de sa voix de crécelle :

— Ici, il est mort, monsieur Bulero. Mais pas dans sa résidence de la Lune...

— D'accord, fit Leo d'une voix rude. Mais dites-moi comment sortir d'ici. Comment regagner la Lune, la... (Il fit un geste vague.) Vous voyez ce que je veux dire. La réalité.

— En ce moment même, expliqua le Dr Sourire, Palmer Eldritch, quoique passablement furieux, est en train de vous administrer par voie intraveineuse une substance qui annulera les effets de la piqûre de K-Priss à laquelle vous avez été soumis. Vous ne tarderez pas à vous réveiller. Ce sera même instantané, en fonction de l'écoulement du temps sur la Lune. Mais dans ce monde-ci... (Il eut un petit rire.) Cela pourrait vous sembler plus long.

— Plus long ? Combien de temps ?

— Oh ! des années peut-être, dit le Dr Sourire. Mais peut-être moins. Quelques jours ? Quelques mois ? La notion de temps est éminemment subjective. Attendons de voir comment vous réagirez.

Leo s'assit en soupirant près du corps de l'enfant, mit sa tête dans ses mains, le menton contre la poitrine, et se prépara à attendre.

— Je vous tiendrai compagnie, dit le Dr Sourire, si j'en suis capable. Mais j'ai bien peur que, sans la présence stimulante de Mr Eldritch... (Sa voix, remarqua Leo, s'était affaiblie ; le débit avait ralenti.) Rien ne peut maintenir la cohésion de ce monde, psalmodia-t-elle, excepté Mr Eldritch. C'est pourquoi je crains fort...

La voix s'éteignit complètement.

Il n'y eut plus que le silence. Même la brise lointaine s'était tue.

Combien de temps ? se demanda Leo. Puis l'idée lui vint d'essayer de créer quelque chose, comme tout à l'heure.

Gesticulant, se tordant les mains à la manière d'un chef d'orchestre inspiré, il essaya de matérialiser devant lui un aérotaxi.

Au bout d'un moment une maigre silhouette se profila. Insubstantielle, elle demeura incolore, presque transparente. Il se leva, s'en approcha et essaya à nouveau de toutes ses forces. À un moment, elle sembla gagner en couleur et en réalité, puis elle devint soudain fixe ; comme une coquille abandonnée, elle s'affaissa et éclata en morceaux. Des fragments à deux dimensions voltigèrent et se brisèrent. Écœuré, Leo tourna le dos et s'éloigna.

Il erra ainsi un certain temps, jusqu'au moment où il tomba sur quelque chose qui était dans l'herbe. Quelque chose de mort. Il s'en approcha prudemment. Voilà tout ce qu'il reste de ce que j'ai fait, se dit-il.

Il voulut repousser le gluck mort de la pointe de son soulier. Le soulier passa entièrement au travers et il recula avec stupeur.

Il poursuivit son chemin, les poings serrés au fond des poches ; il ferma les yeux et formula une prière, vaguement

cette fois-ci. Ce n'était d'abord qu'une pensée à peine amorcée, mais elle se précisa peu à peu. Je finirai par l'avoir, se dit-il. Dans le monde réel. Et pas seulement pour moi, pas seulement pour sauver les Combinés P.P. et l'industrie du D-Liss. Mais pour... (il vibrait de résolution) pour le système solaire tout entier. Parce que Palmer Eldritch est un envahisseur, et voilà comment nous sommes tous appelés à finir sur un monde délabré comme celui-ci, un désert de choses mortes réduites à l'état de débris. Voilà la « réincarnation » promise à Hepburn-Gilbert.

Il continua à marcher au hasard puis, insensiblement, reprit le chemin de la valise qui avait abrité le Dr Sourire.

Quelque chose était penché sur la valise. Quelque chose d'humain ou de quasi humain.

En le voyant, la silhouette se redressa aussitôt ; son crâne chauve miroita un instant au soleil tandis qu'elle le contemplait, figée de surprise. Puis elle bondit et s'éloigna rapidement.

Un Proxien.

Il songea, tout en la regardant s'enfuir, que cette apparition éclairait la situation sous un jour nouveau. Pour que Palmer Eldritch ait fait figurer de tels éléments dans son décor, il fallait que ses relations avec les Proxiens fussent restées fort étroites après son retour dans le système. L'apparition donnait la mesure de son inconscient au niveau le plus profond. Palmer Eldritch lui-même ignorait peut-être que son univers hallucinatoire était ainsi peuplé. Sans doute aurait-il été le premier surpris en voyant le Proxien.

À moins, naturellement, que ce monde ne fit partie du système de Prox.

Ce serait peut-être une bonne idée de suivre ce Proxien.

Il se mit en route dans cette direction et marcha apparemment pendant des heures. Il ne vit rien d'autre que l'herbe sous ses pieds et l'horizon plat. Puis, à la fin, une forme se dessina dans le lointain. Il obliqua dans cette direction et se retrouva bientôt, de façon imprévue, face à un astronef dressé vers le ciel. Il s'arrêta et écarquilla les yeux. Le vaisseau n'était pas terrien ; mais il n'était pas proxien non plus.

Tout simplement, il n'appartenait ni à un système ni à l'autre.

Pas plus d'ailleurs que les deux créatures qui s'affairaient au pied du vaisseau. Jamais il n'avait rencontré d'êtres semblables. Grands, minces, munis de membres fluets comme des roseaux et d'une tête grotesque, en forme d'œuf, qui même à cette distance semblait étrangement fragile, ils devaient appartenir, se dit-il, à une race hautement évoluée et pourtant apparentée aux Terriens, avec lesquels leur ressemblance était plus probante qu'avec les Proxiens.

Il s'avança vers eux, le bras levé pour les saluer.

L'une des deux créatures l'aperçut, ouvrit la bouche et poussa l'autre du coude. Les deux êtres le contemplèrent un moment, puis le premier dit :

— Ça alors, Alec, regarde : c'est un primitif. Un pré-homme, tu sais ?

— Oui, approuva son compagnon.

— Attendez, fit Leo Bulero. Vous parlez le langage de la Terre, l'anglais du XXI<sup>e</sup> siècle... Vous avez dû rencontrer des Terriens.

— Des Terriens ? dit celui qui s'appelait Alec. Nous *sommes* des Terriens. Et vous, qu'est-ce que vous faites là ? Une créature éteinte depuis des siècles, c'est tout ce que vous êtes. Enfin, peut-être pas depuis des siècles, mais depuis longtemps en tout cas.

— Il doit y en avoir encore une réserve sur cette lune, dit l'autre. (Puis, s'adressant à Leo :) Combien y en a-t-il à part vous, mon vieux ? N'ayez pas peur : nous ne voulons pas vous faire de mal. Est-ce qu'il y a des femmes ? Est-ce que vous vous reproduisez ? (Il se tourna vers son compagnon en hochant la tête.) Je n'en reviens pas. On dirait qu'il y a des siècles et des siècles de différence. Quand on pense qu'on a franchi d'un bond une centaine de milliers d'années. Sans l'invention du Dr Denkmal, ces préhommes seraient peut-être encore...

— Denkmal, dit Leo. (C'était donc là le dernier achèvement de l'évolthérapie. Un temps relativement bref avait dû s'écouler. Quelques décennies tout au plus. Mais comme eux, il avait l'impression qu'un gouffre les séparait. Ce n'était pourtant

qu'une illusion. Lui-même, quand il aurait fini son traitement, il pourrait leur ressembler. Si l'on exceptait la membrane chitineuse, l'une des premières caractéristiques de l'évolthérapie, qui avait apparemment disparu.) Je me fais traiter une fois par semaine dans sa clinique, à Munich. Je suis en train d'évoluer. (Il s'approcha d'eux et se mit à les dévisager curieusement.) Où est votre membrane ? demanda-t-il. Pour vous protéger du soleil ?

— Oh ! ça, dit celui qui s'appelait Alec en faisant un geste de dérision. Il y a longtemps que cette farce du réchauffement de l'atmosphère est finie. C'était un coup des Proxiens, avec la complicité du Renégat. Vous le savez bien. Ou peut-être que non.

— Palmer Eldritch, dit Léo.

— Oui, acquiesça Alec. Mais on a fini par l'avoir. Sur ce satellite où nous sommes, justement. C'est un lieu de pèlerinage maintenant. Pas pour nous mais pour les Proxiens. Ils viennent en cachette rendre hommage à sa mémoire. Vous n'en avez pas vu ? Nous sommes censés arrêter tous ceux que nous trouvons. C'est un territoire du système solaire, appartenant aux Nations Unies.

— C'est un satellite de quelle planète ?

Les deux Terriens évolués sourirent en même temps.

— De la Terre, fit Alec. Il est artificiel et s'appelle Sigma 14-B. Cela fait des années qu'il a été construit. Il n'existe pas à votre époque ? Ça m'étonnerait. Il est extrêmement ancien.

— Je suppose, répondit Leo. Mais dans ce cas, vous pourriez peut-être me conduire sur la Terre ?

— Bien sûr. (Les deux Terriens évolués acquiescèrent en même temps.) Nous décollons même dans une demi-heure. Vous pouvez venir – vous et le reste de votre tribu. Vous n'avez qu'à nous en indiquer l'emplacement.

— Je suis tout seul, dit Leo avec agacement, et il n'est pas nécessaire de parler de tribu. Je ne suis pas un homme préhistorique.

Il se demandait comment il avait fait pour échouer, cette fois-ci, dans l'avenir. Ou bien était-ce encore une hallucination provoquée par le meneur de jeu, Palmer Eldritch ? Pourquoi

tout cela aurait-il été plus réel que la petite Monica, ou les glucks, ou les Combinés P.P. qu'il avait visités... et vus se désintégrer ? Cet avenir-là était issu directement du cerveau de Palmer Eldritch. Toutes ces péripéties étaient le produit de son imagination fertile et brillante, en attendant le moment où il se réveillerait sur la Lune, une fois dissipés les effets de la piqûre de K-Priss. Et rien d'autre.

D'ailleurs, de l'endroit où il se trouvait, il discernait assez vaguement la ligne d'horizon à travers la coque du vaisseau. Celui-ci était translucide, comme s'il manquait de substance. Quant aux deux Terriens de l'avenir, il les percevait sous la forme d'une image floue qui lui rappelait l'époque où il était astigmate, avant d'avoir reçu des yeux parfaitement sains par transplantation chirurgicale.

Il tendit la main vers le premier Terrien.

— J'aimerais vous serrer la main, dit-il. Alec, le Terrien, avança également la main avec un sourire.

Elle passa au travers de celle de Leo et ressortit de l'autre côté.

— Hé, fit Alec en fronçant les sourcils et en retirant précipitamment sa main. Que se passe-t-il ? (Il se tourna vers son compagnon.) Ce type n'est pas réel ; nous aurions dû nous en douter. C'est un — comment appelait-on ça ? Ces gens qui avaient pris de cette substance diabolique ramenée par Eldritch du système de Prox. Un fantasme. Voilà ce que c'est. Un vulgaire fantasme. (Il regarda Leo d'un air furibond.)

— Un fantasme ? fit Leo d'une voix faible.

Puis il comprit qu'Alec avait raison. Son véritable corps était sur la Lune ; pas ici.

Mais les deux Terriens de l'avenir, qu'étaient-ils dans ce cas ? Peut-être après tout n'étaient-ils pas issus de l'imagination délirante de Palmer Eldritch. Celui qui s'appelait Alec le dévisageait en ce moment.

— Tu sais, dit-il à son compagnon, sa tête ne m'est pas inconnue. Je suis sûr de l'avoir vu en photo quelque part. (Il demanda à Leo :) Comment vous appelez-vous ? (Son regard se fit plus dur, plus intense.)

— Je suis Leo Bulero, dit Léo.

Les deux Terriens évolués bondirent de surprise.

— Hé ! s'exclama Alec. Pas étonnant que sa tête m'ait dit quelque chose. C'est l'homme qui a tué Palmer Eldritch ! (Il s'adressa à Leo :) Vous êtes un héros, mon vieux ; mais vous ne devez pas le savoir puisque vous n'êtes qu'un fantasme, hein ? Et vous êtes revenu hanter les lieux historiques de...

— Il n'est pas revenu, interrompit son compagnon, puisqu'il vient du passé.

— Ça ne l'empêche pas de revenir. C'est la deuxième fois qu'il vient ici, par rapport à son propre temps. Il a été attiré ici pour la seconde fois parce que cet endroit est historiquement lié à la mort de Palmer Eldritch. (Il leur tourna le dos et se mit à courir vers l'astronef.) Je vais avertir les journalistes, leur crie-t-il. Peut-être qu'ils pourront faire une photo de vous : le fantasme de Sigma 14-B. (Il fit un grand geste.) Les touristes vont venir pour de bon maintenant. Mais attention : et si le fantasme d'Eldritch voulait venir, lui aussi ? Pour se venger. (Cette pensée ne semblait pas le réjouir particulièrement.)

— C'est déjà fait, dit Léo.

Alec s'arrêta puis revint lentement sur ses pas.

— Il est venu ? (Il regarda autour de lui avec appréhension.) Où est-il ? Près d'ici ?

— Il est mort, fit Leo. Je l'ai tué. Étranglé.

Il n'éprouvait pas la moindre satisfaction à cette pensée. Comment pouvait-on se réjouir d'avoir tué quelqu'un, surtout lorsqu'il s'agissait d'un enfant ?

— Dire qu'ils sont condamnés à recommencer pendant toute l'éternité, fit Alec, impressionné.

Il ouvrait de grands yeux et hochait doucement sa grosse tête ovoïde.

— Je ne recommençais rien du tout, fit Leo. C'était la première fois. (Et il ajouta en son for intérieur : Et pas la vraie. Celle-là reste encore à venir.)

— Vous voulez dire, articula lentement Alec, que...

— Non, je ne l'ai pas encore tué. Mais selon l'un de mes conseillers prévog, cela ne saurait tarder. En principe.

Ce n'était pas une fatalité inévitable et il ne pouvait l'oublier. Et Eldritch le savait aussi ; ce qui pouvait expliquer certains

aspects de son comportement. Il essayait – du moins le croyait-il – de reculer l'éventualité de sa propre mort.

— Venez, dit Alec en s'adressant à Leo. Je vais vous montrer le monument commémoratif. (Avec son compagnon, il prit les devants. Leo les suivit sans conviction.) Les Proxiens, poursuivit Alec par-dessus son épaule, sont toujours en train d'essayer de le... vous savez bien. Proférer.

— Profaner, corrigea son compagnon.

— Oui, fit Alec en hochant gravement la tête. Tenez, c'est ici. (Il s'arrêta.)

Devant eux s'élevait une imitation – fort impressionnante – de colonne de granit sur laquelle, à hauteur d'homme, avait été solidement rivée une plaque de cuivre. En ayant beaucoup de mal à en croire ses yeux, Leo déchiffrera la plaque :

IN MEMORIAM. EN L'AN DE GRACE 2016, NON LOIN DE CETEMPLACEMENT, L'ENNEMI DU SYSTEME SOLAIRE PALMER ELDRITCH A ETÉ DÉFAIT À LA SUITE DE SON COMBAT AVEC LE CHAMPION DES NEUF PLANÈTES, LE TERRIEN LEO BULERO.

— Ça alors ! s'exclama Leo, impressionné malgré lui. (Il relut plusieurs fois l'inscription.) Je me demande, dit-il, s'adressant surtout à lui-même, si Palmer a déjà vu ça.

— S'il est lui aussi un fantasme, ça ne m'étonnerait pas, dit Alec. Sous sa forme initiale, le K-Priss provoquait ce que son promoteur – Palmer Eldritch lui-même – appelait des « harmoniques temporels. » Ce que vous êtes en ce moment, précisément. Des années après votre mort, vous affectez encore un certain espace-temps. (Il se retourna vers son compagnon.) Leo Bulero est bien mort, n'est-ce pas ?

— Bien sûr qu'il est mort. Depuis des dizaines d'années.

— D'ailleurs, il me semble avoir lu... commença Alec.

Il se tut subitement et regarda quelque chose qui se trouvait derrière Leo. Il poussa son compagnon du coude. Leo se retourna pour voir ce que c'était.

Un chien pelé, efflanqué, blanc et disgracieux s'approchait.

— C'est à vous ? demanda Alec.

— Non.

— On dirait un chien-fantasme, fit Alec. Tenez, on voit un peu au travers.

Les trois hommes regardèrent le chien s'approcher, puis les dépasser en direction du monument.

Alec ramassa un caillou qu'il lança vers le chien. Le caillou passa à travers l'animal et retomba dans l'herbe de l'autre côté. C'était bien un fantasme.

Tandis que les trois hommes l'observaient, le chien s'arrêta un instant devant le monument, redressa la tête comme pour lire la plaque et...

— Diffamation ! s'écria Alec, le visage empourpré de colère.

Il courut vers le chien en gesticulant, essaya de lui décocher un coup de pied et porta la main à sa ceinture sans réussir dans son excitation à saisir la crosse de son laser.

— Profanation, corrigea le compagnon d'Alec.

— C'est Palmer Eldritch, déclara Leo.

Eldritch leur montrait ainsi son mépris pour le monument, en même temps qu'une absence totale d'inquiétude en ce qui concernait l'avenir. Il n'existerait jamais un tel monument. Le chien s'éloigna sans se presser, apparemment indifférent aux injures que lui adressaient les deux Terriens évolués.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas à vous ? demanda Alec d'un air soupçonneux. Pour autant que je sache, vous êtes le seul fantasme dans les environs.

Leo s'apprêta à répondre pour expliquer ce qui s'était passé. Il tenait à ce qu'ils comprennent. Et puis, sans crier gare, sans préparation d'aucune sorte, les deux Terriens de l'avenir disparurent ; la plaine gazonnée, le monument, le chien, le paysage tout entier – tout se volatilisa, comme si l'appareil qui avait servi à la projection s'était trouvé soudainement débranché. Il n'y avait plus autour de lui qu'un vide éclatant, une réverbération éblouissante annonciatrice, se dit-il, de cet épiphénomène auquel on donne le nom de « réalité ».

Il était assis au milieu d'une pièce nue, dans la résidence lunaire de Palmer Eldritch, face à l'appareil électronique posé sur la table.

L'appareil déclara :

— Oui, je l'ai vu, ce monument. Il se trouvait à peu près dans quarante-cinq pour cent des futurs que j'ai visités. Un peu moins que la moyenne, aussi vous comprendrez que je ne suis pas trop préoccupé. Un cigare ?

À nouveau, la machine lui offrit un cigare tout allumé.

— Non, merci, fit Leo.

— Je vais vous rendre votre liberté, dit la boîte. Pour quelque temps, vingt-quatre heures environ. Vous allez pouvoir rejoindre votre modeste bureau dans votre insignifiante compagnie. Là, je vous demande de bien réfléchir à la situation. Vous avez vu de quoi le K-Priss est capable. Vous ne pouvez nier que votre produit antédiluvien ne soutient pas, même de loin, la comparaison. Sans compter que...

— Foutaise ! fit Leo. Le D-Liss est nettement supérieur.

— Réfléchissez bien, dit l'appareil électronique avec assurance.

— Entendu.

Avec quelque raideur, Leo se leva. Est-ce qu'il avait réellement été sur le satellite artificiel Sigma 14-B ? C'était là un travail pour Félix Blau. Les experts trouveraient la réponse. Inutile de perdre du temps avec ça. Le problème immédiat était plus sérieux. Il n'avait pas encore échappé au contrôle de Palmer Eldritch.

Il ne lui échappait que si son ennemi en décidait ainsi. C'était une réalité dont il devait tenir compte, qu'elle fût agréable ou non.

— Je voudrais vous faire remarquer, dit la boîte, que j'ai usé de compréhension avec vous, Leo. J'aurais pu mettre... heu... disons un point final à la courte phrase que constitue votre existence. Quand je voulais. Pour cette raison, j'attends – j'exige – la même chose de vous.

— Je vous ai dit que j'allais y réfléchir, répondit Leo.

Il se sentait énervé, comme s'il avait bu trop de café, et il souhaitait s'en aller aussi vite que possible. Il ouvrit la porte et s'apprêta à sortir dans le couloir.

Il allait refermer la porte derrière lui lorsque la boîte électronique ajouta :

— Si vous ne vous décidez pas à m'aider, Leo, *je n'ai pas l'intention d'attendre* : il faudra que je vous tue. Pour sauver ma propre existence. Vous comprenez ?

— Je comprends, dit Leo, et il referma la porte derrière lui.

Et moi aussi, songea-t-il, il faudra que je vous tue... mais ne pourrions-nous pas employer tous les deux une expression un peu moins brutale : que je vous donne le coup de grâce ?

Et je ne le ferai pas seulement pour moi, mais pour le système tout entier. Pour ces deux patrouilleurs terriens de l'avenir, par exemple ; afin qu'ils aient quelque chose devant quoi monter la garde. Ils seront mon soutien moral.

Il s'éloigna lentement vers le fond du couloir. Les journalistes n'étaient pas encore partis. En fait, ils n'avaient pas encore obtenu leur interview. Le temps écoulé, pratiquement, avait été nul : sur ce point-là Palmer avait donc raison.

Au milieu des reporters, Leo se sentit considérablement apaisé. Peut-être pourrait-il s'en sortir ; peut-être Palmer allait-il pour de bon le laisser partir. Il connaîtrait à nouveau les joies de la vie.

Mais dans son for intérieur il ne se faisait pas d'illusions. Eldritch ne le laisserait jamais partir. Il faudrait d'abord que l'un d'eux fût détruit.

Il espérait que ce ne serait pas lui. Mais il avait la terrible intuition, malgré l'existence du monument, que le risque inverse était grand.

## 7

La porte du bureau de Barney Mayerson s'ouvrit et Leo Bulero, harassé et fourbu par son voyage, apparut sur le seuil.

— Vous n'avez rien fait pour m'aider.

Au bout d'un certain temps, Barney répondit :

— C'est exact.

Inutile d'essayer de lui expliquer pourquoi. Non parce que Leo ne comprendrait pas ou ne le croirait pas, mais simplement parce que son motif ne faisait pas le poids.

— Vous êtes renvoyé, Mayerson.

— D'accord.

Le principal, se dit Barney, c'est d'être vivant. Si j'avais été chercher Leo, je ne le serais plus. D'une main engourdie, il commença à rassembler les affaires personnelles qui étaient sur son bureau et à les déposer dans une valise à échantillons vide.

— Où est Miss Fugate ? demanda Leo. Elle prendra votre place. (Il s'approcha de Barney et le dévisagea.) Pourquoi n'êtes-vous pas venu à mon secours, Barney ? Vous n'êtes même pas fichu de m'indiquer une raison ?

— J'ai pressenti que ça m'aurait coûté trop cher : la vie.

— Mais vous n'étiez pas forcé de venir en personne. Nous sommes une grande compagnie... Vous auriez pu envoyer une expédition. Vrai ou faux ?

C'était exact. Et cela ne lui était même pas venu à l'esprit.

— Donc, poursuivit Leo, vous désiriez qu'il m'arrive quelque chose de fatal. Il n'y a aucune autre interprétation possible. Peut-être était-ce inconscient, non ?

— C'est possible, admit Barney. Une chose était certaine, il n'y avait pas pensé.

Leo devait avoir raison. Sinon, pourquoi se serait-il dérobé à ses responsabilités, qui consistaient – ainsi que Félix Blau l'avait suggéré – à envoyer sur la Lune un groupe armé issu des

Combinés P.P.? La réponse était claire, maintenant. Et tellement évidente.

— J'ai passé de sales moments, Barney, dans cette résidence sur la Lune. Ce Palmer Eldritch est un sorcier. Il m'en a fait voir de toutes les couleurs. Il a fait des choses que vous et moi n'aurions jamais crues possibles. Se transformer en petite fille, par exemple, ou m'expédier dans l'avenir — quoique je ne pense pas qu'il l'ait voulu — ou fabriquer de toutes pièces un univers avec un affreux animal nommé le gluck et un New York truqué où vous figuriez en même temps que Roni. Quelle horreur ! (Il frissonna.) Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je n'ai qu'un endroit où aller.

— Et c'est ? (Leo le dévisagea avec appréhension.)

— Une seule autre personne est à même d'utiliser mon talent de prévog.

— Alors vous êtes mon ennemi !

— Vous l'avez démontré vous-même.

En ce qui le concernait, Barney reconnaissait volontiers le bien-fondé de l'interprétation par Leo de son impuissance à agir.

— Dans ce cas j'aurai votre peau à vous aussi. En même temps que celle de ce magicien fou, ce soi-disant Palmer Eldritch.

— Pourquoi soi-disant ? demanda Barney en relevant vivement la tête.

— Parce que je suis de plus en plus convaincu qu'il n'a rien d'humain. Je ne l'ai jamais vu en personne en dehors de la période où j'étais sous l'influence du K-Priss. Autrement, il s'est toujours adressé à moi par l'intermédiaire d'un gadget électronique.

— Intéressant, fit Barney.

— N'est-ce pas ? Et vous êtes si corrompu que vous allez lui offrir vos services, sans vous soucier de savoir si ce n'est pas un Proxien travesti, ou autre chose de pire, qui se serait introduit dans son vaisseau pendant son voyage d'aller ou de retour, en plein espace, et qui aurait pris sa place. Si vous aviez pu voir les glucks...

— Alors, dit Barney, grand Dieu, ne me forcez pas à partir ! Gardez-moi avec vous.

— Impossible. Vous avez failli aux règles les plus élémentaires de la loyauté. (Leo détourna son regard.) Je voudrais ne pas vous en vouloir mais... (Il serra les poings en un geste futile.) Il a presque réussi à m'avoir. Et puis, lorsque je suis tombé sur ces deux Terriens évolués, cela m'a aidé. Jusqu'au moment où Eldritch est apparu sous la forme d'un chien qui a uriné sur le monument. (Il grimaça d'un air navré.) Il n'a pas eu besoin de nous faire un dessin pour nous manifester son mépris. (Comme pour lui-même, il ajouta :) Sa certitude de gagner, son assurance, même après avoir vu cette plaque.

— Souhaitez-moi bonne chance, dit Barney.

Il se sentait vide et inutile, comme un mannequin bourré de son.

Tandis qu'il attendait l'ascenseur, Roni Fugate arriva en courant, haletante, le visage animé d'anxiété.

— Barney... il t'a renvoyé ? Il fit signe que oui.

— Mon Dieu, fit Roni. Et maintenant ?

— Maintenant, dit-il, je change de bord. Pour le meilleur et pour le pire.

— Mais comment pourrons-nous continuer à vivre ensemble, si je travaille ici pour Leo et si tu...

— Je n'en ai pas la moindre idée. (L'ascenseur automatique était arrivé. Il y pénétra.) À bientôt, dit-il en appuyant sur le bouton.

Les portes glissèrent, cachant Roni à sa vue. À bientôt, dans ce que les néo-chrétiens appellent l'enfer, se dit-il. Probablement pas avant. À moins, ce qui n'a rien d'impossible, que nous soyons déjà en enfer.

Arrivé au niveau de la rue, il sortit des Combinés P.P. et s'abrita sous le bouclier antithermique en attendant de trouver un taxi.

Il courait déjà vers un appareil qui venait de s'immobiliser devant lui lorsqu'une voix angoissée le héra de l'entrée de l'immeuble :

— Barney, attends !

— Tu perds la tête, dit-il à Roni. Retourne à ta place. Tu serais folle d'abandonner une brillante et prometteuse carrière, surtout maintenant qu'elle s'agrémente des restes de la mienne.

— Nous devions faire équipe, tu ne te souviens pas ? C'est moi-même qui te l'ai dit. Qu'est-ce qui nous en empêche maintenant ?

— Tout est changé. À cause de mon incapacité morbide, ou de mon impuissance, appelle ça comme tu voudras, à aller porter secours à Leo sur la Lune. (Il se voyait sous un jour différent maintenant. Il avait perdu la sacro-sainte estime en laquelle il s'était toujours tenu jusqu'à présent.) Ne me fais pas croire que tu voudrais rester avec moi, poursuivit-il. Un jour ou l'autre tu serais en difficulté, tu aurais besoin d'aide, et je ferais exactement comme pour Leo : je te laisserais t'enfoncer sans lever le petit doigt.

— Mais ta propre vie était...

— C'est toujours le cas, fit-il remarquer. Quoi qu'on fasse. C'est le propre de la comédie dans laquelle nous nous débattons.

Ce n'était pas une excuse, pas à ses propres yeux. Il monta dans le taxi, donna machinalement l'adresse de son conapt et se laissa aller contre le dossier de la banquette tandis que l'appareil prenait son essor dans le ciel torride. Tout en bas, à l'abri du bouclier antithermique, Roni Fugate le regardait partir en se protégeant les yeux du revers de la main, espérant sans doute qu'il allait changer d'avis et revenir.

Mais il continua.

Il faut un certain courage, se dit-il, pour se regarder en face et se dire carrément : tu es un pourri. Tu as agi comme un salaud et tu recommenceras. Ce n'était pas un accident, c'était l'émanation authentique de ta personnalité.

Le taxi commençait à descendre. Il se prépara à sortir son portefeuille et s'aperçut avec stupeur qu'il n'était pas devant son immeuble. Affolé, il essaya de savoir où il était. Puis il réalisa tout à coup. C'était le Grand Ensemble 492. Il avait donné au taxi l'adresse d'Emily !

Et allez donc ! Pour un retour au passé, c'en était un. Là au moins les choses avaient un sens, se dit-il. J'avais une carrière, je savais exactement ce que j'attendais de l'avenir, ce que j'étais

disposé à abandonner, sacrifier, échanger... et contre quoi. Tandis que maintenant...

Maintenant il avait sacrifié sa carrière en échange (il l'avait cru) de sa vie. La même logique l'avait amené jadis à échanger Emily contre sa carrière. C'était aussi simple que ça. La boucle était bouclée. Il était habité non par des principes hautement idéalistes, non par l'appel d'une vocation puritaine, mais par un instinct qui devait animer les créatures les plus viles, les plus rampantes de tout l'univers. Seigneur Dieu ! se dit-il. Voilà comment j'ai agi. Je me suis fait passer avant Emily, puis avant Leo. Quel genre d'être humain suis-je donc ? Et bientôt, au moins j'ai eu l'honnêteté de la prévenir, c'était le tour de Roni. Inévitablement.

Peut-être qu'Emily pourra m'aider, se dit-il. C'est peut-être pour ça que je suis ici, inconsciemment. Elle a toujours été forte pour ces choses-là. Jamais elle n'a été dupe des faux-fuyants que j'inventais pour camoufler la réalité. Et naturellement, cela ne faisait que m'inciter davantage à me débarrasser d'elle. En fait, avec quelqu'un comme moi, cette seule raison suffisait. Mais qui sait... peut-être que maintenant je pourrais mieux résister.

Quelques instants plus tard, il sonnait à la porte d'Emily.

Si elle me conseille d'aller chez Eldritch, se dit-il, je le ferai. Sinon, tant pis. Mais son mari et elle travaillent pour Eldritch. Comment pourraient-ils me donner une opinion défavorable ? Ainsi, c'était couru d'avance. Si ça se trouve, je le savais déjà en venant ici.

La porte s'ouvrit. Vêtue d'une blouse bleue tachée d'argile à la fois fraîche et desséchée. Emily ouvrit de grands yeux en le voyant.

— Bonjour, dit-il. Leo m'a renvoyé. (Il attendit mais elle ne disait rien.) Je peux entrer ?

— Entre. (Elle le précéda à l'intérieur du conapt. Au milieu du living-room le tour familier occupait, comme toujours, une énorme place.) Je travaillais.

C'est une agréable surprise, Barney. Si tu veux du café, il faudra...

— J'étais venu te demander conseil, dit Barney. Mais maintenant j'ai décidé que ce n'était pas la peine.

Il fit quelques pas jusqu'à la fenêtre, posa par terre sa valise à échantillons et laissa errer son regard au-dehors.

— Ça ne t'ennuie pas que je continue à travailler ? J'avais une bonne idée, ou du moins il me le semblait. (Elle se frotta les sourcils, puis les yeux.) Maintenant je ne sais plus... je me sens fatiguée. Je me demande si c'est l'évolthérapie.

— Le traitement évolutif ? Tu suis ça ?

Il pivota pour l'examiner de plus près. Avait-elle changé physiquement ?

Il avait l'impression – sans doute parce qu'il ne l'avait pas vue depuis longtemps – que ses traits s'étaient épaisse.

L'âge, sans doute, songea-t-il. Mais...

— Tu en es satisfaite ?

— Tu sais, j'en suis seulement à ma première séance. Mais je ne sais pas. J'ai l'esprit un peu confus. Je n'arrive pas à me concentrer. J'ai l'impression que mes idées s'embrouillent.

— Tu devrais laisser tomber ce traitement. Tant pis si c'est le dernier cri ; tant pis si tous les gens bien ne jurent que par ça.

— Tu as sans doute raison. Mais ils étaient tellement contents. Richard et le Dr Denkmal. (Elle pencha légèrement la tête, attitude qu'il connaissait bien.) Ils savent ce qu'ils font, non ?

— Personne ne sait. C'est un domaine encore mal connu. Abandonne. C'est bien de toi de te laisser mener par n'importe qui.

Il avait pris un ton autoritaire ; d'innombrables fois durant leur vie commune il avait utilisé ce ton, généralement avec succès mais pas toujours. Il vit que, cette fois, c'était le dernier cas : elle avait pris son regard tête, qui marquait son refus d'une soumission passive.

— C'est à moi de décider, dit-elle avec dignité. Et j'ai l'intention de continuer.

En haussant les épaules il erra dans le conapt d'un air désœuvré. Il n'avait aucune autorité sur elle. Après tout, tant pis pour elle. Mais était-ce bien vrai que ça lui était égal ? Une image s'imposa à son esprit, Emily en train de régresser... et

essayant en même temps de travailler, de faire œuvre créatrice. C'était à la fois grotesque et sinistre.

— Écoute, lâcha-t-il. Si ce type t'aime vraiment...

— Puisque je te dis, fit Emily, que c'est à moi seul de décider. (Elle s'absorba une fois de plus dans son travail. Un grand vase à col étroit prenait forme ; il s'avança pour mieux l'examiner. Ce sera bien, décida-t-il. Mais... l'objet avait quelque chose de familier. Est-ce qu'elle n'en avait pas déjà fait un semblable ? Il s'abstint de toute remarque et se contenta de l'examiner.)

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? demanda Emily. Pour qui pourrais-tu travailler ?

Elle semblait s'intéresser sincèrement à son sort. Cela lui rappela la façon dont, il y avait peu de temps, il avait empêché la vente de ses céramiques aux Combinés P.P. Elle aurait pu en concevoir de l'animosité. Qu'il n'en ait rien été était typique d'elle. Car, elle savait très bien que c'était lui qui avait mis Richard Hnatt à la porte.

— Si ça se trouve mon avenir est déjà décidé. J'ai reçu une feuille de recrutement.

— Bonté divine ! Toi sur Mars. Je n'arrive pas à imaginer ça.

— Je pourrai toujours prendre du D-Liss, fit Barney. Seulement...

Seulement, se dit-il, au lieu d'un combiné Poupée Pat j'aurai peut-être un combiné Emily. Pour partir à la recherche du temps perdu, pour essayer de retrouver dans un monde de chimère la vie qui aurait pu être la mienne et à laquelle, délibérément, stupidement, j'ai tourné le dos. La seule période de ma vie où j'ai été véritablement heureux. Naturellement, je ne pouvais pas le savoir alors ; je n'avais aucun point de comparaison... comme aujourd'hui.

— Y aurait-il une chance, fit-il tout haut, pour que tu acceptes de revenir ?

Elle le regarda avec de grands yeux et il lui rendit son regard, tous deux également interloqués par la proposition qu'il venait de faire.

— C'est sérieux, dit-il.

— Quand as-tu décidé ça ?

— Peu importe. Le principal c'est que je le pense.

— Ce que je pense moi compte aussi, fit tranquillement Emily. (Elle reprit son travail.) Je suis parfaitement heureuse avec Richard. Nous nous accordons très bien.

Son visage était serein. Ses mots exprimaient le fond exact de sa pensée. Il était perdu, condamné à croupir dans le néant dont il s'était lui-même entouré. Et il n'avait que ce qu'il méritait. Ils le savaient tous deux sans avoir besoin de le dire.

— Je m'en vais, dit-il.

Emily ne protesta pas. Elle se contenta de hocher la tête.

— J'espère de tout cœur, dit Barney, que tu n'es pas en train de régresser. Personnellement, je serais porté à le croire. Ça se voit sur ton visage. Regarde-toi dans la glace.

Sur ces mots il la quitta et referma la porte derrière lui. Il regrettait ce qu'il avait dit. Pourtant ce serait peut-être un bien... cela pourrait l'aider. J'en suis sûr, je ne veux pas de ça pour elle. Personne ne le veut. Pas même son mari, cet âne bâté qu'elle préfère à moi... pour une raison que j'ignorerais toujours. Sauf que pour elle le mariage a peut-être l'aspect de la fatalité. Elle était destinée à vivre avec Richard Hnatt, destinée à ne jamais redevenir ma femme. On ne peut renverser le cours du temps.

Ou plutôt si, songea-t-il, on peut, lorsqu'on prend du D-Liss. Ou ce nouveau produit, le K-Priss. Tous les colons le font. On n'en trouve pas sur Terre, mais il y en a sur Mars, sur Vénus, sur Ganymède, dans toutes les colonies frontières.

Si tout le reste échoue, il y a toujours ça.

Et peut-être même n'y avait-il que ça. Car...

En dernière analyse, il ne pouvait pas aller trouver Palmer Eldritch. Pas après ce qu'il avait fait – ou essayé de faire – à Leo. Il y réfléchissait en attendant un taxi. Devant lui, la rue miroitait au soleil. Et si je partais, tout simplement ? pensa-t-il. Personne ne me retrouverait jusqu'au jour de ma mort. Ce serait un moyen comme un autre... C'était ma dernière chance de trouver du travail. C'est ce qui amuserait Leo, si j'en finissais maintenant. Ça l'étonnerait, sans doute ; ça lui ferait plaisir aussi.

Et puis allez, se dit-il, on verra bien. J'appelle Eldritch. Je lui demande s'il a quelque chose pour moi.

Il trouva une cabine de vidphone et demanda la résidence d'Eldritch sur la Lune.

— Ici Barney Mayerson, expliqua-t-il. Ancien conseiller prévog chez Leo Bulero. J'étais en fait le bras droit du patron aux Combinés P.P.

Le chef du personnel de chez Eldritch fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'aimerais voir si vous pouvez me trouver un emploi.

— Désolé mais nous n'avons besoin daucun conseiller prévog.

— Voudriez-vous poser la question à M<sup>r</sup> Eldritch, s'il vous plaît ?

— Mr Eldritch a déjà fait savoir son opinion sur la question.

Barney raccrocha et quitta la cabine.

Il n'était pas réellement surpris.

S'ils avaient dit : Venez sur la Lune pour un premier entretien, est-ce que j'aurais accepté ? Oui, se dit-il, j'y serais allé ; mais arrivé à un certain point, j'aurais tout lâché. Une fois que j'aurais été certain d'obtenir le poste.

Il retourna à la cabine de vidphone et appela l'office de recrutement des Nations Unies.

— Mr Barney Mayerson à l'appareil, dit-il. (Il leur donna son numéro de code-identité officiel.) J'ai reçu ma feuille de recrutement l'autre jour. J'aimerais écourter les formalités et émigrer tout de suite.

— L'examen d'aptitude physique est indispensable, lui apprit le bureaucrate onusien. Ainsi que les tests mentaux, d'ailleurs. Mais si vous voulez, vous pouvez vous présenter à n'importe quel moment et les passer.

— D'accord, dit Barney. C'est ce que je vais faire.

— Et puisque vous êtes volontaire, monsieur Mayerson, vous avez le droit de choisir...

— N'importe quelle lune ou planète fera l'affaire.

Il raccrocha, sortit de la cabine, trouva un taxi et donna l'adresse du bureau de recrutement situé dans son quartier.

Tandis que le taxi bourdonnait dans le ciel de New York, un autre appareil quitta le sol et vint se placer au-dessus de lui dans un grand battement de stabilisateurs latéraux.

— Ils veulent entrer en contact avec nous, l'informa le circuit autonome du taxi où il se trouvait. Désirez-vous leur répondre ?

— Non, dit Barney. Accélérez. (Puis il se ravisa.) Pouvez-vous leur demander qui ils sont ?

— Par radio, peut-être. (Le taxi resta un instant silencieux, puis il déclara :) Ils disent qu'ils ont un message pour vous de la part de Palmer Eldritch. Il vous fait dire qu'il accepte de vous embaucher et que vous ne devez pas...

— Voulez-vous répéter ? demanda Barney.

— Mr Eldritch, qu'ils représentent, accepte de vous embaucher comme vous en avez fait la demande récemment, bien que leur règle générale soit de...

— Passez-les-moi, dit Barney.

Un micro lui fut présenté.

— Qui êtes-vous ? demanda Barney dans le micro.

Une voix qu'il ne connaissait pas répondit :

— Ici Icholtz, des Produits K-Priss de Boston. Pouvons-nous nous poser un instant et discuter de votre candidature à un emploi dans notre firme ?

— Je suis en route pour le bureau de recrutement. Je suis volontaire.

— Vous n'avez rien fait par écrit, n'est-ce pas ? Il n'y a rien de signé ?

— Non.

— Bon. Alors, il n'est pas trop tard.

— Mais sur Mars, dit Barney, je pourrai prendre du D-Liss.

— Et pourquoi diable voulez-vous faire une chose pareille ?

— Pour retourner avec Emily.

— Qui est-ce ?

— Mon ex-femme. Que j'ai laissé tomber parce qu'elle était enceinte. Et je me rends compte maintenant que c'est la seule époque de ma vie où j'ai été heureux. Je l'aime encore plus qu'avant, en fait. Au lieu de passer ça s'est aggravé.

— Écoutez, fit Icholtz. Nous pouvons vous fournir tout le K-Priss que vous voudrez, et comme résultat c'est nettement supérieur. Vous pourrez vivre éternellement dans un présent immuable et parfait en compagnie de votre ex-épouse. Il n'y a donc aucun problème.

— Mais si je ne veux pas travailler pour Palmer Eldritch ?

— Vous étiez candidat !

— Il m'est venu des doutes, fit Barney. De graves doutes.

Écoutez, ne m'appelez pas, c'est moi qui vous appellerai. Si je ne suis pas recruté. (Il rendit le micro au taxi.) Tenez. Merci.

— C'est très patriotique d'aller faire son service, fit remarquer le taxi.

— Mêlez-vous de vos affaires.

— À mon avis, vous faites votre devoir, ajouta tout de même le taxi.

— Si seulement j'avais été sur Sigma 14-B porter secours à Leo. Ou bien était-ce la Lune ? Je ne sais pas. Je ne me souviens même plus. C'est comme un rêve embrouillé. Bref, si je l'avais fait, je travaillerais encore pour lui et tout irait bien.

— Tout le monde commet des erreurs, déclara le taxi d'un ton sentencieux.

— Mais certaines sont fatales, dit Barney. (Surtout quand elles concernent ceux qui vous sont chers, votre femme, vos enfants et même votre patron, ajouta-t-il en son for intérieur.)

Et puis, se dit-il, bercé par le bourdonnement du taxi, arrive l'instant où vous commettez votre erreur ultime. Celle qui concerne votre vie entière et la résume. Entrer chez Eldritch ou accepter d'être recruté. Telle est l'alternative. Et quelle que soit la réponse, il y a une chose qui est sûre :

C'est la mauvaise solution.

Une heure plus tard il avait subi, avec succès, l'examen d'aptitude physique et affrontait une série de tests mentaux administrés par quelque chose de vaguement analogue au Dr Sourire.

Il les réussit également.

Dans un état brumeux, il prêta serment (« *Je jure fidélité et allégeance à notre mère la Terre*, » etc.) puis, muni d'un fascicule d'information du type « Bienvenue dans notre grande famille ! », fut renvoyé dans son conapt pour faire ses valises. Il disposait de vingt-quatre heures avant le départ de son astronef pour Dieu sait quelle destination dont le nom – qu'on avait

jusqu'à présent négligé de lui communiquer – pouvait aussi bien être *mane*, *thecel*, *pharès*.

Me voilà dans le bain, se dit-il, en proie à toutes sortes de réactions : satisfaction, soulagement, terreur, mélancolie liée à une inexorable impression de défaite. Enfin, se dit-il en regagnant son conapt en taxi, ça vaudra toujours mieux que de faire un tour au soleil.

Mais était-ce bien sûr ?

Une chose était certaine, *c'était moins rapide*. Il fallait plus longtemps pour mourir de cette façon. Cinquante ans, peut-être. En un sens, cela lui semblait plus réconfortant.

D'ailleurs, réfléchit-il, j'aurai toujours la possibilité d'accélérer les choses. On doit trouver autant d'occasions sur les colonies qu'ici. Peut-être même davantage.

Tandis qu'il faisait ses valises, à l'abri pour la dernière fois dans son précieux et confortable conapt, la sonnerie du vidphone retentit.

— Monsieur Bayerson...

Une jeune femme tout sourire : quelque employée subalterne appartenant à un quelconque service rattaché à l'office colonial des Nations Unies.

— Mayerson.

— C'est cela. Je vous appelle pour vous communiquer votre lieu d'affectation ; et... estimez-vous heureux, monsieur Mayerson ! Il s'agit de la zone fertile de Mars connue sous le nom de Fineburg Crescent. Je suis sûre que vous vous y plairez. Eh bien, au revoir, monsieur, et bonne chance. (Et elle continua de sourire jusqu'à ce qu'il eût coupé l'image. Du sourire de quelqu'un qui ne partait pas.)

— Bonne chance à vous aussi, dit-il.

Fineburg Crescent. Il en avait entendu parler. C'était un coin relativement fertile, en effet. En tout cas, les colons de là-bas avaient des jardins ; ce n'étaient pas, comme dans certains secteurs, de vastes étendues glacées de cristaux de méthane solidifié, où de violentes tempêtes de gaz venaient perpétuellement tout détruire. Là, au moins, il pourrait monter de temps à autre à la surface, sortir de son clapier.

Dans un coin du living-room était posée la valise contenant le Dr Sourire. Il la brancha et dit :

— Vous allez avoir du mal à le croire, docteur, mais dorénavant je n'aurai plus besoin de vos services. Au revoir et bonne chance, comme disait la fille qui ne partait pas. (En guise d'explication, il ajouta :) Je me suis porté volontaire.

— Cdryxxxxx, cliqueta le Dr Sourire tandis que des rouages s'enclenchaient quelque part dans les sous-sols du conapt. Mais ce n'est pas votre genre. Pourquoi avez-vous fait cela, monsieur Mayerson ?

— Impulsion suicidaire, fit Barney.

Il débrancha le psychiatre et continua à faire ses valises en silence. Seigneur, songea-t-il, dire qu'il n'y a pas si longtemps Roni et moi nous faisions de beaux projets. Avec quel ensemble touchant nous devions laisser choir Leo et passer chez Eldritch avec armes et bagages. Et que sont devenues toutes ces résolutions ? Je vais te le dire, moi, poursuivit-il en son for intérieur : Leo nous a devancés, voilà tout.

Et Roni maintenant se retrouve à ma place. Précisément ce qu'elle voulait.

Plus il y pensait, plus la frustration l'envahissait. Mais il n'y avait rien à faire, rien dans ce monde-ci tout au moins. Peut-être, lorsqu'il prendrait l'habitude de consommer du D-Liss ou du K-Priss, aurait-il accès à un univers... On frappa à la porte.

— Salut, dit Leo. Je peux entrer ? Il pénétra dans le conapt en épongeant son vaste front à l'aide d'un mouchoir plié. Chaude journée, hein ? Selon l'homéojournal, c'est encore monté de six dixièmes de...

— Si vous êtes venu m'offrir de reprendre ma place, dit Barney en interrompant sa tâche, c'est trop tard. Je me suis enrôlé. Je pars demain pour Fineburg Crescent.

Quelle ironie, si Leo était venu pour faire la paix. Le dernier tour de roue de la Fortune aveugle.

— Je ne vous propose pas de reprendre votre place. Et je sais que vous allez être incorporé. J'ai mes informateurs au service du recrutement. Par ailleurs, le Dr Sourire m'a tenu continuellement au courant. Il était payé – vous ne le saviez pas,

bien sûr – pour me faire part de l'évolution du traitement auquel il vous soumettait.

— Qu'est-ce que vous voulez, alors ?

— Que vous acceptiez un travail pour le compte de Félix Blau. Tout est déjà arrangé.

— Je vais passer le restant de mes jours à Fineburg Crescent, fit Barney. Vous n'avez donc pas compris ?

— Ne vous énervez pas. J'essaie de tirer le meilleur parti d'une situation peu reluisante et vous devriez m'aider de votre côté. Nous avons tous deux agi avec trop de précipitation, moi en vous renvoyant et vous en vous enrôlant sans réfléchir. Mais écoutez, Barney, je crois que j'ai trouvé le moyen de coincer Palmer Eldritch. J'en ai longuement discuté avec Félix Blau et l'idée ne lui déplaît pas. Vous allez vous faire passer pour un colon... (Il se reprit :) Ou plutôt, vous allez faire comme si de rien n'était, vivre la vie des vrais colons, vous intégrer au groupe. Bon. Dans quelque temps, vraisemblablement au cours de la semaine prochaine, Eldritch va commencer à distribuer son K-Priss dans la zone où vous serez. Peut-être vous contacteront-ils du premier coup. En tout cas, c'est ce que nous espérons. Nous comptons là-dessus, même.

Barney redressa vivement la tête.

— Je suis censé me précipiter pour en acheter ?

— Exactement.

— Pourquoi ?

— Vous déposerez une plainte – nos juristes se chargeront de la rédaction – auprès des Nations Unies. Déclarant que cette saleté de produit a occasionné chez vous des réactions secondaires d'une extrême toxicité. On verra quoi plus tard. Nous ferons le maximum de battage autour du procès. Les Nations Unies seront forcées de prohiber le K-Priss en tant que produit toxique et dangereux. Il n'aura plus aucune chance d'être distribué sur Terre. Je dois dire que votre départ des Combinés P.P. et votre décision de vous enrôler tombent vraiment à pic. Vous n'auriez pas pu mieux choisir votre moment.

Barney secoua négativement la tête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne marche pas.

— Pourquoi ?

Barney haussa les épaules. À vrai dire il ne savait pas.

— Après la façon dont je vous ai laissé tomber...

— Vous avez cédé à la panique. Vous ne saviez pas quoi faire.

Ce n'est pas votre métier, après tout. J'aurais dû demander au Dr Sourire de contacter plutôt le chef de notre police intérieure, John Seltzer. Et puis d'accord, vous avez fait une erreur, mais c'est terminé maintenant.

— Non, dit Barney.

Pas après ce que j'ai appris sur moi-même, songea-t-il. Jamais je ne pourrai oublier. Ces éclairs de lucidité qu'on a parfois sont toujours orientés dans un seul sens. Ils visent droit au cœur. Et ils sont empoisonnés.

— Pour l'amour du ciel, Barney, ne commencez pas à vous ronger. Vous avez quand même la vie devant vous ; même si c'est à Fineburg Crescent. Et puis, vous auriez probablement été recruté de toute façon. Non ? Vous n'êtes pas d'accord ? (Agité, Leo faisait les cent pas dans le living-room.) Dommage. Mais tant pis. Ne nous aidez pas. Laissez Eldritch et ses Proxiens se livrer à leurs manigances et s'emparer du système solaire, ou pire, de l'univers tout entier, en commençant par nous.

Il se tut et fixa sur Barney un regard accusateur.

— Laissez-moi... réfléchir.

— Attendez d'avoir pris du K-Priss. Vous verrez. Cette drogue nous contaminera tous. Ça vous travaille de l'intérieur, ça monte petit à petit à la surface. C'est de... l'aliénation pure et simple. (Respirant péniblement, secoué par une violente quinte de toux, Leo s'arrêta.) Le cigare, s'excusa-t-il d'une voix faible. Seigneur ! (Son regard s'arrêta sur Barney.) Il m'a lancé un ultimatum, vous le saviez ? Je suis censé capituler avant demain. Sinon... (Il fit claquer ses doigts.)

— Je ne peux pas être sur Mars aussi rapidement, dit Barney. Et encore moins me précipiter sur le premier ravitailleur venu pour lui acheter du K-Priss.

— Je sais. (La voix de Leo était dure.) Mais il ne pourra pas me détruire si vite. Il lui faudra des semaines, peut-être des mois. Et, à ce moment, la procédure sera déjà engagée et nous

pourrons commencer à agir. Vous devez vous dire que ce n'est pas très probant, mais...

— Contactez-moi lorsque je serai sur Mars, dit Barney. À mon clapier.

— C'est ce que je ferai ! (Et, à moitié pour lui-même, Leo ajouta :) Ainsi, vous aurez une raison.

— Comment ?

— Rien du tout.

— Expliquez-vous.

Leo haussa les épaules.

— Bah ! Je sais dans quel pétrin vous êtes. Roni vous a pris votre place ; vous aviez raison. Et je vous ai fait suivre. Je sais que vous avez filé directement chez votre ancienne femme. Vous l'aimez toujours et elle refuse de vous suivre, n'est-ce pas ? Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Je sais exactement pourquoi vous n'êtes pas venu à mon secours lorsque j'étais entre les griffes de Palmer. L'unique ambition de votre vie consistait à faire en sorte d'occuper mon fauteuil. Et maintenant que vos projets sont à l'eau, il vous faut quelque chose de neuf pour repartir de zéro. C'est ainsi. C'est vous qui l'avez voulu, en vous montrant trop gourmand. Mais je peux vous dire une chose, je n'ai pas l'intention de me retirer et je ne l'ai jamais eue. Vous êtes doué, mais pas comme numéro un. Seulement comme prévog. Vous avez l'esprit trop mesquin. Voyez la façon dont vous avez mis à la porte ce malheureux Richard Hnatt. Je regrette, Barney, mais c'est tout à fait typique de votre façon d'agir.

— D'accord, fit Barney au bout d'un moment. Vous avez peut-être raison.

— Eh bien, disons que vous avez appris à vous connaître. Et vous pouvez repartir d'un nouveau pied maintenant. Grâce à Fineburg Crescent. (Il lui tapa sur l'épaule.) Devenir quelqu'un d'important dans votre clapier ; le rendre productif ou rentable ou Dieu sait quoi. Et vous serez un agent de Félix Blau. Voilà qui est formidable.

— Si j'avais voulu, dit Barney, j'aurais pu passer chez Eldritch.

— Oui, mais vous ne l'avez pas fait. Alors à quoi bon y revenir ?

— Vous croyez que j'ai bien fait de me porter volontaire ?

— Mon pauvre vieux, quelle autre solution aviez-vous ? dit Leo tranquillement.

Il n'y avait rien à répondre, et tous deux le savaient.

— Et lorsque vous serez tenté, ajouta Leo, de vous apitoyer sur vous-même, n'oubliez surtout pas ceci : *Palmer Eldritch veut me tuer...* Ma situation est bien plus précaire que la vôtre.

— Je suis prêt à le croire.

C'était fort plausible, en effet, et l'intuition de Barney, une fois de plus, le lui confirmait.

Il n'en restait pas moins que, dès l'instant où la procédure contre Eldritch serait entamée, sa propre situation n'aurait rien à envier à celle de Léo.

Il préférait ne pas y penser.

Ce soir-là il se retrouva à bord d'un vaisseau de l'ONU en route vers la planète Mars. À côté de lui, visiblement apeurée mais désespérément sereine, était assise une jolie brune aux traits finement dessinés. Son nom, lui déclara-t-elle presque aussitôt après que l'astronef eut atteint la vitesse de libération – elle semblait anxieuse d'engager la conversation avec n'importe qui pour soulager sa tension nerveuse – était Anne Hawthorne. Elle aurait pu échapper à l'incorporation, ajouta-t-elle avec un rien de nostalgie dans la voix, mais avait préféré, par patriotisme, se conformer à la froide et impérative exhortation au devoir des Nations Unies.

— Et comment auriez-vous fait pour passer au travers ? demanda-t-il, par curiosité.

— Oh ! un souffle au cœur, fit Anne. Et une tachycardie compliquée d'arythmie.

— Sans parler des contractions auriculaires, nodales et ventriculaires prématurées, ou encore de la tachycardie auriculaire, ou des élancements auriculaires et de la fibrillation auriculaire, dit Barney, qui avait étudié – sans résultat – la question.

— J'aurais pu fournir à l'appui des certificats émanant d'hôpitaux, de médecins ou de compagnies d'assurances. (Elle le détailla d'un air intéressé.) Mais vous aussi vous avez l'air de quelqu'un qui aurait pu leur échapper, monsieur Payerson.

— Mayerson. Je me suis porté volontaire, Miss Hawthorne » : (Mais je n'aurais pu leur échapper bien longtemps, ajouta-t-il intérieurement.)

— Les gens sont très religieux aux colonies. C'est ce qu'on dit, tout au moins. À quelle confession appartenez-vous, monsieur Mayerson ?

— Hem ! fit-il, embarrassé.

— Je crois que vous feriez mieux de vous décider avant d'arriver. On attendra de vous que vous assistiez aux services religieux. C'est un des effets de cette drogue, voyez-vous... le D-Liss. Beaucoup de gens se sont convertis à l'une des croyances officielles... quoique, à vrai dire, la majorité des colons trouvent dans la pratique de la drogue une expérience religieuse amplement suffisante. J'ai quelques parents sur Mars, c'est pour cela que je suis un peu au courant. Je suis affectée à Fineburg Crescent. Et vous ?

Au bout du monde, songea Barney.

— Comme vous, fit-il tout haut.

— Qui sait, nous serons peut-être dans le même clapier, dit Anne Hawthorne. (Son visage aux traits ciselés avait un air songeur.) J'appartiens à la branche réformée de l'Église néo-américaine, la New Christian Church des États-Unis et du Canada. Il y a une mission néo-américaine à Fineburg Crescent, et par conséquent un prêtre. J'espère bien pouvoir communier au moins une fois par mois, et me confesser deux fois par an, comme sur la Terre. Notre Église possède de nombreux sacrements... Avez-vous reçu les deux principaux sacrements, monsieur Mayerson ?

— Euh..., hésita Barney.

— Le Christ nous recommande d'observer deux sacrements, expliqua patiemment Anne Hawthorne. Le baptême par l'eau et la sainte communion. Cette dernière, administrée en Sa mémoire, fut inaugurée lors de la Sainte Cène.

— Ah ! oui. Vous voulez dire le pain et le vin.

— Vous savez que l'absorption du D-Liss opère la translation – c'est le terme qu'ils emploient – du participant dans un autre univers. L'opération reste séculière, cependant, dans la mesure où elle est temporaire et uniquement matérielle. Le pain et le vin...

— Excusez-moi, Miss Hawthorne, fit Barney, mais votre histoire de chair et de sang, moi j'ai peine à y croire. C'est beaucoup trop mystique pour mon goût.

Basé sur des postulats bien trop incertains, se dit-il. Mais elle avait raison. Les pratiques religieuses, à cause du D-Liss, étaient devenues très courantes sur les lunes et les planètes colonisées et il s'y heurterait inévitablement, comme disait Anne.

— Avez-vous l'intention de vous mettre au D-Liss ? demanda Anne.

— Certainement.

— Vous y croyez. Et pourtant, vous savez très bien que la Terre à laquelle la drogue vous donne accès n'est pas la vraie.

— Je préfère ne pas en discuter, dit Barney. On a l'impression du réel, c'est le principal.

— Tout comme dans les rêves.

— Mais en plus fort, fit-il remarquer. En plus net. Et on... (il allait dire *communie*) participe en même temps que d'autres qui vivent la même expérience. Aussi ce n'est pas tout à fait une illusion. Les rêves, eux, sont personnels. C'est la raison pour laquelle on les identifie à des illusions. Tandis que Poupée Pat...

— Il serait intéressant de connaître l'opinion de ceux qui fabriquent les combinés Poupée Pat, fit Anne d'un air pensif.

— Je peux vous le dire. Pour eux, ce n'est qu'un commerce comme les autres. De même que ceux qui fabriquent le vin et l'hostie sacramentels n'ont probablement...

— Puisque vous voulez essayer le D-Liss, dit Anne Hawthorne, et y placer votre foi en une nouvelle existence, ne pourriez-vous pas vous laisser convaincre d'adhérer à l'Église néo-américaine ? Vous verriez ainsi par vous-même si votre nouvelle foi ne mérite pas de s'épanouir de façon plus...

— Pas question, dit-il.

Je veux bien croire au D-Liss, ajouta-t-il pour lui seul, et même si c'est nécessaire au K-Priss, mais c'est tout. Vous

pouvez avoir foi en quelque chose qui date de vingt et un siècles si vous voulez ; pour ma part, j'aime autant quelque chose de neuf.

— Pour être sincère, monsieur Mayerson, j'ai l'intention d'essayer de convertir le plus possible de colons à la religion néo-chrétienne tout en les détournant du D-Liss. C'est en fait la raison pour laquelle j'ai refusé d'échapper au service sélectif. (Elle lui adressa un sourire, si charmant qu'il se sentit désarmé.) Est-ce mal ? Très franchement, je suis persuadée que le fait de s'adonner au D-Liss indique chez tous ces gens une soif réelle de ce que l'Église néo-américaine peut...

— Je crois, dit Barney gentiment, que vous devriez les laisser tranquilles.

Et moi aussi, songea-t-il. J'ai assez d'ennuis comme ça pour qu'elle vienne aggraver les choses avec son fanatisme religieux. Mais elle n'avait pas l'air d'une fanatique. Il était intrigué. Où avait-elle été chercher de si solides convictions ? Il les concevait dans les colonies où le besoin s'en faisait réellement ressentir. Mais sur la Terre ?

Dans un cas pareil, l'existence du D-Liss, l'expérience de la translation de groupe ne constituaient pas une explication. Peut-être, se dit-il, faut-il attribuer cela au processus désormais inexorable de transformation de la Terre en un vaste désert brûlé, un enfer en somme. Le désir inconscient d'accéder à une vie nouvelle, à une existence meilleure, tout cela expliquerait le renouveau de mysticisme auquel nous assistons en ce moment.

Moi-même, songea-t-il, tout ce que j'ai été, Barney Mayerson de la Terre, employé aux Combinés P.P., heureux possesseur d'un conapt dans un ensemble prestigieux au numéro 33 incroyablement bas, je suis mort et enterré. Fini, liquidé, effacé comme par une éponge.

*Et que je le veuille ou pas, je suis né une seconde fois.*

— Être colon sur Mars, dit-il, ce sera autre chose que de vivre sur la Terre. Peut-être, lorsque j'y serai...

Il se tut. Il avait voulu dire : Peut-être à ce moment-là serai-je intéressé par les dogmes de votre Église. Mais en toute sincérité il ne pouvait pas encore l'affirmer. Même sous la forme d'une conjecture. Tout son être se hérissait au contact d'une

idéologie encore si étrangère à sa formation intellectuelle. Et pourtant...

— Allez-y, fit Anne Hawthorne. Finissez votre phrase.

— Nous en reparlerons, dit Barney, lorsque j'aurai passé un certain temps au fond d'un clapier sur un monde hostile. Lorsque j'aurai commencé à vivre ma nouvelle vie, si on peut appeler ça une vie.

Sa voix était empreinte d'amertume, il fut surpris par sa féroce... qui frisait l'angoisse, après tout, se dit-il humblement.

— Entendu, dit Anne tranquillement. Ce sera avec plaisir.

Après cela ils restèrent silencieux. Barney déplia son homéojournal et, à côté de lui, Anne Hawthorne, missionnaire en route pour la planète Mars, lut un livre. Il essaya de déchiffrer le titre du coin de l'œil et s'aperçut qu'il s'agissait du célèbre ouvrage d'Eric Lederman sur la vie aux colonies, *Le pèlerin sédentaire*. Dieu sait où elle avait déniché cet exemplaire. Les autorités de l'ONU avaient interdit ce livre et il était extrêmement difficile de se le procurer. Et pour le lire ici, à bord d'un vaisseau de l'ONU, il fallait un certain courage. Ce qui ne laissait pas de l'impressionner.

Il la regarda furtivement et s'aperçut qu'il la trouvait extraordinairement à son goût, mis à part peut-être le fait qu'elle était un peu trop mince, ne se maquillait pas et dissimulait la plus grande partie de son abondante chevelure brune sous un grand béret blanc. Elle semblait vêtue, décida-t-il, pour un long voyage qui se terminerait à l'église. Mais il aimait sa façon de s'exprimer, sa voix tendre et modulée. Il se demandait s'il aurait l'occasion de la revoir sur Mars.

Il s'aperçut qu'il souhaitait ardemment une telle rencontre. En fait – était-ce inconvenant ? – il souhaitait avoir l'occasion de participer avec elle à une prise de D-Liss.

Oui, se dit-il, c'est inconvenant parce que je sais très bien quelle idée j'ai derrière la tête, et ce que l'expérience de la translation signifierait pour moi.

Mais il le souhaitait quand même.

# 8

Norm Schein tendit la main en disant :

— Comment allez-vous, monsieur Mayerson ? Nous sommes là pour vous accueillir. Bienvenue... hem... sur Mars.

— Je m'appelle Fran Schein, dit sa femme en serrant également la main de Barney. Vous verrez que la vie du clapier est tranquille et ordonnée. Je ne pense pas que vous vous y déplairez trop. (Elle ajouta, comme pour elle seule :) Juste ce qu'il faut.

Elle sourit, mais Barney ne lui rendit pas son sourire. Il était maussade, harassé et déprimé, comme la plupart des colons à l'orée d'une existence qu'ils savaient difficile et dépourvue de signification.

— Mais ne comptez pas sur nous, ajouta-t-elle, pour vous en vanter les mérites. Ça c'est le travail de l'ONU. Nous ne sommes que des victimes, comme vous. Nous sommes là depuis un peu plus longtemps, c'est tout.

— Ne noircis pas trop le tableau, avertit Norm Schein.

— Mais c'est la vérité. Mr Mayerson est courageux ; il n'est pas prêt à se laisser raconter des histoires. N'est-ce pas, monsieur Mayerson ?

— Pour l'instant, quelques illusions ne me feraient pas de mal, dit Barney en s'asseyant sur un banc de fer à l'entrée du clapier.

Le tracteur des sables qui l'avait amené était en train de décharger ses bagages. Il le considéra d'un œil morose.

— Désolée, dit Fran.

— On peut fumer ?

Barney sortit de sa poche un paquet de cigarettes terriennes. Le regard des Schein se riva sur le paquet qu'il leur tendit tour à tour d'un air gêné.

— Vous arrivez à un moment difficile, expliqua Norm Schein. Nous avons un problème. (Il regarda furtivement les autres.)

Mais puisque vous faites partie du clapier maintenant, je ne vois aucune raison de ne pas vous mettre au courant. Cela vous concerne autant que nous.

Tod Morris intervint :

— Et s'il allait... tout raconter ?

— Nous pouvons lui faire jurer le secret, dit Sam Regan, et sa femme, Mary, approuva. Notre discussion, monsieur Geyerson...

— Mayerson, corrigea Barney.

— ... porte sur les mérites du D-Liss, qui a été jusqu'à présent notre moyen de translation efficace et éprouvé, opposés à ceux du K-Priss, un nouveau produit que nous n'avons pas encore essayé. Nous envisagions d'abandonner le D-Liss et...

— Attendons d'être en bas, dit Norm Schein en fronçant les sourcils.

Tod Morris s'assit sur le banc à côté de Barney et poursuivit :

— Le D-Liss est condamné. Il est trop difficile à avoir, il coûte beaucoup trop cher, et pour ma part je suis fatigué de Poupée Pat. C'est trop artificiel, trop superficiel et matérialiste... c'est le terme que nous utilisons ici... (Il cherchait ses mots avec peine.) Vous savez bien : tous ces appartements, ces voitures, ces bains de soleil sur la plage, ces vêtements à la mode... tout cela nous a séduits quelque temps, mais d'un point de vue *non* matérialiste ça ne nous suffit plus. Vous voyez ce que je veux dire, monsieur Mayerson.

Norm Schein s'interposa :

— D'accord, mais il n'a pas connu tout cela ; il n'a pas eu le temps de devenir blasé. Peut-être qu'il apprécierait l'expérience.

— Tout comme nous au début, approuva Fran. Mais nous n'avons pas encore voté. Nous ne savons pas quel produit nous allons acheter désormais. Je crois qu'il faudrait laisser à M<sup>r</sup> Mayerson l'occasion d'essayer les deux. Ou peut-être connaissez-vous déjà le D-Liss, monsieur Mayerson ?

— Un tout petit peu, dit Barney. J'en ai pris une seule fois, il y a trop longtemps pour que je m'en souvienne avec précision.

C'était Leo qui le lui avait fait prendre ; il lui en avait offert de grandes quantités, tout ce qu'il aurait voulu, mais il avait refusé. La chose ne l'avait pas tenté.

— Vous devez trouver que c'est une bien étrange façon de vous accueillir, dit Norm Schein, que de vous mêler à nos petites controverses. Mais vous arrivez au moment critique où nous venons d'épuiser tout notre D-Liss et où il nous faut, soit renouveler nos stocks, soit changer de produit. Naturellement, la pourvoyeuse de D-Liss, Impy White, nous presse de passer par elle... Avant ce soir, il faudra que nous nous soyons décidés dans un sens ou dans l'autre. Et cela aura des répercussions sur tout le restant de notre existence.

— Estimez-vous donc heureux de ne pas arriver demain, dit Fran, après le vote.

Elle lui sourit d'un air engageant, essayant de le mettre à son aise, ils n'avaient rien d'autre à lui offrir qu'un peu de solidarité humaine, ce qu'ils faisaient maintenant avec gentillesse.

Quel endroit, se disait Barney. *Pour le restant de mon existence...* Il avait du mal à le croire, mais ce qu'ils disaient était la vérité. Aucune disposition n'avait été prévue, une fois qu'on y était, pour sortir du service sélectif de l'ONU. Ces gens représentaient désormais son unique horizon. Et pourtant... il aurait pu tomber plus mal. Deux de leurs femmes étaient assez séduisantes physiquement et il pouvait dire – ou croyait pouvoir dire – qu'elles étaient « intéressées ». Il ressentait avec acuité la complexité du subtil réseau de rapports qui avaient dû se développer entre ces gens dans l'atmosphère confinée du clapier.

— La seule façon de s'en tirer, lui dit tranquillement Mary Regan en s'asseyant sur le banc du côté opposé à celui de Tod Morris, passe par l'une ou l'autre des deux drogues, monsieur Mayerson. Autrement, comme vous pouvez le voir... (elle posa une main sur son épaule ; déjà, le contact physique était là), ce serait tout simplement impossible. Nous finirions par nous entre-tuer de désespoir.

— Oui, dit-il. Je comprends.

Mais il n'avait pas eu besoin de venir sur Mars pour le savoir. Comme tous les Terriens, il avait entendu parler de la vie aux colonies et de l'âpre combat mené journellement contre la trop facile tentation d'en finir rapidement et une fois pour toutes.

Quoi d'étonnant, dans ces conditions, à ce que le recrutement, comme cela avait été le cas pour lui au début, soit combattu comme la peste. L'éviter, c'était se raccrocher à la vie.

— Ce soir, lui dit Mary Regan, nous nous procurerons soit une drogue soit l'autre. Impy doit passer chez nous vers 19 heures, heure locale. Il faudra que nous ayons pris une décision.

— Pourquoi ne pas voter maintenant ? proposa Norm Schein. Je crois que Mr Mayerson, bien qu'à peine arrivé, est suffisamment préparé. Ai-je raison ou pas, Mayerson ?

— Tout à fait, dit Barney.

Le tracteur des sables avait maintenant terminé le déchargement. Ses maigres possessions étaient entassées devant l'entrée du clapier et déjà les rafales de sable les menaçaient. Si on ne les descendait pas rapidement dans le clapier, la poussière et le sable les recouvriraient. Après tout, se dit-il, cela vaudrait peut-être mieux. Mes derniers liens avec le passé...

Mais ses compagnons vinrent à son aide et se passèrent les valises de main en main jusqu'au convoyeur mécanique qui reliait le clapier à la surface. S'il se désintéressait de ses affaires, ce n'était pas le cas des autres colons. Ils avaient plus d'expérience.

— Ici on apprend à vivre au jour le jour, lui dit Sam Regan. Inutile de penser au lendemain. Un temps pour le travail, un temps pour les distractions. Nos seuls dérivatifs.

Barney se débarrassa de sa cigarette et s'apprêta à soulever la plus lourde de ses valises.

— Merci, dit-il. (Le conseil était judicieux.)

— Excusez-moi, dit Sam Regan.

Avec dignité, il alla ramasser le mégot que Barney venait de jeter.

Assis dans la pièce centrale du clapier prévue pour les recevoir tous, les membres de la collectivité, y compris le nouveau venu Barney Mayerson, se préparèrent solennellement à voter. Heure locale : 18 heures. Le repas du soir, pris comme de coutume, était terminé : la vaisselle était rangée et lavée dans

la machine adéquate. Personne n'avait plus rien à faire. Le poids du désœuvrement les accabliait tous.

Rassemblant les bulletins, Norm Schein annonça :

— Quatre pour le K-Priss, trois pour le D-Liss. Telle est la décision. Eh bien, qui de nous ira annoncer la mauvaise nouvelle à Impy White ? (Il scruta tour à tour chacun des visages assemblés autour de la table.) Elle ne va pas être contente, c'est moi qui vous le dis.

— Je m'en charge, dit Barney.

Sidérés, les trois couples le dévisagèrent.

— Mais vous ne la connaissez même pas, protesta Fran Schein.

— Je dirai que c'est ma faute, fit Barney. C'est moi qui ai fait pencher la balance en faveur du K-Priss.

Il savait qu'ils le laisseraient faire ; la corvée n'était pas de tout repos.

Une demi-heure plus tard, il faisait les cent pas dans l'obscurité silencieuse de l'entrée du clapier, fumant une cigarette et épiait les bruits insolites de la nuit martienne.

Dans le lointain un objet zébra le ciel, s'interposant entre les étoiles et son champ de vision. Quelques instants plus tard il entendit des rétrofusées. Il attendit, les bras croisés, plus ou moins rassuré.

Une silhouette féminine apparut bientôt, vêtue d'une lourde salopette.

— Schein ? Morris ? C'est vous, alors Regan ? (Elle tendit le cou dans sa direction, avança à bout de bras une lanterne infrarouge.) Je ne vous connais pas. (Elle s'arrêta, immédiatement sur ses gardes.) J'ai un pistolet laser. (Elle l'exhiba, le pointa sur lui.) Parlez.

— Éloignons-nous d'abord du clapier, dit Barney.

Avec une extrême prudence, Impatience White l'accompagna un peu plus loin. Elle accepta son bloc-identité qu'elle déchiffra à la lueur de la lanterne.

— Vous étiez chez Leo Bulero, dit-elle en le jaugeant du regard. Alors ?

— Alors, dit-il, ici au clapier Chicken Pox, nous changeons en faveur du K-Priss.

— *Pourquoi ?*

— Ne discutez pas et ne cherchez pas à revenir. Vous pouvez vérifier auprès de Leo aux Combinés P.P., ou de Conner Freeman, sur Vénus.

— Je n'y manquerai pas, répondit Impy White. Ce K-Priss est une saleté. C'est un produit toxique et dangereux et, ce qui est bien pire, générateur de rêves d'évasion morbides et inhumains... (Elle agita vaguement son arme.) Des rêves bizarres et grotesques, d'une nature complètement aberrante. Expliquez-moi la raison de cette décision.

Il ne répondit rien et se contenta de hausser les épaules. C'était curieux, cependant, la façon dont elle réagissait. Tant de dévotion idéologique le faisait sourire. En fait, réfléchit-il, un tel fanatisme représentait exactement le contre-pied de l'attitude affichée par la jeune missionnaire à bord du vaisseau Terre-Mars. Que les implications soient différentes ne changeait rien à l'affaire. C'était la première fois qu'il s'en rendait compte.

— Rendez-vous demain soir à la même heure, déclara Impatience White. Si vous avez dit la vérité, très bien ; sinon...

— Sinon quoi ? articula posément Barney. Vous ne pouvez pas nous forcer à consommer votre produit. Il est illégal, après tout ; nous pourrions demander la protection de l'ONU.

— On voit que vous êtes nouveau, dit-elle sans cacher son sarcasme. L'ONU est parfaitement au courant de nos activités dans la région. Je les paie régulièrement pour qu'ils me laissent tranquille. Quant au reste... (À nouveau, elle agita son laser.) Si l'ONU protège le K-Priss et qu'il soit en passe de devenir...

— Vous changerez de camp, termina Barney.

Sans répondre, elle lui tourna le dos et s'éloigna.

Presque immédiatement sa silhouette disparut dans la nuit martienne. Il resta un instant sur place puis se dirigea lentement vers l'entrée du clapier, guidé par la forme sombre et massive d'une sorte de tracteur agricole garé à proximité de la trappe.

— Eh bien ? (La voix de Norm Schein le fit sursauter.) Je suis venu voir combien de trous son laser avait faits dans votre crâne.

— Elle a pris la chose avec philosophie.

— Impy White ? (Norm eut un rire perçant.) Elle n'est pas femme à abandonner si facilement un trafic en or. Dites-moi plutôt ce qui s'est passé en réalité.

— Elle reviendra après en avoir référé à ses supérieurs. (Il commença à descendre dans le clapier.)

— Oui, ça me paraît plausible. Ce n'est qu'une exécutante. Sur la Terre, Leo Bulero...

— Je sais. (Il ne voyait aucune raison de leur cacher ses antécédents ; de toute façon les colons finiraient bien par le savoir un jour ou l'autre.) J'étais le conseiller prévog de Leo à New York.

— Et vous avez voté pour le K-Priss ? demanda Norm, incrédule. Vous vous êtes disputé avec Bulero ou quoi ?

— Je vous le dirai un autre jour.

Arrivé au bas de la rampe, Barney pénétra dans la pièce commune où les autres attendaient.

Fran Schein l'accueillit avec soulagement.

— Au moins, elle ne vous a pas massacré avec ce petit joujou qu'elle porte toujours sur elle. Vous avez dû l'impressionner.

— Est-ce que nous en sommes débarrassés ? demanda Tod Morris.

— Je vous le dirai demain soir, fit Barney.

— Nous vous trouvons très courageux, dit Mary Regan. À vrai dire, vous tombez à point pour remonter notre moral qui était bien bas.

— Et allez donc ! ironisa Helen Morris. Ne trouvez-vous pas, mesdames, que nos efforts pour impressionner le nouveau venu sont un peu trop voyants ?

— Je n'essayais pas de l'impressionner, dit Mary Regan en rougissant.

— De le flatter, alors, dit Fran Schein doucement.

— Et toi ? explosa Mary. Tu as été la première à lui sauter dessus dès qu'il a passé cette rampe. Ou du moins, tu aurais bien voulu, tu l'aurais fait si tout le monde n'avait pas été là, ton mari surtout.

Pour changer de conversation, Norm Schein déclara :

— Quel dommage que nous ne puissions pas sortir une dernière fois ces bons vieux combinés Poupée Pat. Je suis sûr

que vous auriez aimé ça, Barney. Vous auriez au moins su contre quoi vous avez voté. Allons... (Lentement, il fit le tour des visages assemblés dans le clapier, posant sur chacun d'entre eux un regard significatif.) Vous n'allez pas me dire que *personne* dans cette assemblée n'a eu la bonne idée de planquer un peu de D-Liss quelque part ? Voyons. Soyez généreux envers le nouveau. Montrez-lui que vous n'êtes pas...

— D'accord, cria Helen Morris, empourprée de dépit. J'en ai un tout petit peu, juste assez pour durer trois quarts d'heure. Mais c'est absolument tout ce que j'ai, et si le K-Priss n'est pas encore prêt à être distribué dans notre secteur ?

— Va chercher ton D-Liss, lui dit Norm. (Et tandis qu'elle s'éloignait, il ajouta :) Et ne vous en faites pas. *Le K-Priss est déjà là.* Tout à l'heure, tandis que je ramassais un sac de sel parachuté par l'ONU, je suis tombé par hasard sur un de leurs pourvoyeurs. Il m'a laissé sa carte. (Il la montra.) Tout ce que nous avons à faire, c'est allumer un flambeau au nitrate de strontium à 19 h 30 exactement, et ils descendront de leur satellite...

— Satellite ! (Tout le monde était médusé.) Dans ce cas, dit Fran avec animation, ils doivent avoir la bénédiction de l'ONU. Ou bien est-ce qu'ils ont leurs combinés, avec des disc-jockeys à bord du satellite pour faire de la publicité à leurs minifications ?

— À vrai dire, je ne sais pas encore, admit Norm. Il faudra attendre que la poussière s'apaise pour y voir un peu plus clair.

— Sur Mars, émit Sam Regan d'une voix caverneuse, elle ne s'apaisera jamais.

Ils étaient assis tous en cercle. Devant eux, le combiné Poupée Pat, complet et sophistiqué, leur tendait les bras. Ils étaient tous sous son charme, d'autant plus, se dit Norm Schein, que l'occasion était tout à fait spéciale ; jamais plus elle ne se représenterait... sauf, naturellement, s'ils utilisaient le combiné avec le K-Priss. Mais il n'était pas bien sûr que ce soit possible. En tout cas, il était presque certain, sans savoir pourquoi, que ce ne serait jamais la même chose qu'avec le D-Liss. Et... qui sait s'ils allaient apprécier la différence ?

— Comme je vous l'ai dit, expliqua Sam Regan à Barney, nous allons passer notre période de translation à écouter et à regarder le nouvel animateur de livres de Poupée Pat... la toute dernière nouveauté sortie sur la Terre. D'ailleurs, vous en connaissez certainement le principe beaucoup mieux que nous, et vous allez nous l'expliquer.

Consciencieusement, Barney obéit :

— Vous insérez l'un des livres, par exemple *Moby Dick*, dans le réceptacle. Puis vous réglez le cadran sur la durée *longue* ou *brève* et vous choisissez la version : *comique*, ou *comme-dans-le-livre*, ou *triste*. Ensuite, vous placez l'indicateur dans la position qui correspond au grand artiste classique qui animera votre livre. Dali, Bacon, Picasso... L'appareil est réglé de façon à transposer sous forme de dessins animés le style d'une douzaine d'artistes réputés dans tout le système. Vous n'avez qu'à préciser lesquels à l'achat. Et, plus tard, vous complétez en achetant ce qui vous manque.

— Formidable, s'exclama Norm Schein, débordant d'enthousiasme. Il y a vraiment de quoi se distraire. J'aimerais bien connaître la version comique, mettons des *Hauts de Hurlevent*.

D'un air rêveur, Fran soupira et s'adressa à Mayerson :

— Comme vous devez être imprégné de l'esprit de la Terre que vous venez de quitter, Barney. Vous semblez en transporter encore les effluves avec vous.

— Bah ! fit Norm Schein. C'est la même chose pour nous tous, lorsque nous sommes en translation. (Plein d'impatience, il tendit la main vers la maigre réserve de D-Liss.) Allons-y. Commençons. (Il prit sa part et se mit à mastiquer vigoureusement.) L'œuvre qui va vous être présentée ce soir sous la forme d'un dessin animé longue durée en version *comique* dans le style de Chirico s'intitule... (il réfléchit un instant) ... hem... *Les Méditations de Marc-Aurèle*.

— Très subtil, lança Helen Morris. J'allais suggérer justement les *Confessions* de saint Augustin, dans le style de Lichtenstein... en *comique*, naturellement.

— Je suis sérieux. Imaginez un peu : toutes ces perspectives surréalistes, des ruines désertes, avec des colonnes doriques abattues, des chapiteaux creux...

— Tout le monde devrait commencer, conseilla Fran en prenant sa part. Sinon nous ne serons pas synchro.

On offrit une part à Barney. La fin d'une époque, songea-t-il en commençant à mâcher. Le dernier soir, pour ce clapier-ci ; et ensuite ? Ensuite, si Leo ne se trompe pas, ce sera incroyablement plus terrible. Sans comparaison. Naturellement, on ne peut pas dire que Leo soit désintéressé. Mais il est évolué. Et pas sot.

Ces objets minifiés auxquels jadis j'ai donné mon accord, se dit-il. Dans un moment je me retrouverai au milieu d'eux, réduit à leur dimension. Et, contrairement aux autres, j'aurai la possibilité de comparer mon expérience à ce que j'ai laissé si récemment derrière moi.

Et dans peu de temps, s'avisa-t-il, il faudra faire la même chose avec le K-Priss.

— Vous allez voir, lui dit Norm Schein, c'est une sensation très bizarre de se retrouver à l'intérieur d'un même corps en compagnie de trois autres types. Tout le monde doit se mettre d'accord sur ce qu'on veut lui faire faire, ou tout au moins une majorité agissante doit se dégager, sinon on se trouve bel et bien coincé.

— En fait, dit Tod Morris, c'est ce qui arrive la moitié du temps.

Un par un, les autres commencèrent à mastiquer leur part de D-Liss. Barney fut le dernier et le plus hésitant. Oh ! et puis zut, se dit-il brusquement. Il se leva et traversa la pièce jusqu'au lavabo où il recracha sa boulette de D-Liss à moitié mâchée.

Les autres, assis autour du combiné, étaient déjà entrés dans la phase comateuse et nul n'était en état de lui prêter attention. Il se retrouvait soudain étrangement seul, avec le clapier à sa disposition pour un temps.

Il erra à travers la pièce, conscient du silence.

Je ne peux pas, se dit-il. Je ne peux pas me résoudre à prendre cette saleté de drogue comme les autres. Du moins, pas tout de suite.

Une sonnerie retentit.

Quelqu'un à l'entrée du clapier demandait à être admis à l'intérieur. La décision ne tenait qu'à lui. Il se mit à gravir la rampe en espérant ne pas commettre une erreur. S'il s'agissait d'une descente de l'ONU, il aurait du mal à les empêcher de surprendre ses compagnons inanimés devant leur combiné en flagrant délit d'absorption de D-Liss.

À l'entrée du clapier, lanterne à la main, se tenait une jeune femme affublée d'une lourde combinaison à rétention thermique, extrêmement maladroite dans ce costume dont elle n'avait visiblement pas l'habitude.

— Comment allez-vous monsieur Mayerson ? dit-elle. Vous vous souvenez de moi ? Je me suis sentie si affreusement seule que j'ai réussi à vous retrouver. Puis-je entrer ? (C'était Anne Hawthorne. Il la regarda d'un air tellement hébété qu'elle ajouta :) Mais peut-être êtes-vous occupé ? Je reviendrai une autre fois. (Elle se retourna à demi, prête à s'en aller.)

— Je vois, dit Barney, que la planète Mars vous a causé un choc.

— C'est très mal de ma part, monsieur Mayerson, mais je déteste déjà cet endroit de toute mon âme. Je sais... je devrais adopter une attitude de patience et de résignation, mais... (Elle tendit sa lanterne en direction du paysage qui entourait le clapier. Sa voix était tremblante et désespérée.) C'est plus fort que moi : je ne désire plus qu'une seule chose maintenant : trouver un moyen de retourner sur la Terre. Je n'ai plus envie de convertir quiconque ou de changer quoi que ce soit. Je veux m'en aller, c'est tout. (Et elle ajouta d'une voix morose :) Mais je sais que c'est impossible ; alors j'ai pensé à venir vous voir. Voilà.

Il la prit par la main et la conduisit au bas de la rampe, jusqu'à la cellule qui lui avait été attribuée.

— Où sont vos compagnons ? demanda-t-elle en tournant vivement la tête.

— Partis.

— Ils sont sortis ? (Elle ouvrit la porte de la pièce commune et les vit, affaissés autour du combiné.) Ah ! partis comme ça. Mais... et vous ? (Elle referma la porte et fronça les sourcils,

visiblement perplexe.) Vous m'étonnez. J'aurais accepté avec joie un peu de D-Liss, ce soir, déprimée comme je le suis. Je vois que vous supportez tout cela mieux que moi. Je me sens tellement... inapte.

— Peut-être, dit Barney, n'avons-nous pas les mêmes motivations.

— Des motivations, j'en avais des tas en arrivant ici. (Elle ôta son encombrante combinaison et s'assit tandis qu'il préparait du café.) Ceux de mon clapier — il se trouve à huit cents mètres au nord du vôtre — sont « partis », eux aussi, de la même façon. Saviez-vous que nous étions si près l'un de l'autre ? Est-ce que vous seriez venu me voir ?

— Bien sûr, dit Barney. (Il trouva des tasses et des soucoupes en plastique, décorées sans imagination, les posa sur la table pliante et avança deux chaises également pliantes.) Peut-être, après tout, poursuivit-il, le domaine de Dieu ne s'étend-il pas jusqu'à la planète Mars. Peut-être avons-nous, en quittant la Terre...

— Ridicule, fit Anne en sortant de son apathie.

— Je savais qu'avec ça je réussirais à vous mettre en colère.

— Évidemment ! Dieu est partout. Même ici. (Elle tourna vers lui un visage pathétique.) Mais pourquoi faut-il que nous y restions *toute la vie* ? Ne pourrait-on pas nous renvoyer chez nous au bout d'une certaine période ?

— Une colonie, par définition, se doit d'être permanente. Et puis, plutôt que de cuire à petit feu sur la Terre...

— Et l'évolthérapie ? Elle pourrait être appliquée à tout le monde, au lieu d'être réservée aux riches. Mais je ne veux pas de ça non plus : cette membrane chitineuse. N'y a-t-il pas de réponse, monsieur Mayerson ? Vous savez qu'en tant que néochrétiens, on nous enseigne que nous sommes des voyageurs errant sur une terre étrangère. N'est-ce pas ce que nous sommes effectivement devenus, maintenant que la Terre va cesser d'être notre monde naturel ? Et ce n'est certainement pas ça qui va la remplacer. Nous n'avons plus de patrie ! (Elle le regarda, les narines palpitanles.) Plus de maison !

— Eh bien, dit-il, mal à l'aise, il nous reste toujours le D-Liss et le K-Priss.

— Vous en avez ?

— Non.

— Tant pis. (La tête inclinée en avant, elle sembla se perdre dans de sombres méditations.) Je sais ce qui va se passer, monsieur Mayerson... Barney. Je ne vais convertir personne au néo-christianisme. Au contraire, c'est eux qui finiront par me convertir au D-Liss, au K-Priss ou à tout autre vice en usage ici. N'importe quel moyen d'évasion sera bon. Le sexe, par exemple. C'est que la promiscuité est terrible sur Mars. Tout le monde couche avec n'importe qui. J'essaierai cela aussi. J'y suis prête dès à présent... seulement je n'arrive pas à me faire à cette nouvelle situation... Avez-vous eu le temps de jeter un véritable coup d'œil à la surface tout à l'heure ?

— Oui.

Il n'avait pas été tellement impressionné de voir les jardins délaissés, les équipements abandonnés, les tas de surplus pourrissants. Il savait qu'il en était presque toujours ainsi dans les zones limitrophes, que ce soit aux colonies ou sur la Terre. L'Alaska était encore dans cet état il n'y avait pas si longtemps ; et à l'exception de quelques stations touristiques, c'était encore le cas de l'Antarctique en ce moment.

— Ces colons, à côté, avec leur combiné, dit Anne Hawthorne. Supposons qu'on leur retire Poupée Pat et qu'on la mette en pièces. Que leur arriverait-il ?

— Ils continueraient comme si rien ne s'était passé. (Le fait était désormais établi : les supports matériels n'étaient pas obligatoires au déroulement de l'hallucination.) Mais pourquoi voudriez-vous faire une chose pareille ?

Cette idée le surprenait par son côté sadique. Il ne l'aurait jamais crue capable, lors de leur première rencontre, de nourrir de pareilles pensées.

— Par iconoclastie, fit Anne. Je veux détruire leurs idoles, et Poupée Pat et Walt sont des idoles. Je veux faire cela parce que... (Elle marqua un temps d'arrêt.) Parce que je les envie. Ce n'est pas par ferveur religieuse, non ; c'est un sentiment égoïste, cruel. Je le sais bien. Si je ne peux pas les imiter...

— Vous le pouvez. Vous le ferez. Et moi aussi. Mais pas tout de suite.

Il lui versa une tasse de café. Elle s'en saisit d'un air absorbé, svelte et gracile maintenant qu'elle n'avait plus cette combinaison difforme. Elle était, jugea-t-il, presque aussi grande que lui. Avec des talons, elle le dépasserait peut-être. Son nez était particulier. Il se terminait presque en boule. Non d'une façon qui prêtait à rire, mais plutôt... qui fleurait le terroir, décida-t-il. Elle lui faisait penser à ces paysans normands ou saxons penchés sur leur lopin de terre.

Pas étonnant qu'elle détestât Mars à ce point. Historiquement, ses ancêtres avaient dû vénérer le sol authentique de la Terre, son odeur, sa texture et, par-dessus tout, la formidable mémoire dont il était le dépositaire, les restes transmués de tant de créatures de toutes sortes qui s'y étaient succédé avant de s'écrouler, mortes, et de se transformer non pas en poussière mais en humus fertile. Elle pourrait toujours cultiver un jardin sur Mars : qui sait si elle ne réussirait pas là où tous les autres avaient échoué ? Il ne comprenait pas pourquoi elle était tellement déprimée. Était-ce la réaction normale de tout nouvel arrivant ? Pour sa part, il n'éprouvait rien de semblable. Ou bien était-ce que, dans un coin reculé de son inconscient, il espérait toujours trouver un moyen de s'en sortir et de retourner sur la Terre ? Dans ce cas, ce n'était pas Anne qui avait besoin d'être soignée, c'était lui.

— J'ai un tout petit peu de D-Liss, Barney, déclara soudain Anne. (Elle fouilla dans la poche du pantalon de grosse toile que lui avait attribué l'ONU et en sortit un petit paquet.) Je l'ai acheté tout à l'heure dans mon clapier. Le colon qui me l'a vendu était persuadé que le K-Priss allait lui ôter toute sa valeur ; aussi il m'a fait un prix. J'ai essayé d'en prendre, je l'avais pratiquement dans la bouche, mais, comme vous, je n'ai pas pu. Est-ce qu'une réalité sordide ne vaut pas mieux que la meilleure des illusions ? Mais est-ce bien d'illusion qu'il s'agit, Barney ? Je ne connais rien à la philosophie. Expliquez-moi, car tout ce que je connais c'est la foi religieuse et j'ai peur que cela ne m'aide guère à comprendre ces drogues de translation. (D'un seul coup elle ouvrit le paquet. Ses doigts y plongèrent pathétiquement.) Je n'en peux plus, Barney.

— Attendez, dit-il en posant sa tasse et en se précipitant vers elle. (Mais il était trop tard, elle avait déjà mis le D-Liss dans sa bouche.) Et moi ? demanda-t-il, légèrement amusé. Vous n'avez pas compris. Vous allez être toute seule en translation. (Il la prit par le bras et la conduisit rapidement dans le couloir, puis dans la pièce commune où gisaient les autres colons. Il l'installa parmi eux en disant d'un ton compatissant :) De cette façon, votre expérience sera partagée. Cela aide, à ce qu'on dit.

— Merci, dit-elle d'une voix déjà somnolente.

Ses yeux se fermèrent et son corps, petit à petit, s'affaissa.

Et maintenant, se dit-il, elle est Poupée Pat. Dans un monde sans histoire.

Il se pencha en avant et déposa un baiser sur sa bouche.

— Je suis encore éveillée, murmura-t-elle.

— Oui, mais vous ne vous souviendrez de rien.

— Oh ! si, fit Anne Hawthorne dans un souffle.

Puis elle sombra. Il restait seul en compagnie de sept enveloppes corporelles inhabitées. Il regagna aussitôt ses quartiers, où les deux tasses de café étaient encore fumantes.

Je m'éprendrais facilement d'une telle fille, pensa-t-il. Ce ne serait pas comme avec Roni, ou même Emily. Quelque chose de nouveau. De mieux ? s'interrogea-t-il. Ou est-ce l'effet du désespoir ? Ce que je viens précisément de lui voir faire avec le D-Liss : avaler sans broncher, parce qu'il n'y a rien d'autre, rien que les ténèbres. Ça ou le néant. Et pas pour un jour, pour une semaine, mais... pour toujours. Tomber amoureux d'elle, c'est ce qu'il me reste à faire.

Seul, il médita en buvant son café jusqu'au moment où les colons, reprenant conscience dans la pièce commune, commencèrent à grogner et à s'agiter. Il posa sa tasse et sortit les rejoindre.

— Pourquoi vous êtes-vous dégonflé, Mayerson ? demanda Norm Schein en faisant la grimace et en se frottant le front. Bon Dieu, quel mal à la tête je tiens ! (Il remarqua alors Anne Hawthorne. Toujours inconsciente, elle était adossée au mur, la tête penchée en avant.) Qui est-ce, celle-là ?

Fran, qui venait de se remettre péniblement sur ses jambes, répondit :

— Elle nous a rejoints vers la fin. C'est une amie de Mayerson. Ils se sont connus pendant le voyage. Elle est gentille mais un peu bigote. Vous verrez. (Elle l'examina d'un œil critique.) Pas trop mal. J'étais curieuse de voir à quoi elle ressemblerait. Je l'aurais imaginée un peu plus... austère.

Sam Regan s'avança vers Barney.

— Pourquoi ne pas lui demander de venir vivre avec vous, Mayerson ? Nous serions heureux de l'accueillir parmi nous. Ce n'est pas la place qui manque ici, et vous auriez, disons... une femme. (Il examina Anne à son tour.) Ouais, fit-il. Belle gosse. De longs cheveux noirs. J'aime ça.

— Tu aimes ça, hein ? lui dit Mary Regan d'une voix acerbe.

— Oui, et alors ? J'ai bien le droit, non ? répondit Sam hargneusement.

— Elle n'est pas libre, fit Barney.

Tous les regards curieux convergèrent sur lui.

— C'est drôle, dit Helen Morris. Quand nous étions avec elle, tout à l'heure, ce n'est pas ce qu'elle semblait dire ; on avait l'impression qu'elle et vous aviez seulement...

— On ne peut pas, interrompit Fran Schein, demander à une néo-chrétienne de venir vivre avec vous. Nous avons eu un couple de ces gens-là l'année dernière avec nous ; nous avons été obligés de voter leur expulsion. Ils peuvent causer de terribles dégâts, sur Mars. N'oubliez pas que nous avons *partagé ses pensées* ! Elle s'est vouée corps et âme à je ne sais quelle secte religieuse, avec tous les rites, les sacrements et tout le fatras démodé que cela comporte. Et elle y croit dur comme fer.

— Je sais, dit Barney d'un ton raide.

D'une manière bon enfant, Tod Morris intervint :

— Ce qu'elle dit est vrai, Mayerson. Nous sommes trop à l'étroit ici pour pouvoir nous permettre d'importer de la Terre une idéologie fanatique. La seule méthode, c'est de vivre et laisser vivre. (Il alluma une cigarette et considéra Anne Hawthorne d'un air songeur.) C'est drôle qu'une jolie fille

comme ça se soit embarquée là-dedans. Enfin, tous les goûts sont dans la nature.

— Est-ce qu'il vous a semblé que l'expérience de la translation lui plaisait ? demanda Barney à Helen Morris.

— Oui, jusqu'à un certain point. Naturellement, ça l'a un peu déroutée... Toujours, la première fois. Elle ne savait pas très bien s'y prendre pour manipuler le corps. Mais elle semblait désireuse d'apprendre. Naturellement, maintenant qu'elle l'a pour elle toute seule, c'est beaucoup plus facile. C'est un excellent entraînement.

Barney se pencha et ramassa la petite poupée vêtue d'un short jaune, d'un T-shirt en coton à rayures rouges et de sandales. Cette chose était maintenant Anne Hawthorne. D'une façon subtile que personne ne savait expliquer vraiment. Et pourtant il pouvait détruire la poupée, l'écraser dans sa main, sans qu'Anne, du fond de sa proto-existence, en fût nullement affectée.

— J'aimerais l'épouser, fit-il soudain tout haut.

— Qui ça ? demanda Tod. Poupée Pat ou bien la nouvelle ?

— Il veut dire Poupée Pat, dit Norm Schein en ricanant.

— Non, fit Helen sévèrement. Et je trouve qu'il a raison. Nous pourrons être quatre couples au lieu de trois plus un homme en trop.

— Est-ce qu'il y a quelque chose par ici, demanda Barney, avec quoi on puisse se soûler ?

— Nous avons de l'alcool, dit Norm. Un ersatz de gin de médiocre qualité, mais il titre plus de quarante degrés. Cela fera l'affaire.

— Donnez-m'en, dit Barney en faisant mine de sortir son portefeuille.

— C'est gratuit. Les vaisseaux de l'ONU nous le parachutent par cuves.

Il se dirigea vers un petit meuble, sortit une clé et l'ouvrit.

— Dites, Mayerson, demanda Sam Regan, qu'est-ce qui vous fait éprouver le besoin de vous soûler ? Est-ce nous ? Le clapier ? Ou bien Mars tout court ?

— Non.

Ce n'était rien de tout cela. C'était en rapport avec Anne et la désintégration de sa personnalité. Avec la façon dont elle avait succombé au D-Liss, d'un seul coup, avouant par là son incapacité à faire face. C'était un symbole qui le concernait, lui aussi. Il se reconnaissait dans tout ce qu'elle avait fait.

S'il pouvait lui venir en aide, il se viendrait en aide à lui-même. Sinon...

Il avait l'intuition qu'autrement tout serait fini pour eux deux. Mars, pour Anne et pour lui, signifierait la mort. Et probablement dans peu de temps.

## 9

Lorsqu'elle émergea de son expérience de translation, Anne Hawthorne resta taciturne et maussade. Ce n'était pas bon signe, se dit Barney. Elle aussi avait dû avoir une prémonition du même ordre. Si c'était le cas, toutefois, elle n'en laissa rien paraître. Elle se contenta d'aller rapidement chercher sa combinaison étanche qu'elle avait laissée dans la cellule de Barney.

— Il faut que je retourne à mon clapier, expliqua-t-elle aux colons assemblés qui la regardaient revêtir son costume encombrant. Merci de m'avoir permis d'utiliser votre combiné. Désolée, Barney, ajouta-t-elle en inclinant légèrement la tête, ça n'a pas été très chic de vous laisser tomber comme je l'ai fait.

Il l'accompagna, à pied, à travers le désert de sable maintenant plongé dans l'obscurité. Ils marchèrent en silence, ouvrant l'œil en prévision d'une rencontre avec un prédateur local, une espèce de chacal autochtone doué de certains pouvoirs télépathiques, contre lequel on les avait mis en garde. Ils ne virent rien cependant.

— Comment était-ce ? demanda finalement Barney.

— Vous voulez dire le fait d'être cette poupée imbécile avec ses toilettes, son petit ami, sa voiture et... (Elle frissonna.) C'était abominable. Enfin, ce n'est pas le mot. Simplement... sans objet. Ça ne m'a rien apporté. J'ai eu l'impression d'avoir à nouveau seize ans.

— Oui, approuva Barney. (Il y avait effectivement de cela dans Poupée Pat.)

— Barney, dit-elle tout doucement. J'ai besoin de trouver autre chose. Aidez-moi, voulez-vous ? Vous êtes intelligent, adulte et plein d'expérience. La drogue ne m'a rien apporté. Et je sais qu'avec le K-Priss ce ne sera guère mieux. Parce que quelque chose en moi s'y oppose... vous me comprenez ? Oui, j'en suis sûre. Vous n'avez même pas voulu essayer une seule

fois, vous. Vous me comprenez sûrement. (Elle lui saisit le bras, s'accrocha à lui dans l'obscurité.) Il y a autre chose que j'ai appris ce soir, Barney. *Eux aussi en ont assez.* Ils n'ont fait que se chamailler pendant tout le temps qu'ils... que *nous* avons passé à l'intérieur de ces poupées. Ça ne les a pas amusés une seule seconde.

— Diable !

Balançant la lanterne devant elle, Anne Hawthorne poursuivit :

— J'en suis sincèrement navrée pour eux, Barney. Encore plus que pour... (Elle se tut, marcha quelque temps en silence puis déclara subitement :) J'ai changé, Barney. Je le sens tout au fond de moi. J'ai envie de m'asseoir ici, n'importe où, rien que vous et moi dans le noir, et de... Je n'ai pas besoin de le dire, n'est-ce pas ?

— Non, admit Barney. Mais vous le regretteriez, après ; et moi aussi, à cause de votre réaction.

— J'essaierai la prière, dit-elle. C'est difficile de savoir prier. Pas pour soi, pour les autres. C'est ce que nous appelons la prière d'intercession. Et ce n'est pas le Dieu qui est quelque part dans le ciel que nous prions... c'est le Saint-Esprit qui est en nous. C'est très différent. C'est le Paraclet. Vous est-il arrivé de lire Paul ?

— Paul comment ?

— Dans le Nouveau Testament. Ses épîtres aux Corinthiens ou aux Romains... vous savez. D'après Paul, notre ennemi c'est la mort. C'est le dernier ennemi que nous avons à surmonter, aussi c'est sans doute le plus grand. Nous sommes tous corrompus, si l'on se réfère à Paul, pas seulement dans notre corps mais aussi dans notre âme. Ce qui fait qu'ils doivent mourir tous les deux afin que nous puissions renaître avec de nouveaux corps, non pas de chair mais incorruptibles. Vous saisissez ? Et tout à l'heure, tandis que j'étais Poupée Pat... j'ai eu le sentiment bizarre d'être... c'est mal de dire une telle chose ou d'y croire, mais...

— Mais, termina Barney à sa place, vous avez éprouvé quelque chose de similaire. Vous vous y attendiez, pourtant. Vous me l'avez dit vous-même à bord du vaisseau. (Elle n'était

pas la seule, d'ailleurs, songea-t-il, à avoir remarqué la ressemblance.)

— C'est juste. Mais ce qui m'avait échappé à ce moment-là, c'est que... (Elle se tourna vers lui dans l'obscurité. C'est à peine s'il pouvait discerner son visage.) *L'expérience de la translation est la seule chose qui s'en rapproche de ce côté-ci de la mort.* C'est donc une terrible tentation. Si ce n'était pas cette horrible poupée...

— Il y a le K-Priss, dit Barney.

— J'y pensais. Si vraiment c'était ça, si cela correspondait à l'homme corruptible de Paul assumant l'incorruptibilité... je ne pourrais pas m'en empêcher, Barney. Il faudrait que je prenne du K-Priss. Je ne supporterai pas d'attendre jusqu'à la fin de ma vie. Une vie qui pourrait durer, qui sait, cinquante ans... un demi-siècle ! (Elle eut un haut-le-corps.) Pourquoi attendre, si je pouvais avoir tout cela *maintenant* ?

— La dernière personne à qui j'ai parlé, dit Barney, et qui ait fait l'expérience du K-Priss, m'a déclaré que c'était l'événement le plus horrible de sa vie.

— Dans quel sens ?

— Il s'est fourvoyé dans le domaine de quelqu'un, ou de quelque chose, qu'il considérait comme particulièrement dangereux, quelqu'un qui a réussi à le terroriser. Et il a eu de la chance – il le dit lui-même – de pouvoir s'en sortir indemne.

— Dites-moi, Barney. Pourquoi êtes-vous sur Mars ? Oh ! n'allez pas me raconter que c'est à cause du service sélectif. Quelqu'un d'aussi important que vous aurait pu aisément aller trouver un psychiatre...

— Je suis sur Mars, dit Barney, parce que j'ai commis une erreur. (Dans sa terminologie à elle, réfléchit-il, on dirait : un péché. Et dans ma terminologie à moi également, décida-t-il.)

— Vous avez fait du mal à quelqu'un, c'est ça ?

Il haussa les épaules.

— Et à cause de cela vous voilà ici pour le restant de votre vie, reprit Anne. Barney, pourrez-vous me procurer du K-Priss ?

— Très bientôt. (Il ne tarderait pas à rencontrer l'un des pourvoyeurs de Palmer Eldritch, cela ne faisait aucun doute. Il

la prit par l'épaule et ajouta :) Mais vous savez, vous pouvez en trouver vous-même tout aussi facilement.

Ils marchèrent côte à côte et il l'attira contre lui. Elle se laissa faire, poussant même un soupir de soulagement.

— Barney, dit-elle, j'ai quelque chose à vous montrer. Un papier que quelqu'un m'a donné là-bas, au clapier. Il paraît qu'ils en ont lancé tout un tas l'autre jour. Ça vient des gens de chez K-Priss. (Elle fouilla un instant dans la poche de son volumineux costume puis, à la lueur de la lanterne, il vit la feuille de papier pliée.) Lisez. Vous comprendrez mieux ce que je ressens à propos du K-Priss... pourquoi le problème est si angoissant pour moi.

Il rapprocha la feuille de papier de la lanterne et lut la première ligne qui se détachait en grosses lettres noires :

DIEU PROMET LA VIE ÉTERNELLE. NOUS, NOUS LA DISPENSONS.

— Vous voyez ? demanda Anne.

— Je vois. (Il ne prit même pas la peine de lire le reste. Il replia le papier et le lui rendit la gorge serrée.) Tout un programme.

— Et qui dit vrai.

— La Vérité, dit Barney, opposée au Mensonge.

Mais des deux, lequel était pire ? En toute justice divine, Palmer Eldritch aurait dû s'écrouler raide mort pour le blasphème hurlé par le prospectus. Mais un tel événement n'était sans doute pas près de se produire. Un visiteur fondant sur nous depuis le système proxien, venant nous offrir ce que nous quémandons en vain depuis deux mille ans... qu'y a-t-il de foncièrement mauvais à cela ? Difficile à dire. Mais c'est indéniable. Peut-être parce qu'un asservissement total à Palmer Eldritch, pareil à celui qu'a connu Leo, nous attend. Eldritch sera constamment en nous désormais, il s'insinuera dans notre vie. Tandis que reste passif Celui qui nous a toujours accordé jusqu'ici sa protection.

Chaque fois que nous entrerons en translation, songea-t-il, nous verrons non pas Dieu mais... Eldritch.

À haute voix, il dit :

— Et si le K-Priss vous déçoit...

— Ne dites pas ça.

— Si Palmer Eldritch vous déçoit, alors peut-être... (Il s'interrompit car devant eux venait d'apparaître le clapier dont l'entrée, faiblement entourée d'un halo, se détachait dans l'obscurité martienne.) Vous voilà arrivée, dit-il.

Il répugnait à la laisser partir. De son bras passé autour de son épaule il la retenait, pensant à ce qu'il avait dit tout à l'heure aux colons.

— Retournons là-bas ensemble, dit-il. Au clapier. Nous nous marierons officiellement.

Elle ouvrit de grands yeux et, de façon déconcertante, éclata de rire.

— Dois-je considérer cela comme un refus ? demanda-t-il, glacé.

— Oh ! Barney, dit Anne, c'est simplement ce mot de clapier qui me paraissait tout à coup si ridicule. Pardonnez-moi, je ne voulais pas rire. Mais la réponse, bien sûr, est non. (Elle s'écarta de lui et alla ouvrir la trappe extérieure du clapier. Puis elle posa sa lanterne et s'avança vers lui, les bras tendus.) Faisons l'amour, dit-elle.

— Pas ici. C'est trop près de l'entrée.

— Où vous voudrez alors. Emmenez-moi. (Elle lui passa les bras autour du cou.) Maintenant. Tout de suite.

Il la souleva dans ses bras et la transporta à l'écart de l'entrée.

— Mon Dieu, fit-elle lorsqu'il la posa par terre dans l'obscurité.

Elle se mit à haleter, peut-être à cause du froid soudain qui s'abattait sur eux, pénétrant leurs épaisse combinaisons protectrices désormais inutiles, devenues un obstacle à la vraie chaleur.

Une loi de la thermodynamique, se dit-il. Échange de chaleur. Des molécules passant de l'un à l'autre, les siennes et les miennes mélangées, tendant vers une... entropie ? Pas tout à fait encore, songea-t-il.

Elle cria faiblement dans l'obscurité.

— Je te fais mal ?

— Non, non. S'il te plaît.

Le froid envahissant lui pénétrait la colonne vertébrale, les oreilles. Il l'ignora du mieux qu'il put, mais pensa à une couverture, une épaisse couverture de laine... Bizarre, de telles préoccupations en un moment pareil. Il rêvait de sa douceur, de son poids sur son corps, du contact râche de ses fibres contre sa peau. Au lieu de cet air raréfié, fragile, glacial, qui le forçait à respirer en haletant, comme s'il était prêt à suffoquer.

- Tu... tu ne te sens pas bien ? demanda-t-elle.
- Je ne peux pas respirer. C'est l'air.
- Pauvre, pauvre... Seigneur, j'ai oublié ton nom !
- Ça alors !
- Barney !

Il l'agrippa.

— Non ! N'arrête pas. (Elle s'arc-boutait. Ses dents claquaient.)

- Je ne m'arrête pas.
- *Ouhhh !...*

Il rit.

- Ne te moque pas de moi, s'il te plaît.
- Ce n'était pas méchamment.

Un long silence, puis elle geignit. Elle surgit de là comme oubliueuse du choc de son expérience récente, créature soumise et pâle, digne et dévêtuë, frêle et transparente grenouille galvanisée, victime consentante et lucide prête depuis des lustres à recevoir une vie insufflée de l'extérieur.

- Ça va bien ?
- Oui, dit-elle. Oui, Barney, ça va très bien. Oui !

Plus tard, tandis qu'il s'en rentrait, la démarche pesante, vers son propre clapier, il se dit : Peut-être suis-je en train de faire le jeu de Palmer Eldritch, en la brisant ainsi, en la démoralisant... comme si elle n'était pas déjà démolie, comme si nous ne l'étions pas tous...

Quelque chose lui barrait la route. Il fit halte, chercha dans son vêtement l'arme qu'on lui avait confiée. Il y avait, la nuit surtout, outre les sinistres chacals télépathes, de malfaisantes créatures indigènes capables d'infliger des piqûres et des morsures... Il avança prudemment sa lanterne, s'attendant à

voir quelque grotesque organisme aux tentacules vermiculaires ; au lieu de cela il vit un petit vaisseau posé verticalement, un modèle racé et rapide qui venait certainement d'atterrir car ses tuyères fumaient encore. Il avait dû descendre en vol plané, se dit Barney, car il n'avait entendu aucun bruit de rétrofusée.

Une silhouette s'extirpa du vaisseau, se secoua, alluma sa lanterne, aperçut Barney et grogna :

— Je suis Allen Faine. Je vous ai cherché partout. Leo veut garder le contact avec vous par mon intermédiaire. Je vous télédiffuserai des messages en code à votre clapier. Voici le code. (Il lui tendit un petit volume.) Vous me connaissez, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous êtes le disc-jockey (Étrange, cette rencontre en plein désert martien avec un homme des Combinés P.P. Elle avait quelque chose de surnaturel.) Merci, dit-il en acceptant le petit livre. Qu'est-ce que je dois faire, écrire au fur et à mesure que vous parlez et puis m'isoler dans un coin pour décoder ?

— Il y aura un téléviseur personnel dans votre cellule. Nous avons arrangé cela en disant qu'étant nouveau sur Mars vous avez besoin...

— D'accord, dit Barney en hochant la tête.

— Je vois que vous avez déjà trouvé une fille. Excusez-moi d'avoir utilisé le projecteur à infrarouges, mais...

— Je ne vous excuse pas.

— Vous verrez que la vie privée n'existe pratiquement pas dans ce domaine-là. C'est comme une petite ville de province. Tout le monde ici est avide de ragots. Je suis bien placé pour le savoir : c'est mon rôle de me tenir au courant et de transmettre ce que je sais. Naturellement, il y a des tas de choses qui m'échappent. Qui est cette fille ?

— Je ne sais pas, dit Barney d'une voix sardonique. Il faisait nuit, je n'ai pas bien vu.

Il se remit en route, s'apprêtant à contourner le vaisseau dressé vers le ciel.

— Attendez. Il faut que vous sachiez ceci : un pourvoyeur de K-Priss opère en ce moment dans votre secteur et devrait selon nos calculs se présenter dès demain matin à votre clapier. Il faudra que vous soyez prêt. Veillez surtout à ce qu'il y ait

suffisamment de témoins quand vous achèterez le paquet. Ils doivent assister à la transaction entière ; et quand vous commencerez à en prendre, assurez-vous que tout le monde puisse identifier avec certitude ce que vous consommez. Vous voyez le topo ? ajouta Faine. Vous devez faire en sorte que le pourvoyeur vous parle le plus possible ; qu'il vous donne toutes les garanties sur son produit. Verbalement, bien sûr. Arrangez-vous pour que ce soit lui qui vous fasse l'article. Ce n'est pas à *vous* de lui demander de vous en vendre. Vous avez bien compris, n'est-ce pas ?

— Et qu'est-ce que je gagne, moi, dans tout ça ?

— Pardon ?

— À aucun moment Leo n'a pris la peine de...

— Je vais vous dire, fit Allen Faine tranquillement. Nous vous ferons quitter Mars. Voilà quelle sera votre rétribution.

Au bout d'un moment Barney demanda :

— Sérieusement ?

— Ce sera illégal, naturellement. Seules les Nations Unies pourraient vous rapatrier légalement sur la Terre, et ça ne risque pas d'arriver. Mais nous viendrons vous chercher un soir et nous vous transférerons à la Résidence Winnie-the-Pooh.

— Pour y rester définitivement.

— Jusqu'à ce que les chirurgiens de Leo vous donnent un nouveau visage, de nouvelles empreintes, un nouveau tracé encéphalographique, une identité différente, en somme. Vous pourrez alors reprendre, selon toute vraisemblance, votre ancien poste aux Combinés P.P. D'ici deux ans, deux ans et demi, vous serez à nouveau le conseiller new-yorkais de Leo Bulero. Vous voyez qu'il n'y a pas lieu pour vous de désespérer.

— Et si je n'avais pas envie de tout ça ?

— Quoi ? Mais tous les colons ne demandent qu'à...

— Je vais y réfléchir, dit Barney, et je vous ferai connaître ma réponse. Mais je demanderai peut-être quelque chose en plus.

C'était à Anne qu'il pensait. L'idée de retourner sur Terre et de tout recommencer comme avant – y compris avec Roni Fugate, peut-être – lui plaisait moins, à un niveau instinctif et inconscient, qu'il n'aurait pu le croire. Il se sentait profondément transformé par Mars, ou par le sentiment qu'il

éprouvait pour Anne, ou par les deux peut-être. Et puis, se dit-il, c'est moi qui ai demandé à venir ici. Je n'ai pas été réellement enrôlé de force. Que je n'oublie jamais cela.

— Je suis au courant de quelques-uns des faits, Mayerson. Votre présence ici est une expiation, n'est-ce pas ?

Surpris, Barney releva la tête.

— Vous aussi ?

Décidément, l'atmosphère martienne tout entière semblait imprégnée du sentiment religieux.

— Peut-être que le terme ne vous plaît pas, dit Faine, mais c'est pourtant le seul. Écoutez-moi, mon vieux. Avant d'être transféré à la Résidence Winnie-the-Pooh, vous aurez largement l'occasion d'expier. Il y a une chose que vous ne savez pas encore. Regardez ça.

Il lui tendit, avec répugnance, un petit tube en plastique.

Refroidi, Barney demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vos symptômes. Leo a pensé, suivant les conseils de ses experts, qu'il ne suffirait pas que vous vous présentiez devant les tribunaux en déclarant que vous avez subi un dommage physique. Ils insisteront pour vous soumettre à un examen approfondi.

— Dites-moi sans détour ce qu'il y a dans ce tube.

— L'épilepsie, Mayerson. Du type Q, le plus virulent, celui dont on ne connaît pas bien les causes, qu'il s'agisse d'une lésion organique indécelable à l'électro-encéphalographie ou d'un processus psychogène.

— Et les symptômes ?

— Le haut mal, dit Faine. (Puis il ajouta :) Je suis désolé, Mayerson.

— Je vois. Et combien de temps cela durera-t-il ?

— Nous vous administrerons l'antidote après règlement du litige ; pas avant. Comptez un an au plus. Vous comprenez pourquoi je disais tout à l'heure que vous auriez largement l'occasion d'expier le fait de n'avoir pas secouru Leo. Et nous espérons que les répercussions provoquées par le nom de cette maladie, associé à celui du K-Priss, entraîneront...

— Bien sûr, dit Barney. Épilepsie, c'est le mot magique qu'il suffit de prononcer pour faire peur à tout le monde. Comme le cancer, jadis. Le public en a une crainte irraisonnée parce qu'il sait que n'importe qui, à tout moment, peut en tomber victime sans avertissement.

— Surtout lorsqu'il s'agit du type Q récemment découvert. Songez qu'aucune théorie n'a encore pu l'expliquer. Mais le plus important, avec cette forme particulière d'épilepsie, c'est qu'elle n'entraîne aucune lésion organique du cerveau ; ce qui signifie que nous pourrons vous remettre sur pied normalement. Maintenant, le tube que vous voyez ici contient une toxine métabolique dont l'action est voisine de celle du métrazol. Voisine seulement car, à l'inverse du métrazol, elle continue de provoquer des accès — accompagnés de la déformation caractéristique de l'électro-encéphalogramme — jusqu'à ce qu'on la neutralise, ce que nous sommes prêts à faire, comme je vous l'ai dit.

— Est-ce qu'un test de fractionnement du sang ne révélerait pas la présence de cette toxine ?

— Il révélera la présence *d'une* toxine, et nous tablons précisément là-dessus. Car nous demanderons la mise sous séquestre de tous les documents relatifs aux examens physiques et mentaux que vous avez subis dernièrement... et nous apporterons ainsi la preuve qu'à votre arrivée sur Mars vous ne présentiez aucun symptôme épileptique. Ce qui permettra à Leo — ou plutôt à vous — d'affirmer que la présence d'une toxine dans votre sang est due à l'action du K-Priss.

— Même, dit Barney, si je perds mon procès...

— Les ventes du K-Priss en seront fortement affectées. D'ailleurs, la majorité des colons a toujours été intimement persuadée qu'à la longue les drogues de translation ont des effets biochimiquement néfastes. En outre, ajouta Faine, la toxine que contient ce tube est relativement rare. Pour l'obtenir, Leo a dû passer par certaines filières hautement spécialisées. Elle est originaire, si je ne me trompe, de Io. Un certain docteur...

— Willy Denkmal, fit Barney.

Faine haussa les épaules.

— Possible. En tout cas, la voici entre vos mains. Dès que vous aurez été exposé à l'action du K-Priss, vous devrez l'absorber. Faites en sorte d'avoir votre première attaque en présence de tous les autres colons de votre clapier. Que tout le monde puisse vous voir. Dès que l'accès sera passé, précipitez-vous sur le vidphone pour demander l'assistance médicale de l'ONU. Que ce soit un de leurs médecins qui vous examine. N'acceptez aucun soin privé.

— Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée, dit Barney, si un médecin de l'ONU pouvait me faire un électro-encéphalogramme au cours d'une crise.

— Absolument. Et essayez si possible de vous faire diriger sur un hôpital de l'ONU. Il y en a trois en tout sur Mars. Vous aurez d'excellentes raisons à mettre en avant, car... (Il hésitait à poursuivre.) Très franchement, avec cette toxine, vos crises revêtiront un aspect extrêmement agressif, aussi bien vis-à-vis des autres que vis-à-vis de vous-même. Techniquelement, elles seront du type hystérique, débouchant sur une perte de connaissance plus ou moins totale. Dès le début, aucun doute ne pourra subsister sur la nature des symptômes car — c'est du moins ce qu'on m'a expliqué — vous passerez tour à tour par une phase tonique extrêmement typique, accompagnée de violentes contractions musculaires, puis par la phase clonique, où les convulsions alterneront avec des périodes d'accalmie. Le tout, naturellement, étant couronné de syncopes.

— En d'autres termes, dit Barney, la crise convulsive classique.

— Cela vous fait peur ?

— Je ne vois pas en quoi cela aurait de l'importance. J'ai une dette envers Leo. Nous savons tous cela. Le mot « expiation » me gêne un peu, mais je suppose qu'il n'y en a pas d'autre.

Il était curieux de savoir de quelle façon l'inoculation de cette maladie affecterait son aventure sentimentale avec Anne Hawthorne. Très probablement, elle se terminerait là. C'était un gros sacrifice qu'il faisait à Leo. Il est vrai que Leo faisait lui aussi quelque chose : le sortir de Mars, ce n'était pas une mince affaire.

— Nous sommes à peu près certains, dit Faine, qu'ils essaieront de vous supprimer dès l'instant où vous parlerez de choisir un avocat. En fait, ils...

— J'aimerais rentrer au clapier si ça ne vous dérange pas. (Il fit mine de s'éloigner.) D'accord ?

— Entendu. Allez reprendre vos occupations habituelles. Mais laissez-moi vous donner un dernier conseil au sujet de cette fille. La loi de Doberman — vous vous souvenez qu'il fut le premier à se marier, puis à divorcer sur Mars — nous apprend que les chances de succès d'une liaison contractée sur cette fichue planète sont inversement proportionnelles à l'attachement que vous ressentez envers la personne en question. Je vous donne deux semaines tout au plus. Non pas à cause de vos crises d'épilepsie, mais parce que c'est ainsi. C'est la polka des chaises à la mode de Mars. Et les Nations Unies encouragent cette tendance parce que, tout bêtement, cela signifie davantage d'enfants pour peupler la colonie. Vous saisissez ?

— Les Nations Unies, dit Barney, n'approuveraient sans doute pas ma liaison avec elle car elle n'est pas basée sur le même genre de chose.

— Vous en avez l'impression, dit Allen Faine tranquillement, mais vous vous trompez. Jour et nuit, je parcours cette planète en tous sens. Je ne fais qu'énoncer une vérité notoire. Subjectivement, croyez-moi, je compatis de tout mon cœur.

— Merci, dit Barney.

Il commença à s'éloigner, en balançant sa lanterne, dans la direction de son clapier. Attaché autour de son cou, le modulateur qui le prévenait chaque fois qu'il se rapprochait et — chose plus importante pour lui — qu'il s'éloignait de son clapier accéléra son *blip-blip*.

Je prendrai leur toxine, se dit-il, et j'irai devant les tribunaux poursuivre ces crapules pour les beaux yeux de Leo. Je lui dois bien ça. Mais je ne retournerai pas sur la Terre. Je me débrouillerai ici ou alors nulle part. Avec Anne Hawthorne, si possible, ou sinon tout seul, ou avec quelqu'un d'autre. Je vivrai selon la loi de Doberman, comme Faine l'a prédit. Mais

n'importe comment ce sera ici, sur cette pauvre planète, cette « terre promise ».

Dès demain matin, se promit-il, je déblaierai le sable de cinquante mille siècles pour créer mon premier jardin potager. C'est par là qu'il faut commencer.

# 10

Le lendemain, Norm Schein et Tod Morris passèrent les premières heures de la matinée à lui expliquer l'art de manipuler les dragues, bulldozers et excavatrices qui tous étaient tombés à des degrés divers de délabrement. La plupart des engins, cependant, étaient capables, si on insistait, de fournir un effort supplémentaire. Mais les résultats n'étaient guère brillants. Ils étaient restés inutilisés depuis trop longtemps.

Lorsque midi arriva, il était épuisé. Il s'accorda une pause, au pied d'un tracteur colossal et mangé par la rouille, et sortit ses rations qu'il agrémenta d'un peu de thé presque chaud que Fran Schein avait eu l'amabilité de lui monter dans un thermos.

En bas, au clapier, les autres devaient s'adonner à leurs occupations habituelles ; il ne se souciait pas de savoir lesquelles.

Partout autour de lui leurs jardins abandonnés finissaient de tomber en décrépitude. Il se demandait si le sien aurait bientôt le même aspect. Peut-être tous les colons avaient-ils connu au début la même ardeur au travail. Pour peu à peu retomber dans une apathie sans espoir. Mais était-ce vraiment désespéré ? Il se refusait à le croire.

C'est une question d'attitude, décida-t-il. Et nous y avons – nous tous, aux Combinés P.P. – largement contribué. En leur fournissant un moyen d'évasion facile et inoffensif. Et voilà maintenant que Palmer Eldritch s'avance pour prendre la relève. Nous lui avons – moi le tout premier – tracé la voie. Que va-t-il se passer à présent ? Existe-t-il seulement un moyen par lequel je puisse, comme dit Faine, expier ?

Helen Morris, qui s'approchait à ce moment-là, l'interpella joyeusement :

— Où en sont les travaux agricoles ? (Elle se laissa tomber à côté de lui et ouvrit un épais catalogue de graines frappé sur

toute la largeur de sa couverture de l'estampille des Nations Unies.) Notez ce à quoi vous avez droit *gratuitement* : à peu près toutes les graines qui veulent bien pousser sur ce sol, y compris les navets. (Elle s'appuya contre lui en tournant les pages.) Mais je dois vous prévenir qu'il y a dans les parages un petit mammifère rongeur qui sort la nuit de son terrier et qui dévore tout ce qu'il trouve. Prenez vos précautions. Il vous faudra placer quelques pièges autopropulsés.

— D'accord, dit Barney.

— C'est tout un spectacle, ces pièges homéostatiques poursuivant une souris martienne à travers le désert. Qu'est-ce qu'ils peuvent courir vite ! Aussi bien la souris que le piège. Et pour corser la chose, on peut engager les paris. Moi, je parie en général pour le piège. J'ai beaucoup d'admiration pour eux.

— Je crois que c'est ce que je ferais moi aussi, dit Barney.

Un piège, c'était une chose qui imposait le respect. Une situation où toutes les portes, en somme, étaient sans issue. Quelle que soit l'étiquette dont elles étaient ornées.

— De plus, ajouta Helen, les Nations Unies mettront, toujours gratuitement, deux robots à votre disposition. Pour une période qui ne devra pas excéder six mois. Aussi je vous conseille de prévoir soigneusement l'usage auquel vous les destinerez. Le mieux serait encore de les affecter à la construction d'un réseau d'irrigation. Le nôtre est en piteux état à l'heure qu'il est. Parfois les canalisations doivent parcourir trois cents kilomètres dans le désert ; souvent plus. Vous pouvez également conclure un compromis avec...

— Pas de compromis, dit Barney.

— Mais il s'agit là d'un compromis *raisonnable*. Trouver quelqu'un dans un clapier avoisinant qui a commencé son propre réseau et l'a abandonné par la suite ; le lui racheter et le détourner à votre profit. Cette fille, est-ce qu'elle va venir vivre ici avec vous ?

Il ne répondit pas. Il observait, dans le ciel noir et étoilé de Mars à midi, un vaisseau qui décrivait des cercles. Le pourvoyeur de K-Priss ? Le moment était-il déjà venu de s'empoisonner afin d'assurer la survie d'un monopole, d'un

gigantesque empire interplanétaire dont il ne retirait plus, à présent, le moindre profit ?

C'est drôle, songea-t-il, comme l'instinct d'autodestruction peut parfois se montrer tenace.

Plissant les paupières pour mieux voir, Helen Morris déclara :

— Nous avons de la visite. Et ce n'est pas un vaisseau de l'ONU. (Elle se leva aussitôt et courut vers le clapier.) Je vais les prévenir.

Il passa la main gauche à l'intérieur de sa combinaison et toucha le tube de plastique au fond de sa poche intérieure. Il songeait : Comment ai-je pu en arriver là ? Ce n'était pas possible. Rien dans ses antécédents n'aurait laissé prévoir une chose pareille. Peut-être, se dit-il, est-ce le désespoir d'avoir tout perdu. Mais il n'y croyait pas vraiment. Il y avait autre chose.

Tandis que le vaisseau se posait à proximité sur le désert martien, il pensa : Peut-être est-ce le désir de détourner Anne du K-Priss. Même si la démonstration est truquée. Car si j'accepte d'absorber la toxine, se dit-il, elle refusera d'en prendre. Et cela me suffit.

Du sas du vaisseau sortit Palmer Eldritch.

Son identité ne faisait aucun doute. Depuis qu'il s'était écrasé sur Pluton, les homéojournaux n'avaient cessé de publier sa photo. Naturellement, les photos étaient vieilles de dix ans, mais c'était lui tout de même. Osseux, les cheveux gris, dépassant largement un mètre quatre-vingts, il avait les bras toujours en mouvement et la démarche particulièrement rapide. Et son visage avait quelque chose de ravagé, de desséché ; comme si, conjectura Barney, toute la couche adipeuse avait été rongée de l'intérieur ; comme si Eldritch, à un moment de son existence, avait dû se nourrir sur ses propres réserves, dévorant avec appétit, qui sait, les parties superflues de sa personne. Il avait aussi d'énormes dents en acier posées, antérieurement à son expédition sur Prox, par des chirurgiens dentistes tchèques. Elles étaient soudées à ses mâchoires de façon permanente : il mourrait avec. Et... son bras droit était artificiel. Il y avait vingt ans qu'il avait perdu le vrai au cours d'une partie de chasse sur

Callisto. Naturellement, celui-ci était supérieur dans la mesure où il lui permettait d'utiliser toute une panoplie spécialisée de mains interchangeables. En ce moment même, Eldritch arborait un organe préhensile à cinq doigts qui aurait facilement passé pour humain, n'eût été son léger éclat métallique.

De plus, il était aveugle. Aveugle au sens originel, au même titre qu'il était manchot. Car des prothèses avaient été faites, au prix qu'Eldritch pouvait et voulait bien payer. Elles avaient été posées juste avant son départ pour Prox par des ophtalmologistes brésiliens. C'était un superbe travail. Les prothèses, incorporées aux cavités osseuses, étaient dépourvues de pupille ou de toute espèce de muscle moteur. Au lieu de cela, une vision panoramique était assurée par un objectif grand angulaire sous la forme d'une fente horizontale et fixe qui les traversait d'un bout à l'autre. L'accident survenu à ses yeux primitifs n'en avait pas vraiment été un. Des « personnes inconnues » lui avaient délibérément projeté du vitriol au visage, pour des raisons également inconnues... du public tout au moins ; car en ce qui le concernait, il était certain qu'Eldritch savait à quoi s'en tenir. Toujours est-il qu'il n'avait soufflé mot, s'était abstenu de porter plainte et était allé directement trouver son équipe d'ophtalmologistes brésiliens. Ses yeux artificiels à fente horizontale avaient semblé lui plaire ; presque aussitôt après son opération, il s'était montré en public aux cérémonies d'inauguration du nouvel opéra de St. George, dans l'Utah, sans paraître éprouver la moindre gêne. Même maintenant, dix ans après, ce type d'opération était extrêmement rare et c'était la première fois que Barney avait l'occasion de contempler de près les luxvid Jensen à grand angulaire. C'était un spectacle qui l'impressionnait beaucoup plus qu'il ne l'aurait cru... à moins que ce ne fût quelque chose de plus subtil dans l'apparence même de Palmer Eldritch.

— Monsieur Mayerson, dit ce dernier en souriant.

Ses dents d'acier brillèrent un instant sous la pâle clarté du soleil martien. Il tendit la main vers Barney qui fit automatiquement de même.

Sa voix, se dit Barney. Elle provient d'autre part que... Il battit des paupières, incrédule. La silhouette tout entière avait

quelque chose d'immatériel. À travers elle, faiblement, on pouvait distinguer le paysage. C'était une apparition provoquée par quelque moyen artificiel, et l'ironie de la chose frappa aussitôt Barney : non content de faire appel à des prothèses de toutes sortes, Eldritch semblait maintenant avoir renoncé totalement à passer pour un être de chair et de sang. Est-ce là ce qui nous est revenu de Prox ? se demanda Barney. Si oui, Hepburn-Gilbert s'est laissé jouer. Cette chose-là n'a plus rien d'un être humain.

— Je suis resté à bord du vaisseau, dit Palmer Eldritch. (La voix sonore provenait d'un haut-parleur fixé à la coque de l'astronef.) Simple précaution, face à un employé de Leo Bulero.

La main fantôme frôla celle de Barney. Il se sentit traversé par un frisson glacé, signe d'une aversion plus psychologique que réelle puisque rien, à la vérité, ne justifiait une telle sensation.

— Un ex-employé, rectifia-t-il.

Un par un, maintenant, les autres colons émergeaient du clapier. Les Schein, les Morris et les Regan entourèrent prudemment, comme des enfants, la silhouette nébuleuse qui se tenait devant Barney.

— Que se passe-t-il ? demanda Norm Schein d'un ton incertain. C'est un simulacre. Je n'aime pas du tout ça. (Il se rapprocha de Barney et poursuivit :) Nous vivons dans le désert, Mayerson. Nous recevons fréquemment des images de toutes sortes de visiteurs, de vaisseaux et de formes de vie inhabituelles. Ce sont des mirages. Ni lui ni son vaisseau ne sont là en réalité.

— C'est sûr, renchérit Tod Morris. Je parie qu'ils sont à mille kilomètres au moins. C'est une illusion d'optique. On s'y fait.

— Mais pourtant vous m'entendez, fit remarquer Palmer Eldritch. (Sa voix, enflée par le haut-parleur, résonnait.) Je suis bel et bien ici, pour parler affaires avec vous. Qui est votre chef de clapier ?

— C'est moi, fit Norm Schein.

— Ma carte, dit Eldritch en présentant un petit rectangle de carton. (Norm Schein tendit une main hésitante. La carte lui échappa des doigts et alla tomber un peu plus loin sur le sable.

En voyant cela, Eldritch sourit. Ce fut un sourire froid et creux, qui semblait pomper en lui tout ce qui l'environnait, y compris l'atmosphère ténue qu'ils respiraient.) Lisez-la, conseilla Eldritch. (Norm se pencha en avant et examina la carte.) C'est cela, dit Eldritch. Je suis ici pour signer un contrat avec votre groupe. Pour vous fournir...

— Épargnez-nous vos discours sur ce que le bon Dieu nous promet, fit Norm Schein. Dites-nous seulement combien cela va nous coûter.

— Environ dix fois moins que le produit concurrent. Et c'est beaucoup plus efficace. Vous n'aurez même pas besoin de combiné. (En parlant Eldritch semblait s'adresser directement à Barney. Son regard, cependant, restait hermétique en raison de la structure même de ses prothèses visuelles.) Est-ce que vous vous plaisez sur Mars, monsieur Mayerson ?

— Énormément, dit Barney.

— Hier soir, monsieur Mayerson, lorsque Allen Faine est descendu de son ridicule petit satellite pour vous rencontrer... de quoi avez-vous parlé ?

— Affaires, dit Barney avec raideur.

Il réfléchit très vite, mais la question suivante tomba, implacable, du haut-parleur :

— Donc, vous travaillez toujours pour Leo. En fait, votre venue sur Mars juste avant notre première livraison de K-Priss a été savamment préparée à l'avance. Pour quelle raison ? Avez-vous l'intention de préparer une manœuvre ? Il n'y a pourtant aucun matériel de propagande parmi vos bagages : pas de prospectus ni d'imprimés d'aucune sorte, en dehors des ouvrages habituels. Des rumeurs, peut-être. De bouche à oreille. Le K-Priss est... quoi donc, monsieur Mayerson ? Dangereux si on en prend trop ?

— Je ne sais pas encore. J'attends d'essayer.

— Nous attendons tous, dit Fran Schein. (Elle avait apporté avec elle une liasse de peaux de-truffe, dans l'intention évidente de payer tout de suite.) Pouvez-vous nous livrer maintenant ou faudra-t-il attendre ?

— Je puis vous livrer un premier stock, dit Eldritch.

Un sabord s'ouvrit dans le flanc du vaisseau. Un petit tracteur en jaillit et fonça aussitôt dans leur direction. Arrivé à un mètre d'eux, il freina brutalement et éjecta un colis enveloppé de papier d'emballage. Le colis tomba à leurs pieds et Norm Schein, finalement, se baissa pour le ramasser. Au moins, ce n'était pas un fantasme. Il commença à le défaire avec méfiance.

— Du K-Priss, fit Mary Regan en retenant son souffle. Tout ça ! Combien, monsieur Eldritch ?

— En tout, dit Eldritch, cinq peaux.

Le tracteur avança un petit tiroir, exactement de la taille requise.

Après quelques palabres, les colons réunirent la somme et déposèrent les cinq peaux dans le tiroir qui se referma aussitôt tandis que le tracteur pivotait sur lui-même et regagnait précipitamment sa base. L'immatériel Palmer Eldritch, lui, demeura. Il semblait jouir du spectacle, se dit Barney. La certitude que Leo lui préparait un mauvais coup ne l'inquiétait guère. Cela lui était parfaitement indifférent au contraire.

À cette pensée Barney se sentit déprimé. Il s'éloigna et se dirigea, solitaire, vers le mince carré de terrain défriché qui serait plus tard son jardin. Tournant le dos à Eldritch et aux colons, il mit en marche un engin autonome. Dans un ronflement asthmatique, la machine se mit à absorber le sable dans ses entrailles, bruyamment et à grand-peine. Il se demandait combien de temps elle tiendrait. Et ce qu'il fallait faire, sur Mars, quand on avait besoin de réparations.

De derrière lui, la voix de Palmer Eldritch lui parvint :

— Maintenant, monsieur Mayerson, vous aurez de quoi ruminer pendant le restant de votre vie.

Il se tourna, involontairement, car il n'avait plus affaire à un fantasme. L'homme était finalement descendu de son vaisseau.

— C'est exact, dit-il. Et rien ne pourrait me ravir davantage. (Il reporta son attention sur l'excavatrice autonome.) Où doit-on s'adresser pour faire réparer son matériel ? demanda-t-il à Eldritch. Est-ce que ce sont les Nations Unies qui s'en chargent ?

— Comment le saurais-je ? fit Eldritch.

Comme Barney tripotait l'excavatrice autonome, un morceau de métal lui resta dans les mains. Il le soupesa d'un air songeur. Il était lourd et avait à peu près la forme d'un démonte-pneu. Je pourrais le tuer avec ça, se dit-il. Sans plus attendre. Est-ce que ça ne résoudrait pas bien des choses ? Pas de toxine pour provoquer des accès d'épilepsie ; pas de procès... mais il y aurait des représailles de leur part. Je ne survivrais à Eldritch que de quelques heures.

Cependant... est-ce que ça n'en vaut pas tout de même la peine ?

Il se retourna. Le reste arriva si vite que ses sens n'eurent pas le temps de le capter. Du vaisseau jaillit un rayon laser dont il sentit le formidable impact sur la barre de métal qu'il tenait à la main. Au même instant Palmer Eldritch se propulsait en arrière avec une agilité incroyable, en rebondissant dans la faible pesanteur martienne comme un ballon ; sous le regard médusé de Barney, il s'éloigna en flottant, grimaçant un sourire de ses énormes dents d'acier et agitant son bras artificiel, tandis que son corps décharné était animé d'un lent mouvement de rotation sur lui-même. Puis, comme ferré par une ligne invisible, il progressa par à-coups vers le vaisseau selon une trajectoire sinusoïdale. Subitement, il disparut, happé à l'intérieur du vaisseau.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda Norm Schein de l'endroit où il se trouvait avec ses compagnons. Bon Dieu, qu'est-ce qui s'est passé ?

Barney ne répondit rien. Encore tremblant, il déposa par terre ce qu'il restait de la barre de métal. Ce n'était plus qu'un trognon de substance calcinée et cassante, qui s'effrita en touchant le sol.

— Ils ont eu une discussion tous les deux, fit Tod Morris. Apparemment, ils n'ont pas pu s'entendre.

— N'importe comment, dit Norm, nous avons le K-Priss. À l'avenir, Mayerson, vous feriez mieux d'éviter Eldritch. Vous me laisserez traiter seul avec lui. J'ignorais que vous êtes un employé de Leo Bulero...

— Je l'étais, rectifia Barney d'un air absorbé tout en continuant à manipuler l'excavatrice autonome.

Il avait échoué dans sa première tentative. Une semblable occasion se renouvellerait-elle jamais ?

Mais avait-il vraiment eu la moindre chance contre Palmer Eldritch ?

Aux deux questions, décida Barney, la réponse était : non.

Tard dans l'après-midi, les colons se réunirent pour inaugurer le K-Priss. L'atmosphère était tendue et solennelle. Aucun mot ne fut prononcé tandis que les tablettes, une par une, étaient déballées et circulaient de main en main.

— Pffouh ! grimaça Fran Schein. Quel horrible goût !

— Mâche et tais-toi, lui lança son mari, impatient, en commençant à mastiquer sa propre part. C'est vrai, on dirait du champignon pourri. (Stoïque, il avala sa salive et continua à mâcher.) Beuhh, fit-il, secoué par un haut-le-cœur.

— Et dire que nous faisons ça sans même un combiné..., dit Helen Morris. Où allons-nous nous retrouver ? N'importe où, comme ça ? J'ai peur, ajouta-t-elle aussitôt. Est-ce que nous serons tous ensemble ? Vous en êtes sûr, Norm ?

— On s'en fiche, dit Sam Regan, la bouche pleine.

— Regardez-moi bien, demanda Barney Mayerson.

Tous les regards se portèrent sur lui avec curiosité. Quelque chose dans sa voix imposait le respect.

— Je mets le K-Priss dans ma bouche, dit Barney en joignant le geste à la parole. Vous avez tous bien vu, n'est-ce pas ? Maintenant je commence à mâcher.

Son cœur battait à coups redoublés. Seigneur, songea-t-il. Est-ce que j'aurai la force d'aller jusqu'au bout ?

— Ouais, on vous voit très bien, fit Tod Morris en hochant lentement la tête. Et après ? Vous allez vous évanouir en fumée, ou vous envoler comme Eldritch, ou bien quoi ?

Il attaqua à son tour sa tablette. Ils étaient tous les sept en train de mâcher, maintenant, constata Barney. Il ferma les yeux.

Sans transition, sa femme était penchée sur lui.

— Tu me diras, déclarait-elle, si tu veux un second Manhattan ou pas. Parce que, si c'est oui, il faudra que je demande au frigo encore un peu de glace pilée.

— Emily, dit Barney.

— Oui, mon chéri, dit-elle d'un ton caustique. Chaque fois que tu prononces mon nom de cette façon, je sais que tu vas t'embarquer dans un de ces sermons dont tu as le secret. Qu'y a-t-il encore, cette fois-ci ? (Elle s'assit face à lui sur le bras du canapé en rajustant sa jupe. C'était le paréo mexicain bleu et blanc qu'il lui avait offert pour Noël.) Je t'écoute, dit-elle.

— Pas de... sermon, fit Barney.

Est-ce vrai ? se demanda-t-il. Que je suis toujours à faire des discours ? Il se mit debout en titubant, se retint au lampadaire.

— Mais tu es bardé, ma parole, dit Emily en le regardant d'un œil soupçonneux.

*Bardé.* Il n'avait pas entendu ce mot-là depuis ses années d'université. Il y avait longtemps qu'il était démodé et, naturellement, Emily l'utilisait encore.

— On dit maintenant, articula-t-il aussi distinctement que possible, fnuglé. Tu t'en souviendras ? Fnuglé.

D'un pas mal assuré, il alla jusqu'au buffet de cuisine où se trouvaient les bouteilles.

— Fnuglé, répéta Emily en soupirant. (Elle avait l'air triste. Il s'en aperçut et se demanda pourquoi.) Barney, dit-elle enfin, ne bois pas tant, veux-tu ? Appelle ça bardé ou fnuglé ou comme tu voudras, c'est la même chose. Mais je sais que tout est ma faute. Si tu bois, c'est parce que je suis tellement inapte.

— Ce n'est pas parce que tu es inapte. Je suis trop exigeant, c'est tout.

J'ai l'habitude de trop attendre des autres, se dit-il. Je veux qu'ils soient aussi solides, aussi inébranlables que moi, au lieu de se laisser aller tout le temps à des sensibleries ridicules.

Mais une artiste, songea-t-il. Ou qui se dit artiste. Bohème serait plus exact. Une vie d'artiste, avec le talent en moins.

Il se versa à nouveau à boire, cette fois-ci du bourbon pur, sans glace.

— Lorsque tu te sers ainsi, dit Emily, je sais que tu es de mauvais poil et que ça va éclater. Je n'aime pas ça.

— Tu n'es pas obligée de rester.

— Mais tu m'ennuies à la fin ! Je n'ai pas envie de m'en aller. Tout ce que je te demande, c'est d'être... (Elle fit un geste vague, futile.) Un peu plus aimable, plus charitable, je ne sais pas moi.

Apprendre à fermer les yeux sur... (Sa voix se brisa, d'une façon presque inaudible elle poursuivit :) Mes faiblesses.

— Mais je ne peux pas fermer les yeux. J'aimerais bien. Tu crois que c'est agréable de vivre avec quelqu'un qui est incapable de mener à bien quoi que ce soit, incapable *d'arriver* à quelque chose ? Tiens, par exemple la fois où tu... oh ! et puis ce n'est pas la peine.

À quoi bon poursuivre ? Emily ne changerait jamais. Elle était tout simplement irrécupérable. Pour elle, une journée bien remplie consistait à passer son temps à tripoter une bouillie grise et excrémentielle, ou à fourrer son bras des heures durant dans un grand vase d'argile grasse. Et pendant ce temps...

Le temps leur filait entre les doigts. Tout le monde, y compris les employés de Leo Bulero et parmi eux tout spécialement ses conseillers prévog, montait en grade ; chaque individu croissait, s'épanouissait. Je ne serai jamais conseiller prévog à New York, se dit-il. Toute ma vie, je serai condamné à moisir à Detroit où rien, absolument *rien* ne se passe jamais.

S'il pouvait décrocher ce poste à New York... Ma vie aurait enfin un sens, se dit-il. Je connaîtrais le bonheur car j'aurais un métier auquel je pourrais me donner à fond. Qu'aurait-il pu demander d'autre ? C'est tout ce qu'il me faut. *Je ne désire rien d'autre.*

— Je sors, lança-t-il à Emily en reposant son verre. (Il alla chercher son pardessus dans l'armoire.)

— Tu seras là avant que j'aille me coucher ?

Elle le suivit lugubrement jusqu'à la porte du conapt où ils vivaient depuis deux ans maintenant, sous le numéro 11139584 – en comptant à partir du centre de New York.

— On verra, répondit-il en ouvrant la porte.

Dans le couloir l'attendait un homme grand, aux cheveux gris, aux dents d'acier, aux yeux sans pupille. Il tendit à Barney une main artificielle à l'éclat bleuté et dit :

— Comment allez-vous, Mayerson ?

Il souriait de toutes ses dents métalliques.

— Palmer Eldritch, dit Barney. (Il se tourna vers Emily.) Tu as sûrement vu sa photo dans les homéojournaux. C'est cet industriel si célèbre. (Naturellement, il l'avait reconnu tout de

suite.) Vous vouliez me parler ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

Il y avait dans cette rencontre quelque chose de bizarre et de mystérieux, comme si tout cela s'était déjà produit mais d'une façon différente.

— Permettez-moi de parler un instant à votre mari, dit Eldritch à Emily d'une voix particulièrement douce. (Il fit un signe à Barney et ils sortirent dans le couloir. La porte se referma derrière eux. Emily avait obéi docilement. Eldritch avait maintenant abandonné son sourire.) Mayerson, dit-il, vous êtes en train de gâcher votre temps. Vous ne faites que répéter le passé. À quoi bon vous vendre du K-Priss ? Vous êtes un pervers. C'est la première fois que je vois une chose pareille. Je vous accorde encore dix minutes, et je vous ramène au clapier qui est votre véritable place. Alors, dépêchez-vous de savoir ce que vous voulez et de remettre un peu d'ordre dans votre cervelle embrouillée.

— Qu'est-ce que c'est, dit Barney, que le K-Priss ?

La main artificielle se leva ; avec une force énorme, Palmer Eldritch le poussa en arrière.

— Hé, dit Barney en luttant pour conserver son équilibre. Qu'est-ce qui... ?

Il était allongé sur le dos. Une douleur lancinante lui vrillait les tempes. Il réussit avec difficulté à ouvrir les yeux et à accommoder son regard sur la pièce qui l'entourait. Il venait de se réveiller. Il portait un pyjama qu'il voyait pour la première fois. Était-il dans le conapt de quelqu'un d'autre, affublé des vêtements d'un autre homme ?...

Pris de panique, il examina le lit. À côté de lui, dormait une fille qu'il ne connaissait pas, la bouche délicatement entrouverte pour respirer, la tête auréolée d'une cascade de cheveux d'un blanc cotonneux, les épaules lisses et nues.

— Je suis en retard, dit-il. (Sa voix était éraillée et méconnaissable.)

— Mais non, murmura la fille sans ouvrir les yeux. Sois tranquille. Il faut à peine... (Elle bâilla et ouvrit les yeux :) un quart d'heure pour aller au travail. (Elle lui sourit, comme si ses

inquiétudes l'amusaient.) Tu dis ça tous les matins. Va plutôt t'occuper du café. Il *me faut* du café.

— Tout de suite, dit-il en s'extrayant du lit.

— Jeannot Lapin, dit la fille d'un ton moqueur. Tu as peur de tout. Peur de moi, peur de ton travail... et tu cours sans cesse.

— Mon Dieu, fit Barney. J'ai tourné le dos à tout.

— Tout quoi ?

— Emily. (Il regarda la fille, Roni Machin-chose, et sa chambre à coucher.) Il ne me reste plus rien à présent.

— Ah ! bravo, fit Roni d'une voix sarcastique. Toi au moins, on peut dire que tu as l'art de faire des compliments.

— Et c'est arrivé il y a un moment à peine. Qui aurait pu le croire ? Juste avant l'arrivée de Palmer Eldritch.

— Palmer Eldritch ? Qu'est-ce que tu racontes ? Il doit se trouver en ce moment dans un lit d'hôpital, quelque part dans la région de Jupiter ou de Saturne, à se remettre des suites de son accident sur Pluton.

Elle parlait avec un dédain où perçait une pointe de curiosité.

— Je viens de rencontrer Palmer Eldritch, affirma-t-il, buté.

Et il songea : *Il faut que je retourne voir Emily*. Il ramassa ses vêtements, tituba avec eux jusqu'à la salle de bains et claqua la porte derrière lui. Rapidement, il se rasa, s'habilla et reparut devant la fille toujours couchée en disant :

— Il ne faut pas m'en vouloir. Je suis obligé de partir.

Un instant plus tard, sans même avoir pris son petit déjeuner, il se retrouvait à la sortie de l'immeuble, à l'abri du bouclier antithermique, à l'affût d'un taxi.

L'aérotaxi, un nouveau modèle flambant neuf, le déposa presque aussitôt devant l'immeuble d'Emily. Il paya en hâte, s'engouffra dans l'entrée et se retrouva devant la porte d'Emily. Le temps semblait avoir suspendu son cours. Autour de lui, tout semblait figé, paralysé, en attente. Il était le seul objet en mouvement dans un monde stationnaire.

Il sonna.

La porte s'ouvrit et un homme apparut.

— Oui ?

Il était brun, assez bien de sa personne, avec d'épais sourcils et des cheveux légèrement frisés et peignés avec soin. Il tenait à

la main un homéojournal ; Barney aperçut derrière lui une table dressée pour le petit déjeuner.

— Vous êtes... Richard Hnatt, fit Barney.

— Oui. (Intrigué, l'autre le regardait avec attention.) Je vous connais ?

Emily apparut, vêtue d'un sweater à col roulé et d'un pantalon tout taché.

— Grand Dieu, mais c'est Barney, fit-elle en s'adressant à Hnatt. Mon premier mari. Entre donc.

Elle ouvrit la porte toute grande et il pénétra dans le conapt. Elle semblait heureuse de le voir.

— Heureux de faire votre connaissance, dit Hnatt d'un ton neutre. (Il allait lui tendre la main mais sembla se raviser et proposa :) Du café ?

— Merci. (Il s'assit devant la table à un endroit libre.) Écoute, dit-il à Emily. (Il ne pouvait attendre davantage. Il fallait qu'il lui parle maintenant, malgré la présence de Hnatt.) J'ai eu tort de vouloir divorcer. J'aimerais me remarier avec toi. Recommencer comme avant.

D'une façon qu'il ne serait pas près d'oublier, Emily éclata de rire. Apparemment incapable de répondre, elle alla lui chercher une tasse avec sa soucoupe. Il se demandait si elle donnerait jamais une réponse à quoi que ce soit. C'était bien d'elle, de rire comme ça. C'était la solution de facilité. Celle qui convenait le mieux à sa paresse congénitale. Seigneur, se dit-il en regardant fixement devant lui.

Hnatt s'assit face à lui en disant :

— Nous sommes mariés. Qu'est-ce que vous avez cru, que nous vivions seulement ensemble ?

Son visage s'était assombri, mais il ne paraissait pas sur le point de perdre son sang-froid.

Sans lui accorder la moindre attention, Barney se tourna vers Emily.

— Un mariage ça s'annule. Veux-tu te remarier avec moi ?

Il se leva et fit quelques pas hésitants dans sa direction. Elle choisit ce moment pour se retourner tranquillement vers lui et lui mettre une tasse vide dans les mains.

— Mais non, dit-elle sans cesser de sourire.

Son regard débordait d'une lueur de compassion. Elle comprenait qu'il était sincère, que ce n'était pas un simple caprice de sa part. Mais la réponse était tout de même non, et il savait qu'il en serait ainsi jusqu'à la fin des temps. Elle n'avait même pas à prendre de décision. Tout simplement, ce qu'il lui proposait n'avait pas de réalité pour elle. Autrefois, se dit-il, sciemment, je l'ai meurtrie, brisée, détruite ; et voici le résultat. Je récolte ce que je mérite. Le mal que je lui ai fait retombe sur moi.

Il retourna, les jambes molles, s'asseoir à la table. Tandis qu'elle lui versait du café, il regardait ses mains. Avant, c'étaient celles de ma femme, se dit-il. Et j'ai tout abandonné. Par autodestruction. Je voulais me voir mourir. Il n'y a pas d'autre explication. Ou étais-je idiot à ce point ? Non. La bêtise ne suffit pas à expliquer une aussi énorme, aussi évidente...

— Et comment vont les choses, Barney, demanda Emily.  
— Bah, ça va très bien. (Sa voix tremblait.)  
— On m'a dit que tu vivais avec une petite rousse très mignonne, dit-elle.

Elle se rassit à sa place et continua son petit déjeuner.  
— C'est fini, dit Barney. Depuis longtemps.  
— Avec qui, alors ?

Elle disait cela sur le ton de la conversation. Comme si elle tuait le temps avec une amie d'enfance ou encore sa voisine de palier. Comment *peut-elle* agir de la sorte avec moi ? se dit-il. Impossible. C'est une attitude qu'elle se donne, pour cacher quelque chose de plus profond.

Tout haut, il déclara :

— Tu refuses de revenir avec moi parce que tu as peur que... que je te laisse à nouveau tomber. Mais ça ne risque pas d'arriver, tu sais. Jamais plus je ne recommencerais.

Sans s'émouvoir, Emily répondit :

— Je regrette que tu prennes les choses de cette façon, Barney. Est-ce que tu consultes un analyste ? On m'a dit que tu transportais une valise psychiatrique partout où tu allais.

— Le Dr Sourire, dit-il, la mémoire lui revenant. (Il avait dû le laisser chez Roni Fugate.) J'ai besoin qu'on m'aide, ajouta-t-il en regardant Emily. N'y a-t-il aucun moyen... ?

Il se tut. Ne peut-on modifier le passé ? s'interrogea-t-il. Évidemment non. Les effets et les causes agissent dans une seule direction. Les changements sont irréversibles. Ce qui est fait est fait, et je ne vois pas pourquoi je reste encore ici. Il se leva.

J'ai dû perdre la tête, dit-il. Excusez-moi. Je ne suis qu'à moitié réveillé... Ce matin, je ne sais plus ce que je fais.

— Vous ne buvez pas votre café ? proposa Hnatt. Une petite goutte de gnôle pour l'accompagner ?

Son visage n'était plus aussi tourmenté maintenant. Comme Emily, il assumait à nouveau un air tranquille, dégagé.

— Je n'y comprends rien, dit Barney. Palmer Eldritch m'a pourtant bien demandé de venir ici. (Ou bien se trompait-il ?) Je croyais que ça réussirait, dit-il d'un air déconfit.

Hnatt et Emily s'entre-regardèrent.

— Eldritch est à l'hôpital, commença Emily.

— Quelque chose a dû se détraquer, fit Barney. Eldritch a dû perdre le contrôle. Il faut que je le retrouve. Il saura m'expliquer. (Il se sentait en proie à une incommensurable panique qui l'enveloppait jusqu'au bout des ongles.) Au revoir, réussit-il à articuler.

Il s'enfuit en tâtonnant vers la porte.

— Attendez, dit Richard Hnatt derrière lui.

Il se retourna. Assise à sa place à la table, Emily arborait un sourire figé en buvant son café à petites gorgées. En face d'elle, à demi tourné vers Barney, Hnatt tenait sa fourchette dans sa main artificielle. Lorsqu'il porta un morceau d'œuf à sa bouche, Barney vit briller d'énormes dents saillantes en acier. Hnatt avait des cheveux gris et des yeux ternes beaucoup plus grands que tout à l'heure. Sa seule présence suffisait à emplir la pièce. Mais c'était toujours Hnatt. Je ne comprends pas, se dit Barney. Il resta devant la porte du conapt, attendant comme l'avait demandé Hnatt. Est-ce qu'on ne dirait pas Palmer Eldritch ? s'interrogea-t-il. Dans les photos, il a un bras artificiel, des dents en acier et des yeux Jensen. Mais ce n'était pourtant pas Eldritch.

— En toute honnêteté, fit Hnatt, je dois vous informer qu'Emily vous est bien plus attachée qu'elle ne voudrait le

laisser paraître. Je le sais parce qu'elle me l'a dit. Plusieurs fois. (Il poursuivit, s'adressant à Emily :) Tu es du type vertueux. Tu crois de ton devoir d'éliminer tout sentiment à l'égard de Barney. Tu l'as toujours cru, d'ailleurs. Oublie un peu tes principes moraux. On ne bâtit pas un mariage sur de telles idées. Un peu de spontanéité, que diable. Tu as peur de... (Il fit un geste vague.) Te parjurer envers moi ? Mais n'est-il pas plus important de faire face à tes propres sentiments, au lieu de les camoufler sous une façade d'abnégation ? Tiens, regarde ce que tu as fait avec Barney : tu t'es laissé abandonner par lui parce que tu jugeais que tu n'avais pas le droit d'entraver sa carrière. Eh bien, ton attitude n'a aucunement changé, ajouta-t-il. Et tu fais fausse route. Sois donc fidèle à toi-même.

Sur ces mots, il sourit à Barney et l'un de ses yeux morts se ferma en un clin d'œil mécanique.

C'était bien Palmer Eldritch à présent. Complètement.

Emily, cependant, ne semblait pas s'apercevoir du changement. Son sourire s'était éteint ; elle semblait confuse, désorientée et de plus en plus furieuse.

— Tu exagères, dit-elle enfin à son mari. J'ai dit exactement ce que je pensais, je ne suis pas une hypocrite et je n'aime pas qu'on m'accuse d'en être une.

À nouveau, l'homme assis en face d'elle parla :

— Tu n'as qu'une vie. Si tu veux la vivre avec Barney plutôt qu'avec moi...

— Non. (Elle le foudroya du regard.)

— Je m'en vais, dit Barney.

Il ouvrit la porte. C'était sans espoir.

— Attendez. (Palmer Eldritch courut après lui.) Je vous accompagne en bas.

Ensemble, les deux hommes gagnèrent l'escalier.

— Ne perdez pas espoir, dit Eldritch. Rappelez-vous : c'est la première fois que vous prenez du K-Priss. D'autres occasions se présenteront. Insistez jusqu'à ce que vous réussissiez.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce K-Priss ? demanda Barney.

À son oreille, une voix féminine ne cessait de répéter :

— Barney, réveille-toi. (Quelqu'un le secouait. Il ouvrit les yeux, ses paupières papillotèrent. Agenouillée à côté de lui, une main sur son épaule, se trouvait Anne Hawthorne.) Quel effet cela fait-il ? Je passais, je n'ai trouvé personne. Alors, je suis entrée et je vous ai trouvés tous en cercle, complètement en état de transe. Et si j'avais été quelqu'un de l'ONU ?

— Tu m'as réveillé, dit-il à Anne dès qu'il eut conscience de ce qu'elle venait de faire.

Il était déçu et frustré. Il lui en voulait. Mais il ne s'attarda pas aux regrets. Déjà, le désir brûlant naissait en lui de recommencer au plus vite. Rien d'autre ne comptait, ni Anne ni les colons affaissés sur eux-mêmes tout autour de lui.

— C'est si bien que ça ? demanda Anne avec perspicacité. (Elle toucha la poche de son manteau.) Il est venu chez nous également. J'en ai acheté. Un homme grand, avec des yeux et des dents bizarres et des cheveux gris.

— Eldritch. Ou son simulacre. (Il avait mal aux articulations, comme s'il était resté recroquevillé sur lui-même des heures d'affilée. Pourtant, en regardant sa montre, il vit que quelques secondes, une minute tout au plus, avaient dû s'écouler.) Eldritch est partout, fit-il. Donne-moi ton K-Priss.

— Non.

Il haussa les épaules pour ne pas laisser voir sa déception, la violence de la privation physique. Bah, Palmer Eldritch ne tarderait pas à revenir. Il devait connaître les effets de sa drogue. Peut-être repasserait-il aujourd'hui, d'ailleurs.

— Raconte, dit Anne.

— C'est un univers hallucinatoire où Eldritch fait office de dieu omniprésent. Il te donne une chance de faire ce qui est impossible autrement : reconstruire le passé comme tu aurais voulu qu'il soit. Mais, même avec Eldritch, c'est difficile. Ça prend du temps. (Il se tut, massant son front endolori.)

— Tu veux dire qu'il ne suffit pas de claquer les doigts, comme ça, pour avoir tout ce qu'on veut ? Comme dans un rêve ?

— Ce n'est pas du tout comme dans un rêve.

C'est bien pire, songea-t-il. Ce serait plutôt un avant-goût de l'enfer. Oui, c'est bien ainsi que devait être l'enfer : sans cesse

renouvelé et sans cesse réfractaire. Mais, selon Eldritch, avec suffisamment de temps et d'efforts *on pouvait modifier le passé.*

— Si tu retournes..., commença Anne.

— Si ! (Il la regarda avec fixité.) Mais il *faut* que j'y retourne. Je n'ai rien pu faire cette fois-ci. (Des centaines de fois, se dit-il. Il faudra bien ça.) Écoute. Il faut que tu me donnes ton K-Priss. Pour l'amour du ciel. Je suis sûr de pouvoir la convaincre. Eldritch est de mon côté. Il la travaille en même temps que moi. Elle est déjà ébranlée, je l'ai prise par surprise...

Il se tut soudain et regarda Anne. Il y a quelque chose qui n'est pas normal, se dit-il. Parce que...

Anne avait une main et un bras artificiels. Les doigts de plastique et de métal n'étaient qu'à quelques centimètres de lui et il les distinguait clairement. Et lorsqu'il plongea son regard dans le sien, il se sentit au bord d'un abîme aussi profond que l'espace intersystèmes d'où Palmer Eldritch avait émergé un beau jour. Derrière ces paupières éteintes semblait le guetter le néant d'un univers encore inexploré.

— Vous en reprendrez plus tard, fit Anne d'une voix calme. Une séance par jour vous suffit amplement. (Elle sourit.) Autrement vous allez vous ruiner ; et si vous ne pouvez plus vous procurer du K-Priss, comment diable ferez-vous ?

Elle lui souriait de toutes ses dents d'acier.

Autour de lui, les autres colons commençaient à se réveiller en grognant. Un par un, ils se redressaient, comme à regret, rassemblant leurs esprits. Anne avait disparu. Il se leva péniblement. Du café, se dit-il. Je suppose qu'elle est allée faire du café.

— Bigre ! fit Norm Schein.

— Où êtes-vous allés ? demanda Tod Morris. (La langue pâteuse et les yeux chassieux, il se releva également etaida sa femme, Helen, à en faire autant.) Moi, j'ai revécu mon adolescence à l'université, le jour où je suis vraiment sorti avec une fille... pour la première fois, pour de bon, vous comprenez ? (Il jeta, nerveusement, un coup d'œil en direction d'Helen.)

— C'est très nettement supérieur au D-Liss, affirma Mary Regan. Incomparable. Si vous saviez ce que j'étais en train de faire... (Elle gloussa d'un air gêné.) Mais je ne peux pas vous le dire. (Elle se tut, écarlate.)

Barney Mayerson regagna sa cellule et referma la porte derrière lui. Il sortit le tube en plastique que lui avait donné Allen Faine. *C'est le moment*, se dit-il. Mais... est-ce réellement fini ? Cette image d'Eldritch, tout à l'heure, était-ce seulement une surimpression, un résidu hallucinatoire, ou bien un éclair de pénétration intuitive de ce qui était à présent leur véritable condition, pas seulement la sienne mais celle de tous les autres colons ?

Dans cette dernière hypothèse, ce n'était certainement pas le moment d'absorber la toxine. Il lui restait au moins suffisamment de lucidité pour le comprendre.

Néanmoins, il se mit à dévisser le bouchon.

Une toute petite voix émanant de l'intérieur du tube stridula :

— Vous êtes observé en permanence, Mayerson. Ne nous obligez pas à intervenir. Vous vous en repentiriez sérieusement. Désolé !

Il reboucha précipitamment le tube... dans lequel il n'y avait rien, d'ailleurs.

— Que se passe-t-il ? demanda Anne en émergeant de la cuisine contiguë à la cellule. (Elle portait un tablier qu'elle avait déniché quelque part.) Qu'est-ce que tu as dans la main ?

— De quoi m'évader, fit-il d'une voix grinçante. De cet endroit.

— De quel endroit ? (Son apparence était redevenue normale. Plus rien n'était anormal maintenant.) Tu n'as pas l'air bien, Barney ; je t'assure. Est-ce que c'est à cause du K-Priss ?

— C'est un genre de gueule de bois. (Est-ce que Palmer Eldritch était vraiment dans cet objet ? Il examina soigneusement le tube en le faisant tourner dans la paume de sa main.) Y a-t-il un moyen d'entrer en contact avec le satellite des Faine ?

— Oh ! sans doute. Peut-être en leur vidphonant ou...

— Va demander à Norm Schein de me l'appeler, dit Barney.

Docile, Anne se leva. La porte de la cellule se referma sur elle.

Il alla aussitôt extraire le code que lui avait donné Faine de sa cachette derrière la cuisinière. Il lui faudrait coder son message.

Les pages du livre étaient entièrement blanches.

Bon, se dit-il, tant pis si je ne peux pas le faire passer en code. Il faudra que ça parte, même avec les moyens du bord.

La porte s'ouvrit et Anne apparut.

— Mr Schein est en train de s'en occuper. Il dit qu'ici ils leur demandent tout le temps des disques choisis.

Il la suivit le long du corridor jusqu'à une pièce exiguë où Norm était assis devant un émetteur. Lorsque Barney fit son apparition, il tourna la tête en disant :

— J'ai pu avoir Charlotte... est-ce que ça fera l'affaire ?

— Non. Allen, fit Barney.

— D'accord. (Au bout d'un instant, Norm annonça :) Tenez, je vous passe ce vieux farceur de Al en personne. (Il tendit le microphone à Barney. Sur l'écran minuscule, la figure joviale et professionnelle d'Allen Faine apparut.) Un nouveau colon qui vous parle, expliqua Norm en lui reprenant brièvement le micro. Barney Mayerson, je vous présente la moitié du tandem qui contribue à conserver le moral des habitants de Mars. (Entre ses dents, il murmura :) Seigneur, quel mal de tête ! Excusez-moi.

Il quitta sa place devant l'émetteur et disparut en titubant au détour du couloir.

— Monsieur Faine, dit Barney en choisissant ses mots, j'ai eu tout à l'heure une conversation avec Mr. Palmer Eldritch. Il a fait allusion à l'entrevue que vous et moi avons eue dernièrement. Dans ces conditions, je me suis permis de penser qu'il n'était pas...

— Quelle entrevue ? demanda froidement Allen Faine.

Barney garda quelques instants le silence.

— Il est clair qu'ils avaient une caméra infrarouge en marche, poursuivit-il enfin. Sans doute à bord d'un satellite. Cependant, il ne semble pas que le contenu de notre conversation leur soit...

— Vous êtes complètement fou, dit Faine. Je ne vous connais pas. Je n'ai jamais eu de conversation avec vous. Vous avez un disque à demander ou pas ? (Il avait un visage impassible et son air détaché ne semblait nullement feint.)

— Vous ne savez pas qui je suis ? demanda Barney d'un ton incrédule.

Faine coupa la communication. L'écran s'éteignit, ne reflétant plus que le vide de l'espace. Barney reposa son micro. Il n'éprouvait rien. Rien que de l'apathie. Il passa devant Anne sans la voir et sortit dans le couloir. Là, il s'arrêta, sortit son paquet – le dernier ? – de cigarettes terriennes et en alluma une en songeant. Ce qu'Eldritch a fait à Leo sur la Lune, ou sur Sigma 14-B, ou Dieu sait où encore, il est en train de me le faire ici. Et il nous aura tous un par un. Isolés. Finie la vie communautaire. Finie pour moi, en tout cas.

Et tout ce que j'ai pour lutter, se dit-il, c'est un tube qui a (ou n'a pas) contenu un jour une toxine extrêmement coûteuse et rare, capable de mettre mon cerveau en déroute – mais qui ne renferme plus à présent que Palmer Eldritch, ou pas même lui. Une simple partie de lui-même : sa voix.

L'allumette lui brûlait les doigts ; il ne s'en aperçut même pas.

## 11

Consultant les papiers épars sur sa table, Félix Blau annonça :

— Il y a maintenant quinze heures qu'un vaisseau autorisé par l'ONU et appartenant légalement aux Produits K-Priss a atterri sur Mars et commencé sa première distribution de tablettes aux clapiers de Fineburg Crescent.

Leo Bulero se pencha vers l'écran et joignit les mains en disant :

— Y compris le clapier Chicken Pox ?

Félix Blau acquiesça d'un bref signe de tête.

— À l'heure qu'il est, reprit Leo, Mayerson aurait dû ingurgiter sa décoction brouille-cervelle et nous aurions dû avoir de ses nouvelles par le réseau de satellites.

— Je ne l'ignore pas.

— William C. Clarke est bien à son poste ? (Clarke était le juriste attitré des Combinés P.P. sur Mars.)

— Oui, dit Félix Blau, mais Mayerson ne l'a pas non plus contacté. Il n'a contacté *personne*. (Il repoussa la liasse de papiers.) C'est tout ce que je sais pour le moment.

— Peut-être qu'il est mort, fit Leo. Il se sentait déprimé et morose. Peut-être les convulsions ont-elles été si terribles que...

— Mais nous l'aurions su ; obligatoirement, l'un des trois hôpitaux de l'ONU aurait été averti.

— Où se trouve Palmer Eldritch ?

— Personne ici n'a réussi à le savoir. Il a quitté la Lune et s'est volatilisé. Nous avons totalement perdu sa trace.

— Je donnerais mon bras droit, fit Leo, pour savoir ce qui peut se tramer là-bas, dans le clapier de Barney.

— Pourquoi n'allez-vous pas sur Mars ?

— Merci, fit Leo aussitôt. Je ne bouge plus des Combinés P.P. après ce qui m'est arrivé sur la Lune. Vous ne pourriez pas envoyer sur place un de vos hommes ?

— Nous avons cette fille, Anne Hawthorne. Mais elle n'a pas non plus donné signe de vie. Peut-être ferais-je le déplacement, si vous ne voulez pas y aller.

— Ne comptez pas sur moi, fit Léo.

— Ça vous coûtera un paquet.

— D'accord. Je paierai. Mais au moins nous aurons un espoir. Pour l'instant, nous sommes strictement dans le cirage. (Perdants sur toute la ligne, songea-t-il.) Envoyez-moi votre facture, ajouta-t-il.

— Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous auriez à payer si je mourais sur Mars, s'ils réussissaient à m'avoir ? Mon organisation vous...

— Je vous en prie, dit Leo, n'en parlons plus. Qu'est-ce donc que cette planète Mars ? Un cimetière dont Eldritch est le fossoyeur ? Admettons. Palmer Eldritch a dû avaler Barney tout cru. À votre tour, maintenant. Allez au clapier Chicken Pox. (Il raccrocha.)

Derrière lui, Roni Fugate, sa conseillère attitrée pour la région de New York, avait tout écouté attentivement. En voilà une qui n'en perd pas une miette, se dit Léo.

— Vous avez bien enregistré ? lança-t-il d'une voix dure.

— Vous êtes en train de lui faire exactement ce qu'il vous a fait.

— Qui ça ? Quoi ?

— Barney avait peur de vous suivre lorsque vous avez disparu sur la Lune. Maintenant, c'est vous qui...

— Ce serait de la folie, dit Leo. J'avoue que Palmer Eldritch m'a fait tellement peur que je n'ose pas mettre le bout du nez hors de cet immeuble. Tout ce que vous dites est exact. Mais je n'irai pas sur Mars.

— Seulement, susurra Roni, personne ne vous mettra à la porte, comme Barney.

— Je me suis déjà mis à la porte. À l'intérieur de moi-même. Ça fait mal.

— Pas assez pour vous faire aller sur Mars.

— D'accord ! (Il décrocha sauvagement le combiné et rappela Félix Blau.) Blau, j'ai changé d'avis. J'y vais. Tant pis si c'est complètement fou.

— Franchement, répondit Félix Blau, si vous voulez mon avis, c'est exactement ce que Palmer Eldritch veut que vous fassiez. Pour prouver votre courage, vous allez...

— Eldritch n'a aucun pouvoir sans cette drogue, dit Leo. Tant qu'il ne pourra pas m'en administrer, je serai en sécurité. Je prendrai avec moi quelques gardes du corps pour veiller à ce qu'il ne m'en injecte pas par surprise comme la dernière fois. Mais dites, vous venez quand même, hein ? (Il pivota sur son siège pour faire face à Roni.) Ça vous va ?

— Oui.

— Vous entendez ? Elle dit que ça va. Alors c'est entendu, vous venez avec moi sur Mars pour... me tenir compagnie ?

— Et si vous vous trouvez mal, je vous ferai respirer des sels, dit Félix Blau. Très bien. Rendez-vous à votre bureau dans... (Il consulta son bracelet-montre.) Deux heures. Nous mettrons au point les derniers détails. Procurez-vous un appareil rapide. J'amènerai également deux ou trois hommes en qui j'ai confiance.

— Et voilà, dit Leo à Roni en coupant la communication. Vous êtes arrivée à vos fins. Vous avez subtilisé son poste à Barney et, si je ne reviens jamais de Mars, vous avez une chance de vous asseoir dans mon fauteuil par-dessus le marché.

Il la foudroya du regard. Les femmes, se dit-il. Elles peuvent faire de nous tout ce qu'elles veulent. Mère, épouse, employée même. Elles nous entortillent comme autant de petits bouts de thermoplastique.

— Je pensais à ça, monsieur Bulero ? C'est réellement ce que vous croyez ?

Il la regarda longuement, durement.

— Oui. Parce que vous avez une ambition insatiable. C'est réellement ce que je crois.

— Vous vous trompez.

— Si je ne reviens pas de la planète Mars, viendrez-vous me chercher ? (Il attendit mais elle ne répondit pas. L'hésitation se reflétait sur son visage et cela le fit rire bruyamment.) Bien sûr que non, dit-il.

D'un air glacé, elle se leva.

— Je dois retourner dans mon bureau. J'ai de la vaisselle à juger. De nouveaux modèles en provenance du Cap.

Il la regarda partir en se disant : Au moins, je suis sûr qu'elle est véritable. Ce n'est sûrement pas Palmer Eldritch. Mais si j'en reviens, il faudra que je trouve le moyen de me débarrasser d'elle rapidement. Je n'aime pas être manœuvré.

Palmer Eldritch, s'avisa-t-il subitement, a bien pris la forme d'une petite fille... sans parler de cet horrible chien. Et si ce n'était pas Roni Fugate ? Si c'était Eldritch ?

Cette pensée le fit frissonner.

Ce qui nous attend, se dit-il, ce n'est pas l'invasion de la Terre par les Proxiens, ces créatures venues d'un autre système. Non. C'est Palmer Eldritch qui à lui tout seul se répand, gagne de plus en plus de terrain comme une mauvaise herbe. À force d'enfler, finira-t-il par éclater ? Tous ces simulacres d'Eldritch sur la Terre, la Lune, Mars. Tous ces Palmer Eldritch qui s'enflent, qui s'enflent et qui éclatent : *pop, pop, pop !* Comme dans Shakespeare, une épingle à la bonne place au défaut de la cuirasse et hop ! plus de roi.

Mais dans ce cas précis, songea Leo, qu'est-ce qui ferait office d'épingle ? Et la cuirasse avait-elle seulement un défaut ? Je n'en ai pas la moindre idée, pas plus que Félix ou Barney. Et il y a gros à parier que Félix serait bien en peine de trouver le moyen de contrer Eldritch. Kidnapper Zoe, cette mégère qui lui tient lieu de fille ? Eldritch s'en moquerait. À moins que Palmer ne soit également Zoe. Peut-être qu'il n'existe pas de Zoe, indépendamment de lui. Et voilà dans quel pétrin nous serons jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de nous débarrasser de lui, songea-t-il. Trois planètes et six lunes, envahies de répliques et d'extensions d'un seul homme. C'est un véritable protoplasme que cet homme-là, avec sa capacité de se répandre, de se reproduire et de se diviser. Et tout cela à cause de cette sale drogue extra-terrestre, ce K-Priss de malheur.

Une fois de plus devant son vidphone, il composa le numéro du satellite d'Allen Faine. Quelque temps après, frêle et insubstantielle mais présente malgré tout, l'image de son premier disc-jockey se formait sur l'écran.

— Oui, monsieur Bulero ?

— Vous êtes certain que Mayerson n'a pas essayé de vous contacter ? Vous êtes sûr qu'il a bien le code ?

— Pas le moindre signe de vie. Nous sommes à l'affût du moindre message en provenance du clapier Chicken Pox. Nous avons vu le vaisseau d'Eldritch se poser à proximité — il y a plusieurs heures de cela — et nous avons vu Eldritch en sortir. Il s'est aussitôt dirigé vers le groupe de colons et, bien que nos caméras n'aient pu enregistrer les détails, il ne fait pas l'ombre d'un doute que la transaction a eu lieu sur-le-champ. Et, ajouta Faine, Barney Mayerson se trouvait parmi les colons qui sont venus accueillir Eldritch à la surface.

— Je crois comprendre ce qui s'est passé, fit Leo. D'accord, je vous remercie.

Il raccrocha. Barney est redescendu dans le clapier avec le K-Priss, se dit-il. Et aussitôt ils se sont tous mis à en prendre. À partir de là, tout était fini. Comme pour moi sur la Lune. Notre stratégie exigeait que Barney absorbe du K-Priss. Et par là même nous jouions le jeu d'Eldritch. Dès lors que Barney prenait la drogue, notre plan était voué à l'échec. Car chacun des univers hallucinatoires engendrés par le K-Priss est sous le contrôle d'Eldritch. Il est partout à la fois. Ou plutôt, rectifia Leo mentalement, *ces univers sont tous dans sa tête*. Je suis bien placé pour le savoir, moi qui en ai fait l'expérience.

L'ennui, songea-t-il, c'est que lorsqu'on y est entré, on ne peut plus en sortir. On croit être libre, mais ce n'est qu'une illusion. C'est un sens unique. Et pour autant que je sache, moi-même je n'en suis pas encore sorti.

C'était peu probable quand même. Mais cela prouve, se dit Leo, que j'ai encore peur de lui. Roni Fugate l'a bien vu. Assez peur (je le reconnaiss) pour laisser choir Barney comme il m'a laissé choir. Et encore. Barney avait-il son talent de cognitif. Il savait ce qui l'attendait avec presque autant de précision que moi *a posteriori*. Pas étonnant qu'il ait renâclé.

À *qui de se sacrifier* ? se demanda Leo. Moi, Barney, Félix Blau... qui aura le premier l'honneur de se faire gober tout cru par Palmer Eldritch ? Car que sommes-nous d'autre pour lui que de la nourriture en puissance, toute prête à être ingérée ? Ce

qui nous est revenu du système proxien, c'est une bouche, une immense bouche qui finira par nous avaler tous.

Et on ne pourra pas le taxer de cannibalisme. Pour la bonne raison qu'il n'est pas humain. Je le sais. Ce n'est pas un être humain qu'il y a dans la peau de Palmer Eldritch.

Ce qu'il y avait au juste, il aurait bien voulu le savoir. Tant de choses avaient pu se passer, soit à l'aller soit au retour, dans l'immensité sans borne qui sépare le Soleil de Proxima. Peut-être est-ce arrivé, se dit Leo, dès le voyage d'aller. Peut-être, pendant dix ans, a-t-il dévoré tous les Proxiens ; puis, après avoir bien léché son assiette, nous est-il revenu bien tranquillement. Pouah ! Il en avait le frisson.

Et voilà, songea-t-il. Plus que deux heures de vie indépendante ; plus le temps qu'il faut pour accomplir le voyage jusqu'à Mars : dix heures en tout d'existence personnelle, et puis... plus rien. Et dire que, sur toute la planète Mars, cette horrible drogue est distribuée en ce moment. Que de gens capturés dans ses filets et promis à la réclusion dans les labyrinthes d'un univers hallucinatoire à tiroirs. Comment les bouddhistes de l'ONU, ceux de la clique de Hepburn-Gilbert, appellent-ils cela ? *Maya*. La mère de l'illusion. Tu parles. Écœuré, il allongea le bras vers son intercom afin de commander un vaisseau rapide pour le voyage. Et il me faut un excellent pilote, s'visa-t-il. Il y a eu trop d'accidents ces derniers temps avec ces atterrissages autonomes. Je n'ai aucune envie d'aller m'éparpiller dans le paysage. *Surtout ce paysage-là.*

S'adressant à Miss Gleason, il demanda :

— Quel est le meilleur pilote interplanètes dont nous disposons ?

— Don Davis, fit Miss Gleason sans hésiter. Il a fait ses preuves lors de... ses voyages vénusiens, n'est-ce pas ?

Elle évitait de faire explicitement allusion au D-Liss ; même l'intercom pouvait être surveillé.

Dix minutes plus tard, tous les détails du voyage étaient réglés.

Leo Bulero se cala dans son fauteuil et alluma un énorme havane à feuille claire conservé, depuis des années sans doute,

dans un humidificateur à l'hélium. Lorsqu'il le décapita d'un coup de dents, le cigare lui parut sec et cassant. Il craquait désagréablement sous la dent. Il se sentit déçu. Il avait l'air si bien conservé dans sa boîte. C'est ainsi, se dit Leo. On ne sait à quoi s'en tenir que quand on a le nez dessus.

La porte de son bureau s'ouvrit. Miss Gleason apparut, une liasse de papiers à la main.

La main qui tenait les papiers était artificielle. Elle brillait d'un éclat indiscutablement métallique. Aussitôt, il leva les yeux pour examiner le visage et le reste du corps. L'homme de Néanderthal, se dit-il. Voilà à quoi me font penser ces molaires géantes en acier inoxydable. Une immense dégénérescence. Deux cent mille ans de régression. Révoltant. Et ces yeux luxvid, ou vidlux, ou est-ce que je sais. Sans pupille. Rien qu'une fente. Fabriqués, il est vrai, par les laboratoires Jensen de Chicago.

— Allez au diable, Eldritch, fit-il.

— Je serai votre pilote, également, dit Palmer Eldritch sous la forme de Miss Gleason. Et j'avais l'intention de venir vous accueillir à l'arrivée. Mais c'est trop, j'imagine. Et trop tôt.

— Donnez-moi les papiers à signer, dit Leo en tendant la main.

— Vous avez quand même l'intention de faire le voyage ? (Eldritch semblait sincèrement étonné.)

— Oui, dit Leo en attendant patiemment les papiers.

Lorsqu'on a touché une fois au K-Priss, on est déchu. C'est sans doute ce qu'aurait dit Anne Hawthorne dans sa phraséologie dogmatique, fanatique et dévote. Tout comme le péché, se dit Barney Mayerson, c'est la condition préalable à la servitude. C'est la Chute. Et la tentation est la même.

Mais ce qui nous fait défaut dans le cas présent, c'est le moyen de nous racheter. Faudra-t-il aller jusqu'à Prox pour le découvrir ? Même là, il n'est pas sûr qu'il existe. Même dans tout l'univers, à vrai dire.

Anne Hawthorne apparut à la porte de la salle des transmissions du clapier.

— Tu te sens bien ?

— Parfaitement bien, dit Barney. Vois-tu, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes. *Personne* ne nous a forcés à consommer du K-Priss. (Il laissa tomber sa cigarette par terre et l'écrasa du bout de son soulier.) Et tu ne veux pas me donner ta tablette, dit-il.

Mais ce n'était pas Anne qui la lui refusait. C'était Eldritch qui tirait les ficelles, qui le faisait languir.

Je pourrais très bien la lui prendre de force, s'avisa Barney.

— Arrête ! dit-elle. Ou dit Eldritch.

— Hé ! s'écria Norm Schein de l'intérieur de la salle des transmissions en bondissant de sa chaise, sidéré. Qu'est-ce que vous faites, Mayerson ? Laissez-la...

Le bras artificiel frappa violemment Barney. Les doigts métalliques se refermèrent sur sa gorge. Agiles et efficaces, ils cherchaient l'endroit où la mort pourrait être administrée de la façon la plus sûre. Mais Barney avait la tablette, et c'était le plus important pour lui. Il laissa aller la créature.

— Il ne faut pas faire ça, Barney, dit-elle lentement. C'est trop près de la première dose. Attention !

Sans répondre, il s'éloigna en direction de sa cellule.

— Rends-moi un service, crie-t-elle derrière lui. Partage la tablette en deux, je viendrai aussi.

— Pourquoi ?

— Ma présence sera peut-être utile.

— Je saurai me tirer d'affaire tout seul.

Si seulement, se dit-il, j'arrivais à surprendre Emily avant le divorce, avant l'apparition de Richard Hnatt dans sa vie... comme la première fois. C'est le seul moment où j'aurais véritablement une chance. Sans relâche, se dit-il. Il faudra que j'essaie sans relâche ; jusqu'à ce que je réussisse.

Il ferma la porte à clé.

Tandis qu'il absorbait avidement son K-Priss, il songea à Leo Bulero. Il s'en est sorti, lui. Probablement parce qu'il était de taille à résister à Palmer Eldritch. Ou bien Palmer lui a-t-il tout simplement lâché du fil pour le laisser s'amuser au bout de sa ligne ? Il aurait pu venir à mon secours. Quoique, là où je suis maintenant, plus personne ne puisse venir à mon secours. Même Eldritch m'a prévenu, par la bouche d'Anne Hawthorne.

Même lui, il se sent dépassé. Alors quoi ? Aurais-je plongé assez loin pour échapper à son influence ? Serais-je arrivé à la limite au-delà de laquelle même lui n'ose plus s'aventurer, là où plus rien n'existe ?

En tout cas, songea-t-il, il est trop tard pour rebrousser chemin.

Il ressentait une douleur à la tête et il ferma les yeux sans le vouloir. C'était comme si son cerveau, apeuré et doué de vie, avait remué à l'intérieur de sa boîte crânienne. Il l'avait senti tressaillir. Altération du métabolisme, se dit-il.

— Au secours, fit-il à haute voix.

— Et alors ? grinça une voix masculine. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, que je vous tienne la main ? Ouvrez les yeux ou fichez le camp d'ici. Ce séjour sur Mars vous a complètement ramolli. Réveillez-vous, bon sang !

— Taisez-vous, dit Barney. Vous ne voyez pas que je suis malade comme un chien ? (Il ouvrit les yeux et se trouva face à Leo Bulero, trônant derrière son bureau de chêne massif.) Écoutez, reprit-il. Je suis bourré de K-Priss. J'en ai trop pris. Je ne sais pas où je vais. Si vous ne pouvez pas m'aider, je suis foutu.

Ses jambes pliaient sous lui comme du coton tandis qu'il se laissait tomber sur le siège le plus proche.

Leo l'examina soigneusement à travers la fumée de son cigare :

— Vous êtes sous l'effet du K-Priss, *en ce moment* ? (Il fronça les sourcils.) Voilà deux ans que...

— Le K-Priss est prohibé ?

— Exact : prohibé. Seigneur, je me demande si ça vaut la peine de vous adresser la parole. Qu'est-ce que vous êtes, un fantasme issu du passé ?

— Je viens de vous le dire. J'en suis bourré à bloc ! (Barney serra convulsivement les poings.)

— C'est bon, c'est bon, fit Leo en soufflant devant lui un épais nuage de fumée grise. Ne vous énervez pas. Moi aussi, j'ai été faire un petit tour dans le futur, et je n'en suis pas mort. Et puis quoi, vous êtes un cognitif, vous. Vous devriez avoir l'habitude. N'importe comment... (Il se carra dans son fauteuil, le fit pivoter

puis croisa les jambes.) J'ai vu ce monument. En l'honneur de qui ? De moi. (Il lança à Barney un regard de biais puis haussa les épaules.)

— Je n'ai rien à faire ici, dit Barney. Cette période ne me vaut rien du tout. Je veux retrouver ma femme. Je veux Emily.

Il sentait monter en lui le goût amer de la déception.

— Emily, fit Leo Bulero en hochant la tête. (Il appuya sur le bouton de son intercom.) Miss Gleason, qu'on ne nous dérange pas pendant quelques instants, je vous prie. (Il reporta son attention sur Barney qu'il dévisagea avec soin.) Son mari, Hnatt... c'est bien ainsi qu'il s'appelle, n'est-ce pas ? Il s'est fait épingle par la police de l'ONU en même temps que le reste de la bande d'Eldritch. Il était lié à eux par contrat. Eh bien, on lui a laissé le choix – injuste, direz-vous, mais je n'y suis pour rien – entre une peine de prison et l'émigration. Il a émigré.

— Et elle ?

— Avec son affaire de céramiques ? Comment vouliez-vous qu'elle continue au fin fond du désert martien ? Naturellement, elle l'a aussitôt plaqué. De sorte que si vous aviez attendu...

— Êtes-vous réellement Leo Bulero ? Ou Palmer Eldritch ? Vous dites tout cela pour me tourmenter davantage, hein ?

— Palmer Eldritch est mort, dit Leo en soulevant un sourcil.

— Mais tout ceci n'est pas réel. C'est une hallucination provoquée par la drogue. Un effet de la translation.

— Pas réel, mon œil, grogna Leo. Qu'est-ce que je suis, moi, alors ? (Il pointa un index menaçant vers Barney.) C'est vous qui êtes une illusion venue du passé. Vous prenez la situation complètement à l'envers. Vous entendez ça ? (De toute la force de ses deux mains réunies, il donna un grand coup sur son bureau.) C'est le bruit de la réalité. Et je vous répète que votre ex-épouse et Hnatt ont divorcé. Je le sais, puisqu'elle nous donne toutes ses poteries à minifier. Pas plus tard que jeudi dernier, elle était dans le bureau de Roni Fugate.

L'air hargneux, il tira sur son cigare tout en continuant à foudroyer Barney du regard.

— Tout ce que j'ai à faire, dans ce cas, dit Barney, c'est d'aller la trouver.

— Oui, approuva Leo en hochant la tête. Mais il y a autre chose. Qu'est-ce que vous comptez faire au sujet de Roni Fugate ? Vous vivez avec elle dans cet univers que vous vous plaisez à qualifier d'irréel.

Suffoqué, Barney s'exclama :

— Encore ! *Au bout de deux ans* ?

— Et Emily le sait puisque, depuis qu'elle doit passer par Roni pour nous vendre ses céramiques, elles sont devenues copines. Elles n'ont plus de secrets l'une pour l'autre. Mettez-vous à la place d'Emily. Si elle accepte de vous reprendre, Roni est capable de lui refuser ses poteries. C'est un risque, et je parie qu'Emmie n'est pas prête à le courir. Vous comprenez, nous laissons à Roni une liberté de décision absolue, exactement comme pour vous jadis.

— Emily ne ferait jamais passer sa carrière avant sa vie privée.

— C'est pourtant ce que *vous* avez fait. Peut-être avez-vous fait école. Peut-être qu'Emily a appris ça à votre contact. Et de toute façon, même débarrassée de Hnatt, pourquoi Emily voudrait-elle retourner avec vous ? Elle a parfaitement réussi. Elle est connue à travers la planète entière. Et elle doit se trouver à la tête d'un joli pécule... Vous voulez savoir la vérité ? Elle a tous les hommes qu'elle veut. Elle n'a qu'à lever le petit doigt. Rendez-vous à l'évidence, Barney : elle n'a pas besoin de vous. Et puis, qu'est-ce que vous reprochez à Roni ? Franchement, si j'étais vous...

— Vous êtes Palmer Eldritch.

— Moi ? (Leo se donna un grand coup sur la poitrine.) J'ai tué Eldritch, Barney. C'est la raison pour laquelle on m'a érigé ce monument. (Sa voix était calme et contenue, mais sa figure s'était empourprée.) Est-ce que j'ai des dents en acier ? Un bras artificiel ? (Il leva les deux mains.) Alors ? Et mes yeux...

Barney se dirigea vers la porte du bureau.

— Où allez-vous ?

— Je suis certain, dit Barney en ouvrant la porte, que si j'arrive à lui parler quelques minutes...

— Inutile, mon vieux, fit Leo en secouant fermement la tête.

Barney attendit l'ascenseur dans le couloir tout en se disant : C'était peut-être réellement Leo. Et il avait peut-être raison.

Dans ces conditions, je n'ai aucune chance si Palmer Eldritch ne m'aide pas.

Anne avait raison. J'aurais dû lui donner la moitié de la tablette et nous aurions pu essayer ensemble. Anne ou Palmer... c'est la même chose. Tout se rapporte à lui. Le créateur. Voilà ce qu'il est. Le créateur et le propriétaire de tous ces mondes.

Nous ne faisons que les occuper et lui peut s'y promener à son gré. Envoyer valser les décors d'un coup de pied, renverser le cours des choses, s'incarner dans l'un d'entre nous. Dans tous même, si telle est sa volonté. Éternel, en dehors du temps, assemblage de segments originaires de toutes les autres dimensions... *il a même accès à un univers dans lequel il est déjà mort.*

Homme, il était parti pour Prox, dieu, il en était revenu.

À haute voix, face à la cage d'ascenseur vide, Barney implora :

— Palmer Eldritch, aidez-moi. Je veux retrouver ma femme.

Il regarda furtivement autour de lui : personne n'avait été là pour surprendre ses paroles.

L'ascenseur arriva. Les portes coulissèrent. À l'intérieur, quatre hommes et deux femmes attendaient, silencieusement.

Tous étaient Palmer Eldritch. Les hommes comme les femmes : même bras artificiel, mêmes dents d'acier... même visage décharné, aux cheveux gris et aux yeux Jensen.

Presque à l'unisson, mais pas tout à fait, comme si chacune était désireuse d'ouvrir la bouche avant les autres, les six personnes déclarèrent :

— Vous ne pourrez plus regagner votre véritable univers, Mayerson. Vous êtes allé trop loin cette fois-ci. La dose était trop massive. Je vous avais prévenu.

— Faites quelque chose, supplia Barney. Il faut qu'elle me revienne.

— Vous ne comprenez pas, firent d'un commun accord les Palmer Eldritch tout en secouant gravement la tête. (Leo avait eu la même réaction tout à l'heure ; c'était le même non catégorique.) Comme quelqu'un vous l'a déjà fait remarquer,

vous êtes ici dans votre propre avenir ; un autre vous-même y est déjà installé. Il n'y a donc pas de place pour vous. Affaire de logique : au profit de qui suis-je censé détourner Emily ? Le vôtre ? Ou celui du Barney Mayerson légitime qui a vécu normalement jusqu'à la présente période ? Et ne croyez pas qu'il n'a pas essayé de reprendre Emily. N'avez-vous donc pas imaginé un seul instant qu'au moment de la séparation des Hnatt *il a tenté le tout pour le tout* ? J'ai fait ce que j'ai pu pour l'aider. C'était il y a plusieurs mois, juste après qu'on eut expédié Richard Hnatt sur Mars malgré ses protestations véhémentes. Personnellement, je plains Hnatt. C'était une machination montée entièrement par Leo, naturellement. Et puis d'ailleurs, vous n'avez qu'à vous regarder. (Les six Palmer firent un geste de dédain.) Comme dit Leo, vous n'êtes qu'une illusion. Littéralement, on voit à travers vous. Tenez, je vais vous dire de façon plus précise ce que vous êtes. (Des six bouches à la fois, la sentence, calmement, tomba :) Vous êtes un fantôme.

Barney les considéra sans rien dire et ils lui rendirent son regard, placidement, sans s'émouvoir.

— Essayez donc de bâtir votre vie sur de telles prémisses, reprendent-ils. Quoi qu'il en soit, vous possédez maintenant ce que promet saint Paul et qui ferait tomber en pâmoison votre amie Anne Hawthorne, si elle le savait. Vous n'êtes plus doté, comme le commun des mortels, d'une périsable enveloppe charnelle ; vous avez revêtu à la place une apparence éthérée. Quel effet cela vous fait-il, Mayerson ? (Le ton était moqueur, mais la compassion se lisait néanmoins sur chacun des six visages.) Vous n'avez plus besoin de manger, de boire, de respirer... vous pouvez à volonté passer à travers les murs ou n'importe quel objet matériel. Vous apprendrez avec le temps. Il est certain que, sur le chemin de Damas, Paul a eu une vision en rapport avec ce phénomène. Comme vous le voyez, ajoutèrent en chœur les Eldritch, mon point de vue n'est pas tellement éloigné des théories chrétiennes et néo-chrétiennes soutenues par Anne. Elles aident en effet à expliquer beaucoup de choses.

— Et vous, Eldritch, dans tout cela ? demanda Barney. Vous êtes mort, assassiné par Leo il y a deux ans. (Et je n'ignore pas,

ajouta-t-il en son for intérieur, que vous endurez les mêmes affres que moi.) Quelque part en chemin, le même processus a dû s'engager pour vous. Vous avez abusé du K-Priss et vous non plus vous ne pouvez pas maintenant regagner votre temps.

— Ce monument, murmurentèrent les six Eldritch en un même souffle lointain, est d'une inexactitude flagrante. Il se trouve qu'un combat spatial a réellement eu lieu au large de Vénus. J'étais (ou je suis censé avoir été) à bord du premier vaisseau. Leo était à bord du second. Nous revenions d'une conférence à trois qui s'était déroulée sur Vénus en compagnie de Hepburn-Gilbert et Leo a profité de l'occasion pour attaquer notre vaisseau. Voilà sur quelles bases ce monument a été édifié. Grâce à d'habiles pressions économiques exercées auprès des organismes politiques appropriés, Leo a su se ménager une place de choix dans les manuels d'histoire.

Deux personnes, un homme à l'allure importante suivi d'une jeune femme qui devait être sa secrétaire, débouchèrent à l'extrémité du couloir. Ils jetèrent en passant un drôle de regard à Barney et aux six créatures qui se trouvaient dans l'ascenseur.

Aussitôt, les six créatures cessèrent d'être Palmer Eldritch. Le changement s'opéra sous les yeux de Barney. Il avait maintenant devant lui six personnes tout à fait normales et dissemblables.

Barney s'éloigna de l'ascenseur. Il erra dans les corridors pendant une période de temps indéterminée puis empruntant la rampe, il descendit au rez-de-chaussée où était situé l'organigramme des Combinés P.P. Il chercha son nom et le numéro de son bureau. Comble de l'ironie, son nom était précédé du titre qu'il avait essayé de ravir par la force à Leo peu de temps auparavant : *Coordinateur Prévog*, hiérarchiquement au-dessus de tous les autres conseillers. Encore une fois, si seulement il avait attendu...

Sans aucun doute, Leo avait réussi à le faire revenir de Mars. Il l'avait sauvé de l'univers des clapiers. Et cela impliquait un grand nombre de choses.

Le procès envisagé — ou une quelconque stratégie de recharge — avait réussi. Ou réussirait. Et dans pas longtemps peut-être.

L'atmosphère hallucinatoire provoquée par Palmer Eldritch, ce pêcheur d'âmes, était éminemment efficace mais non pas parfaite. Elle était limitée dans le temps. S'il s'était seulement abstenu de toucher au K-Priss après la première fois...

Ce n'était peut-être pas par hasard qu'Anne Hawthorne s'était trouvée en possession d'une tablette de K-Priss. Si son hypothèse était fondée, les protestations de la jeune fille avaient été simulées ; elle lui avait tendu une perche qu'il s'était empressé de saisir sans se douter qu'il était manœuvré par Palmer Eldritch.

Et pas moyen de faire machine arrière.

*Si toutefois* il fallait en croire Eldritch, parlant par l'intermédiaire de Leo. Par l'intermédiaire de sa congrégation, disséminée partout. Tout reposait sur des *si*.

Il prit l'ascenseur jusqu'à l'étage où se trouvait son bureau.

Lorsqu'il ouvrit la porte, l'homme assis à la table de travail leva la tête en disant :

— Referme cette porte. Nos minutes sont précieuses.

Il se mit debout et Barney le détailla d'un air songeur tout en refermant docilement la porte derrière lui.

— Merci, lui dit son moi futur d'un ton glacial. Et maintenant, cesse de te tracasser pour trouver le moyen de regagner ton époque. Tu y arriveras. La technique utilisée par Eldritch affectait surtout – affecte, si tu préfères voir cela de ton point de vue à toi – l'apparence des choses, et pas forcément leur réalité intrinsèque. Tu me suis ?

— Je... je te crois sur parole.

— Naturellement, poursuivit son alter ego, j'ai beau jeu d'en parler maintenant que tout est fini. Palmer Eldritch continue à se manifester de temps à autre, parfois même en public ; mais je sais, et tout le monde, jusqu'aux lecteurs les plus ignares des homéojournaux de bas étage, sait qu'il s'agit seulement d'un fantasme. Palmer Eldritch, le vrai, est enterré quelque part sur Sigma 14-B, c'est un fait prouvé. Mais la situation est tout autre en ce qui te concerne. Pour toi, Palmer Eldritch pourrait se manifester à n'importe quel moment ; et ce qui serait un fantasme à mes yeux aurait pour toi une existence bien réelle. Il en sera de même lorsque tu retourneras sur Mars. Tu y

rencontreras un Palmer Eldritch tout à fait authentique, et franchement je ne t'envie pas.

— Dis-moi seulement comment y retourner, fit Barney.

— Tu renonces à Emily ?

— J'ai peur. (Et Barney se sentit transpercé par son propre regard, chargé de la connaissance du futur.) Eh bien ? lâcha-t-il. Tu ne voudrais tout de même pas que j'essaie de t'impressionner en prétendant le contraire ?

— Ce qui donnait à Eldritch une énorme emprise sur tous ceux qui ont eu l'imprudence d'absorber du K-Priss, c'est que le retour à l'état normal est extrêmement lent et graduel. Il s'accomplit par paliers successifs, chaque hallucination se rapprochant un peu plus de la réalité que la précédente.

Parfois, le processus demande des années entières. C'est ce qui a décidé les Nations Unies à changer d'avis en fin de compte et à se retourner contre Eldritch. Hepburn-Gilbert était sincère, au début, lorsqu'il croyait que la drogue aidait à mieux pénétrer la réalité concrète. Mais plus tard tous ceux qui ont fait ou ont vu faire l'expérience du K-Priss se sont rendu compte que c'était précisément le...

— Je n'ai donc jamais récupéré après la première dose.

— Exact. Tu n'as jamais regagné la réalité absolue. Comme cela aurait été le cas si tu t'étais abstenu vingt-quatre heures de plus. Les fantasmes d'Eldritch se seraient volatilisés sans laisser de trace ; tu serais libre. Mais Eldritch a réussi à te faire absorber une seconde dose plus massive. Il savait qu'on t'avait envoyé sur Mars pour œuvrer contre lui, sans avoir la moindre idée de ce qui se tramait. Il avait peur de toi.

Étrange d'entendre dire une chose pareille. Cela sonnait faux. Avec tous les pouvoirs qu'il avait détenus et détenait encore... Mais Eldritch avait eu connaissance lui aussi du monument érigé dans l'avenir. Il savait que, d'une façon ou d'une autre, il finirait par se faire tuer.

La porte du bureau s'ouvrit brusquement.

Roni Fugate apparut sur le seuil. En les voyant, elle resta sans réaction... elle se contenta de les regarder stupidement, la bouche ouverte. Finalement, elle murmura :

— Un fantasme. Je crois que c'est celui qui est debout. Celui qui est le plus près de moi.

Encore tremblante, elle entra dans le bureau en refermant la porte sur elle.

— C'est exact, lui dit le Barney futur en la dévisageant avec attention. Tu peux d'ailleurs t'en assurer en passant ta main à travers.

Ce qu'elle fit. Barney Mayerson vit la main de Roni passer à travers son corps puis disparaître.

— J'ai déjà vu des fantasmes, fit-elle en retirant sa main. (Elle avait repris son assurance.) Mais jamais de toi, mon chéri. Tous ceux qui ont absorbé cette abomination se sont un jour ou l'autre transformés en fantasmes. Mais, depuis quelque temps, on en voyait beaucoup moins. Tu te rappelles, il y a un an environ, on ne pouvait pas faire deux pas sans en rencontrer un. Même Hepburn-Gilbert a fini par se trouver nez à nez avec lui-même. Il ne l'avait pas volé, conclut-elle.

— Tu te rends bien compte, lui dit l'alter ego, qu'il est sous la domination d'Eldritch. Même si pour nous celui-ci n'existe plus. Aussi nous devons rester sur nos gardes. D'un instant à l'autre, Eldritch peut dénaturer ses perceptions. Et le cas échéant, il n'aura pas d'autre ressource que de réagir en conséquence.

Roni s'adressa à Barney :

— Et qu'est-ce que nous pourrions faire pour t'aider ?

— Il veut retourner sur Mars, dit l'alter ego. Ils ont mis en place une machination pour détruire Eldritch en passant par les tribunaux interplanétaires. Il est censé absorber une drogue épilepsigène, le KV-7. Ne me dis pas que tu as oublié tous ces détails ?

— Non, mais l'affaire n'a jamais été plaidée, fit Roni. Eldritch a accepté un compromis. Le litige a été réglé à l'amiable.

— Nous pouvons te transporter sur Mars, dit l'alter ego à Barney, à bord d'un vaisseau des Combinés P.P. Mais cela n'arrangera rien : non seulement Eldritch te suivra et t'accompagnera pendant tout le voyage, mais encore il sera là-bas pour t'accueillir. C'est un de ses petits jeux préférés. N'oublie pas que le fantasme est libre d'aller où il lui plaît. Il n'est limité ni par le temps ni par l'espace. C'est précisément ce

qui le caractérise, cela et le fait qu'il est dépourvu de métabolisme, tout au moins selon notre acception du terme. Assez bizarrement, cependant, il est affecté par la pesanteur. Bien que nos connaissances soient encore incomplètes, un grand nombre d'études ont été publiées récemment sur la question. En particulier, conclut-il sur un ton qui en disait long, sur le point suivant : comment exorciser un fantasme et le renvoyer à son propre espace-temps.

— Tu es pressé de te débarrasser de moi ? demanda froidement Barney.

— Exact, répondit son double sans se départir de son calme. De la même façon que tu es pressé de rentrer chez toi. Tu sais maintenant que tu as commis une erreur. Tu sais que...

Il jeta un regard de biais à Roni et se tut aussitôt. Il ne désirait pas faire allusion à Emily devant elle.

— Quelques tentatives ont été faites avec des électrochocs à haute tension et à faible intensité, fit Roni. Avec des champs magnétiques aussi. À l'université de Colombia, ils...

— Les meilleurs résultats jusqu'à présent, interrompit l'alter ego, ont été obtenus par la section de physique de Cal, sur la côte ouest. Le fantasme est soumis à une irradiation de particules bêta qui désintègrent la base protéique nécessaire à...

— C'est bon, dit Barney. Je vais vous laisser tranquilles. Je vais aller voir à la section de physique de Cal ce qu'ils peuvent faire pour moi.

Il se sentait vaincu, abandonné de tous, y compris de lui-même, son ultime ressource. Seigneur ! songea-t-il, en proie à une fureur amère et impuissante.

— C'est drôle, dit Roni.

— Qu'est-ce qui est drôle ? demanda l'alter ego en renversant son siège en arrière et en croisant nonchalamment les bras.

— Ce que tu viens de dire à propos de Cal. Pour autant que je sache, ils n'ont *jamais* fait la moindre recherche sur les fantasmes.

Elle s'adressa tranquillement à Barney :

— Demande-lui de te montrer ses mains.

— Tes mains, dit Barney. (Mais déjà l'horrible métamorphose avait commencé à se produire, dans la mâchoire, surtout, dont il

reconnaissait la déformation caractéristique.) Bon, ça suffit, dit-il d'une voix indistincte.

Il lui sembla que les murs vacillaient autour de lui.

— Aide-toi, le ciel t'aidera, persifla l'alter ego. Vous croyez vraiment, Mayerson, que vous arrangez les choses en allant frapper à toutes les portes pour essayer de vous faire prendre en pitié ? J'ai pitié de vous, moi. Je vous avais prévenu de ne pas absorber cette seconde dose. Je vous libérerais volontiers si je savais comment ; et croyez-moi, j'en sais plus sur cette drogue que n'importe qui d'autre.

— Que va-t-il lui arriver ? demanda Roni à l'alter ego qui n'en était plus un du tout. (La métamorphose était achevée et c'était Palmer Eldritch qui était assis derrière le bureau, grand, les cheveux gris, renversé dans son fauteuil pivotant auquel il imprimait un léger mouvement de balancement, gigantesque monceau de toiles d'araignée séculaires empruntant, de façon presque incongrue, une forme quasi humaine.) Mon Dieu, est-ce qu'il est condamné à errer éternellement de cette façon ?

— Excellente question, fit Palmer Eldritch gravement. J'aimerais bien le savoir moi aussi. Autant pour moi-même que pour lui. N'oubliez pas que je suis dans le bain encore plus que lui. (Il s'adressa à Barney :) Vous comprenez, je suppose, qu'il n'est nullement obligatoire que vous assumiez votre *Gestalt* ordinaire. Vous pouvez être un vulgaire caillou, ou un arbre, ou un élément de toiture antithermique. J'ai été tout cela, et bien plus encore. Si vous devenez un objet inanimé, une vieille souche par exemple, le cours du temps n'a plus de prise sur vous. C'est une solution intéressante pour qui désire échapper à son existence de fantasme. Mais ce n'est pas mon cas. (Sa voix s'était adoucie.) Pour moi, retourner à mon espace-temps équivaut à mourir par les bons soins de Leo Bulero. Je ne puis survivre que sous ma forme actuelle. Mais vous... (Il fit un geste large en souriant faiblement.) Soyez un roc, Mayerson. Laissez s'écouler tout le temps qu'il faudra avant que disparaîsse l'effet de la drogue. Dix ans. Un siècle. Un million d'années. Soyez un fossile dans une vitrine de musée.

Au bout d'un moment, Roni Fugate déclara :

— Il a peut-être raison, Barney.

Barney s'approcha du bureau, souleva dans ses mains un presse-papiers en verre et le reposa.

— Nous ne pouvons pas le toucher, dit Roni, mais il...

— Cette aptitude des fantasmes à manipuler des objets, fit remarquer Palmer Eldritch, apporte la preuve qu'ils ont une existence *réelle* et ne sont pas de simples projections de l'esprit. Souvenez-vous des manifestations attribuées aux revenants : ils étaient capables de projeter des objets à travers une pièce, mais eux aussi étaient incorporels.

Rivée à l'un des murs de la pièce, il y avait une plaque. C'était une récompense décernée jadis à Emily pour une série de poteries qu'elle avait exposées. Jamais il n'avait voulu s'en séparer.

— Je veux être cette plaque, décida Barney.

Elle était en bois dur, probablement de l'acajou, et en cuivre. Elle ferait un long usage et, de plus, il savait que jamais son alter ego ne l'abandonnerait. Il marcha vers la plaque en se demandant comment on cessait d'être un homme pour se métamorphoser en un objet de cuivre et de bois rivé au mur d'un bureau.

— Désirez-vous que je vous aide, Mayerson ? demanda Eldritch.

— Oui.

Quelque chose s'empara de lui et le souleva. Il tendit les bras pour essayer de résister. Invinciblement, il était attiré au fond d'un interminable tunnel dont les parois se rétrécissaient autour de lui... Il se sentait enserré de toutes parts et comprit qu'il avait fait erreur. Palmer Eldritch, une fois de plus, avait refermé son étau sur lui, démontrant de façon éclatante son pouvoir sur tous ceux qui avaient touché au K-Priss. Eldritch était intervenu, il ne savait pas dans quel sens, mais ce qui était arrivé n'était pas ce qu'il avait dit. Pas ce qui avait été promis.

— Que le diable vous emporte, Eldritch, fit Barney.

Il n'entendait même pas sa propre voix. Il n'entendait rien. Il descendait toujours, immatériel, affranchi à présent des lois de la pesanteur, devenu moins encore qu'un fantasme.

Laissez-moi au moins quelque chose, Palmer, implora-t-il silencieusement. Par pitié. Mais sa prière, il le savait, avait déjà

été rejetée. Palmer Eldritch avait agi depuis longtemps... il était trop tard ; il avait toujours été trop tard. Mais j'irai jusqu'au bout du procès, se promit Barney. Je trouverai le moyen de retourner sur Mars, d'avaler la toxine et de passer le reste de mon existence à me battre devant les tribunaux interplanétaires... et je gagnerai. Pas pour Leo ni pour les Combinés P.P., mais pour moi.

Il entendit alors un grand rire. Le rire de Palmer Eldritch, mais émergeant de...

Sa propre bouche.

Il regarda ses mains, distingua la gauche, pâle, rose, faite de chair et de peau, couverte d'un léger duvet et presque invisible, puis la droite, brillante, parfaite de simplicité mécanique, tellement supérieure à l'originale depuis longtemps oubliée.

Il savait maintenant ce qui lui était arrivé. Une super-translation – de son point de vue tout au moins – avait été accomplie, vers laquelle tous les événements précédents avaient peut-être convergé.

C'est moi, s'avisa-t-il, que Leo Bulero tuera. C'est ma mort que commémorera le monument.

Je suis Palmer Eldritch.

Dans ce cas, songea-t-il au bout d'un moment tandis que le décor autour de lui semblait s'affermir et se clarifier, je me demande comment il s'en tire avec Emily.

Mal, j'espère.

## 12

De Proxima du Centaure jusqu'à la Terre elle-même, il déployait sa formidable étreinte. Ce n'était pas un être humain qui était revenu. Et il disposait d'un immense pouvoir. Il savait vaincre la mort.

Mais il n'était pas heureux. Pour la simple raison qu'il était tout seul. Ce à quoi il avait essayé de remédier aussitôt. Il s'était donné beaucoup de mal pour en attirer d'autres sur la voie qu'il avait suivie.

Parmi eux se trouvait Barney Mayerson.

— Voyons, Mayerson, fit-il sur le ton de la conversation, qu'est-ce que vous avez à perdre ? Réfléchissez un peu : dans l'état actuel des choses, vous êtes fini... pas de femme, un passé que vous regrettiez. Vous avez fait un mauvais choix à un carrefour décisif de votre existence alors que *personne* ne vous y obligeait. Et vous ne pouvez pas réparer. Même si l'avenir devait durer un million d'années, il ne pourrait pas vous rendre ce que vous avez défait de vos propres mains. Vous saisissez mon raisonnement ?

Pas de réponse.

— Et il y a une chose que vous oubliez, continua-t-il après un temps d'arrêt. Cette espèce de savant allemand a fait régresser votre ex-femme avec son évolthérapie. Je sais, elle a eu — ou plutôt son mari — le bon sens d'interrompre aussitôt le traitement ; et sa production se vend toujours aussi bien : elle n'a pas régressé à ce point. Mais quand même... vous ne voudriez plus d'elle. Ce serait plus fort que vous. Vous la trouveriez légèrement plus vide, un tout petit peu plus stupide. Et ce ne serait pas comme par le passé. Même si elle voulait revenir avec vous. Tout serait différent.

Il marqua à nouveau un temps d'arrêt. Cette fois-ci, il y eut une réponse :

— C'est bon !

— Où aimeriez-vous aller ? poursuivit-il alors. Mars, non ? Bon, la Terre, alors.

Barney Mayerson, à l'intérieur de lui-même, répondit :

— Pas la Terre. Je l'ai quittée volontairement. J'en avais assez. Tout était fini pour moi.

— D'accord, pas la Terre. Voyons voir. Hum..., réfléchit-il. Et Prox, hein ? Vous ne connaissez pas le système proxien ni les Proxiens. Je fais office de pont entre les deux systèmes. Grâce à moi, ils peuvent venir ici, dans le système solaire, à n'importe quel moment... à condition que je le leur permette. Je ne l'ai jamais permis jusqu'ici. Mais il faut voir comme ils en ont envie. Ils sont tous alignés bien sagement, comme des gosses devant un cinéma le samedi après-midi.

— Transformez-moi en caillou.

— Pourquoi ?

— Pour que je ne ressente plus rien, répondit Barney Mayerson. Il n'y a de place pour moi nulle part.

— Ça ne vous plaît pas d'être transféré avec moi dans un même organisme homogène ?

Pas de réponse.

— Vous pouvez partager mes ambitions. J'en ai à revendre. À côté desquelles celles de Leo sont dérisoires. (Sauf que, bien sûr, se dit-il, Leo va bientôt m'assassiner. Selon les critères temporels extérieurs à l'état de translation, tout au moins.) Tenez, je vais vous expliquer une de ces ambitions. Une petite. Ça vous stimulera peut-être un peu.

— J'en doute, fit Barney.

— Je vais devenir une planète.

Barney se mit à rire.

— Vous trouvez ça drôle ? (Il était furieux.)

— Je trouve que vous êtes cinglé. Que vous soyez un homme ou une chose venue de l'espace intersystèmes, vous n'en êtes pas moins complètement détraqué.

— Je ne vous ai pas expliqué, fit-il avec dignité, ce que j'entendais exactement par là. J'ai l'intention d'être tous les habitants de cette planète à la fois. Vous savez laquelle ?

— La Terre.

— Absolument pas. Mars.

— Pourquoi Mars ?

— C'est un endroit... (Il cherchait ses mots.) Neuf. Inexploité. Plein de potentialités. Je serai à l'intérieur de chacun des colons, au fur et à mesure qu'ils arriveront et commenceront leur nouvelle existence. Je serai le guide de leur civilisation. Je *serai* leur civilisation !

Pas de réponse.

— Eh bien, dites quelque chose.

— Comment se fait-il, dit Barney, si vous pouvez être une planète entière, que je ne puisse pas être une toute petite plaque fixée au mur de mon bureau ?

— Hum, fit-il, déconcerté. C'est bon. Vous pouvez être cette plaque. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Soyez ce que vous voudrez... vous avez pris la drogue, vous avez le droit de vous transformer en tout ce qu'il vous plaira. Naturellement, cela ne se passera pas réellement. C'est la vérité. Ce que je vous dis là, c'est le fin du fin : il s'agit bien d'une hallucination. Ce qui donne à l'expérience une si grande apparence de réalité, c'est qu'elle va de pair, exactement comme dans le cas des rêves, avec certains caractères prémonitoires. J'en ai visité un million, de ces soi-disant mondes de « translation ». Je les ai tous vus. Et savez-vous ce qu'ils sont ? Rien du tout. C'est comme un rat blanc prisonnier qui lancerait de temps à autre des stimuli à telle ou telle zone de son cortex... C'est écœurant.

— Je vois, dit Barney Mayerson.

— Et vous voulez aller moisir dans l'un d'eux, sachant cela ?

Au bout d'un moment, Barney répondit :

— Certainement.

— C'est bon ! Je vous transformerai en caillou. Je vous mettrai quelque part au bord de l'océan, là où vous pourrez écouter le bruit des vagues pendant un ou deux millions d'années. Cela devrait vous satisfaire. (Bougre d'idiot, songea-t-il avec véhémence. Un caillou ! Seigneur !)

— Suis-je ramolli ou quoi ? demanda Barney. (Pour la première fois le doute semblait s'être insinué dans sa voix.) Est-ce là ce que voulaient les Proxiens ? Est-ce pour cela qu'on vous a envoyé ?

— On ne m'a pas envoyé. Je suis venu ici de mon plein gré. C'est plus drôle que de vivre au milieu du cosmos avec les étoiles incandescentes pour seules compagnes. (Il gloussa.) Ramolli... je pense bien que vous l'êtes. Et vous voulez être un caillou. Franchement, Mayerson, ce n'est pas du tout ce que vous désirez en réalité. Ce que vous désirez, c'est la mort.

— La mort ?

— Vous ne le saviez pas ? (Il était incrédule.) Allons !

— Non. Je ne le savais pas.

— C'est tout simple, Mayerson. Je vais vous envoyer dans un monde où vous serez un chien écrasé en putréfaction au fond d'un fossé. Songez-y : quel soulagement ce sera pour vous ! Vous allez prendre ma place. Vous l'avez déjà prise. C'est vous que Leo Bulero tuera. C'est cela, le chien crevé au fond du fossé.

Et moi, se dit-il, je vivrai. C'est le cadeau que je vous fais. Un cadeau empoisonné. Je vous laisse mourir à ma place et dans quelques mois un monument sera érigé sur Sigma 14-B, mais je serai à l'abri dans votre corps. Et lorsque vous quitterez Mars pour reprendre votre poste aux Combinés P.P., vous serez Palmer Eldritch. Et j'échappe à mon destin.

C'était aussi simple que ça.

— Eh bien, Mayerson, conclut-il, las de discuter. Exécution, comme on dit. Considérez-vous comme éjecté. Nous ne sommes plus un seul et même organisme. Nous assumons de nouveau séparément nos destinées respectives. C'est ce que vous avez demandé. Vous êtes à bord d'un vaisseau de Conner Freeman qui vient de quitter Vénus et je suis au clapier Chicken Pox. Je possède à la surface un jardin potager qui fait merveille et je couche avec Anne Hawthorne toutes les fois qu'il m'en prend l'envie... C'est la belle vie, en ce qui me concerne. J'espère que vous êtes également satisfait de la vôtre.

Et, à cet instant, il émergea.

Il se trouvait dans la cuisine contiguë à sa cellule dans le clapier. Il se faisait frire une poêlée de champignons locaux... l'air sentait le beurre et les épices et, dans la pièce voisine, son magnétophone portatif jouait une symphonie de Haydn. Satisfait, l'âme en paix, il songea : Exactement ce que je voulais. Un peu de repos et de tranquillité. Après tout, j'y étais habitué

là-bas, dans le vide intersystèmes. Il bâilla, s'étira voluptueusement et déclara :

— J'ai réussi.

Assise dans la pièce voisine, en train de lire un homéojournal emprunté au service de documentation émanant de l'un des satellites de l'ONU, Anne Hawthorne s'informa :

— Réussi quoi, Barney ?

— À trouver la dose d'assaisonnement parfaite, fit-il.

Je suis toujours Palmer Eldritch se dit-il, et je suis ici. Je survivrai à l'attaque de Leo et je saurai utiliser au mieux cette vie dont Barney n'a pas su, ou voulu, tirer parti. Nous verrons bien s'il sera du même avis lorsque les canons de Leo feront voler son vaisseau en poussière et qu'il se verra sur le point de quitter une existence amèrement regrettée.

Ébloui par la clarté qui l'entourait, Barney Mayerson cilla. Au bout d'une seconde, il comprit qu'il se trouvait à bord d'un vaisseau. La pièce était banale, un mélange de salon et de chambre à coucher, mais le mobilier était rivé au plancher. De plus, la gravité était inhabituelle ; artificiellement créée, elle ne reproduisait pas exactement celle de la Terre.

Et il y avait une ouverture sur l'extérieur. Étroite et de la forme d'un rayon de cire d'abeille dans une ruche. Mais il alla coller son œil à l'épais hublot de plastique à travers lequel il discerna le vide de l'espace. Le Soleil, aveuglant, emplissait une partie du panorama et il tendit le bras, distrairement, pour faire fonctionner le filtre noir. Ce faisant, il aperçut sa main. Sa main artificielle, métallique, superbement efficace.

Il quitta aussitôt sa cabine et longea la coursive jusqu'au poste de contrôle dont la porte était verrouillée. De son poing d'acier, il tambourina sur l'épais blindage jusqu'au moment où quelqu'un vint ouvrir.

— Oui, monsieur Eldritch, fit le jeune pilote blond en saluant avec déférence.

— Vous allez envoyer un message.

S'étant muni d'un stylo, le pilote se pencha sur le bloc fixé à une extrémité de son tableau de bord.

— Le destinataire, monsieur ?

— Mr Leo Bulero.

— À Léo... Bulero, écrivit le pilote rapidement. Faut-il le faire relayer par la Terre, monsieur ? Auquel cas...

— Inutile. Leo est à proximité, à bord de son propre vaisseau. Dites-lui... (Il se concentra rapidement.)

— Désirez-vous lui parler, monsieur ?

— Je ne veux pas qu'il me tue. Voilà ce que j'essaie de lui dire. Ni qu'il vous tue vous, ainsi que tous ceux qui sont à bord de cette lente et monstrueuse cible mouvante.

Mais à quoi bon ? se dit-il. Quelqu'un de chez Félix Blau m'épiait certainement lorsque je suis monté à bord, sur Vénus. Leo sait que Palmer Eldritch est dans le vaisseau, il n'y a rien à faire.

— Vous voulez dire que la concurrence est devenue serrée à ce point ? demanda le pilote, interloqué. Il avait pâli.

Zoe Eldritch, sa fille, vêtue d'un ensemble tyrolien et de chaussons de fourrure, fit son apparition.

— Que se passe-t-il ?

— Leo est près d'ici, fit-il. Son vaisseau est armé avec la permission de l'ONU. Nous avons été attirés dans un guet-apens. Nous n'aurions jamais dû aller sur Vénus. Hepburn-Gilbert est de connivence avec eux. (Il s'adressa au pilote.) Essayez de le contacter. Je retourne dans ma cabine.

— Des clous, gronda le pilote. Essayez vous-même. C'est après vous qu'il en a.

Il se laissa glisser de son siège en lui cédant ostensiblement la place.

Barney s'assit en soupirant et manipula l'émetteur. Il le régla sur la fréquence de détresse, se saisit du micro et déclara :

— Leo, vieille fripouille, vous avez réussi à me posséder. Vous m'avez attiré là où je ne peux rien faire. Vous et votre satanée flotte, vous aviez déjà tout combiné avant mon retour de Prox... vous avez eu l'avantage dès le départ. (Il se sentait plus courroucé qu'autre chose maintenant.) Nous n'avons rien à bord de ce vaisseau. Absolument rien pour nous protéger. Vous vous attaquez à une cible sans défense.

Il marqua un temps d'arrêt, cherchant quoi dire d'autre. Que je suis Barney Mayerson, se dit-il, et qu'Eldritch ne sera jamais

attrapé ni tué parce qu'il se transférera éternellement d'une existence à l'autre ? Et qu'en réalité vous allez tuer quelqu'un que vous connaissez bien et que vous aimez ?

— *Dis quelque chose, souffla Zoe.*

— Leo, fit-il dans le micro. Laissez-moi retourner sur Prox. Par pitié. (Il attendit, captant pour toute réponse les parasites qui parvenaient à son écouteur.) C'est très bien, fit-il. Je retire tout ce que j'ai dit. Je ne quitterai jamais le système solaire et vous ne me tuerez jamais, même avec l'aide de Hepburn-Gilbert ou de qui vous voudrez. (Il s'adressa à Zoe :) Qu'est-ce que tu dis de ça, hein ? (Il laissa tomber bruyamment le micro.) C'est fini.

La première décharge de laser coupa presque le vaisseau en deux.

Gisant sur le sol du poste de contrôle, Barney Mayerson entendit le sifflement asthmatique et saccadé des pompes à air d'urgence qui se mettaient en branle. J'ai ce que je voulais, se dit-il. Ou plutôt ce que Palmer prétend que je voulais. La mort.

Tout près de là, l'appareil de Leo Bulero, un chasseur armé par les Nations Unies, manœuvrait pour placer sa seconde et fatale décharge. Déjà, sur l'écran du poste de contrôle, les flammes de ses tuyères étaient apparentes.

Il s'apprêta à mourir.

Soudain, sans transition, Leo Bulero apparut à l'entrée de sa cellule et marcha vers lui.

Curieuse, Anne Hawthorne se leva de son siège en disant :

— Ainsi, vous êtes Leo Bulero. J'aurais un certain nombre de questions à vous poser au sujet de votre produit, le D-Liss...

— Je n'ai rien à voir avec le D-Liss, fit Leo. C'est une rumeur tout à fait dénuée de fondement. Aucune de mes activités commerciales n'est en quoi que ce soit illégale. Dites-moi, Barney, est-ce que oui ou non vous avez avalé... (Il baissa la voix, se pencha vers Barney Mayerson et finit dans un souffle :) Vous savez quoi.

— Je m'en vais, s'empressa de dire Anne.

— Non, grogna Leo. (Il se tourna vers Félix Blau qui hochait la tête.) Nous savons que vous travaillez pour Blau, ajouta-t-il à l'adresse d'Anne. (Puis il secoua Barney Mayerson, irrité.) Je ne

pense pas qu'il l'ait prise, fit-il à mi-voix. Je vais le fouiller. (Il se mit à explorer méthodiquement les poches de Barney.) Je l'ai ! s'écria-t-il enfin en exhibant le tube qui contenait la toxine cérébrale. (Il dévissa le bouchon et regarda à l'intérieur.) Intact, dit-il à Blau, complètement écœuré. Pas étonnant que Faine n'ait pas eu de ses nouvelles. Il s'est dégonflé.

— Je ne me suis pas dégonflé, dit Barney. (Il ajouta en son for intérieur : Je reviens de loin. Ça ne se voit donc pas ?) Le K-Priss, dit-il tout haut. Je reviens de très loin.

— Vous croyez ? Vous êtes resté « parti » à peine deux minutes, fit Leo d'un ton méprisant. Nous sommes arrivés ici juste au moment où vous veniez de vous enfermer. Un type – Norm je ne sais plus qui – nous a ouvert la porte avec son passe. Il doit être chef de clapier, je suppose.

— Souvenez-vous, dit Anne, que l'expérience subjective du K-Priss est indépendante de notre perception du temps. Pour lui, plusieurs heures ou plusieurs jours se sont peut-être écoulés. (Elle regarda avec sympathie dans la direction de Barney.) N'est-ce pas ?

— On m'a tué, fit Barney. (Il se redressa sur son séant, pris de nausée.) Vous m'avez assassiné.

Il y eut un long silence embarrassé.

— C'est à moi que vous faites allusion ? demanda finalement Félix Blau.

— Non, dit Barney.

Cela n'avait plus d'importance. Jusqu'à ce qu'il se drogue à nouveau, tout au moins. Alors, la fin surviendrait rapidement. Palmer Eldritch triompherait. Il verrait sa survie assurée. C'était cela qui était insupportable. Non pas l'idée de sa propre mort – qui viendrait un jour ou l'autre – mais celle de Palmer Eldritch revêtant l'immortalité. Mort, songea-t-il, où est ta victoire sur cette... créature ?

— Je me sens insulté, se plaignit Félix Blau. Pourquoi dites-vous qu'on vous a assassiné, Mayerson ?

Nous vous avons tiré du coma, au contraire. Et nous avons dû accomplir pour ce faire un long et difficile voyage. Sans parler des risques auxquels mon client Leo Bulero s'expose en venant dans le fief de Palmer Eldritch. (Il regarda autour de lui

avec appréhension.) Faites-lui prendre cette toxine, dit-il à Leo, et regagnons la Terre avant qu'il se passe quelque chose de terrible. Je sens ça dans l'air.

Il se dirigea vers la porte de la cellule.

— Acceptez-vous de la prendre, Barney ? fit Léo.

— Non.

— Pourquoi ? Lassitude, Patience, même.

— J'accorde trop de prix à la vie. (J'ai décidé de mettre fin à mon expiation, ajouta-t-il en son for intérieur. Mieux vaut tard que jamais.)

— Que vous est-il arrivé durant la translation ?

Barney se mit sur ses pieds. C'est à peine s'il y parvint.

— Il ne vous le dira pas, déclara Félix Blau, sur le seuil.

— Et notre accord, Barney ? dit Leo. Je vous ferai sortir de Mars. Vous le savez bien. Et l'épilepsie du type Q ne signifie pas la fin de...

— Vous perdez votre temps, dit Blau en lançant à Barney un dernier regard venimeux. Quelle erreur d'avoir placé tous vos espoirs sur un type pareil !

— Il a raison, Leo, fit Barney.

— Jamais plus vous ne quitterez Mars, dit Leo. Je ne bougerai pas le petit doigt pour vous faire regagner la Terre. Quelle que soit la suite des événements.

— Je sais.

— Et ça vous est égal. Vous allez passer le reste de votre existence à vous droguer stupidement. (Il le regardait furieusement, sans comprendre.)

— Plus jamais, dit Barney.

— Alors quoi ?

— Je vivrai ici. En colon. Je ferai prospérer mon jardin à la surface, je construirai des systèmes d'irrigation et tout ça. (Il se sentait las et la nausée ne l'avait pas quitté.) Je regrette, fit-il simplement.

— Moi aussi, dit Leo. Et je ne comprends pas.

Il regarda Anne Hawthorne, quêtant vainement une réponse de ce côté-là, puis haussa les épaules et se dirigea vers la porte. Là, il hésita, s'apprêtant à ajouter quelque chose, mais il renonça. Accompagné de Félix Blau, il s'éloigna dans le couloir.

Barney écouta le bruit de leurs pas résonner le long de la rampe qui conduisait à la surface, puis décroître pour laisser finalement place au silence. Il alla jusqu'au lavabo se verser un verre d'eau.

Au bout d'un moment, Anne déclara :

— Je comprends.

— Tu crois ? (L'eau lui fit du bien. Elle faisait disparaître les derniers effets du K-Priss.)

— Une partie de toi est devenue Palmer Eldritch ; et une partie de lui s'est incarnée en toi. Jamais plus vous ne pourrez vous séparer complètement. Vous serez toujours...

— Tu perds la tête.

Harassé, il s'appuya contre le bord du lavabo pour ne pas tomber. Ses jambes étaient défaillantes.

— Eldritch a obtenu de toi ce qu'il voulait, reprit Anne.

— Non, car je suis revenu trop tôt. Il aurait fallu que je reste en translation encore cinq ou dix minutes. Lorsque la deuxième salve arrivera, c'est Eldritch qui sera à bord du vaisseau. Pas moi.

C'est pourquoi, songea-t-il, je n'ai pas besoin de me détraquer le cerveau en imaginant une solution de désespoir élaborée au dernier moment, Eldritch est condamné de toutes les façons... ou plutôt, se reprit-il, la *créature* est condamnée.

— Je vois, fit Anne. Et tu es sûr que cette vision du futur que tu as eue pendant la translation...

— Elle est valable. (Car il ne s'appuyait pas que sur les renseignements obtenus sous l'effet de la drogue. Il avait également son talent de cognitif.) Et Palmer Eldritch ne l'ignore pas non plus, poursuivit-il. Il tentera, il tente, tout ce qui est en son pouvoir pour se sortir de là. Mais il ne pourra rien faire.

Ou du moins, s'avisa-t-il, il est *probable* qu'il ne pourra rien faire. Mais c'était là l'essence même du futur : une série de possibilités entremêlées. Depuis longtemps, il avait appris à les accepter, à s'y frayer coûte que coûte un chemin au mieux de son intuition. C'est ainsi qu'il avait pu conserver sa place chez Léo.

— Mais à cause de cela Leo te laissera croupir ici. Il ne fera rien pour te ramener sur la Terre. Tu n'as pas compris qu'il était

sérieux en disant cela ? Je l'ai bien vu sur son visage. Lui vivant, jamais tu...

— La Terre, dit Barney, je l'ai assez vue.

Lui aussi avait parlé sérieusement tout à l'heure. Sa véritable place, il le sentait maintenant, était sur Mars. Ce qui était bon pour Palmer Eldritch l'était aussi pour lui. Car Palmer Eldritch avait vécu de nombreuses existences. Une immense expérience avait dû s'accumuler dans cet homme, ou cette créature, quelle qu'elle soit. Et sa fusion avec Eldritch pendant la translation lui avait laissé une marque indélébile, sous la forme d'une espèce de perception universelle. Il était curieux de savoir si Eldritch avait reçu de lui quelque chose en échange. Est-ce que je possède une caractéristique qui aurait bien pu l'intéresser ? L'intuition ? Les états d'âme, ou le souvenir, ou le sens des valeurs ?

La question avait son importance, décida-t-il. Mais la réponse était non.

Notre adversaire, créature horrible et inhumaine, s'est insinué comme une maladie à l'intérieur d'un membre de notre race au cours d'un long voyage entre la Terre et Prox... et pourtant, il en savait bien plus long que moi sur la véritable signification de notre existence là-bas. L'avantage du recul. Acquis au cours de longs siècles passés à dériver sans but au milieu de l'espace, à attendre que passe à sa portée une quelconque forme de vie, pour la saisir et en revêtir l'apparence... Voilà sans aucun doute la source de son savoir. Non pas une hypothétique expérience, mais une sombre rêverie, solitaire et sans fin. En comparaison, moi, je n'avais rien vu, rien fait du tout.

À la porte de la cellule, Norm et Fran Schein apparurent.

— Alors, Mayerson, comment était-ce ? Est-ce que c'est meilleur la deuxième fois ?

Ils entrèrent, attendant sa réponse avec intérêt.

— Ça ne vaut rien, dit Barney.

Déçu, Norm déclara :

— Je n'ai pas eu du tout la même réaction. J'ai aimé ça, au contraire. Bien plus que le D-Liss. Sauf que... (Il hésita. Le visage soucieux, il regarda sa femme à la dérobée.) Il y avait une

espèce de présence rampante là où je me trouvais. Comme une ombre au tableau. Naturellement, j'étais à ce moment-là...

— Tu vois bien que M<sup>r</sup> Mayerson est fatigué, interrompit Fran. Tu lui donneras les détails plus tard.

Norm Schein considéra Barney d'un œil soupçonneux.

— Vous êtes un drôle de numéro, Barney. À peine revenu à vous la première fois, vous vous précipitez sur Miss Hawthorne ici présente pour lui arracher des mains sa tablette et vous allez vous enfermer dans votre cellule ; et à présent vous voudriez nous faire croire... (Il haussa les épaules avec philosophie.) Enfin, disons que vous avez un peu trop forcé sur la dose. Vous manquez de modération, mon vieux. Moi, j'essaierai encore une fois. Mais prudemment. Pas comme vous. (Comme s'il cherchait à se donner du courage, il ajouta d'une voix plus forte :) Certainement, je recommencerai. Car j'ai aimé ça.

— Excepté, dit Barney, cette présence inquiétante.

— Je l'ai sentie moi aussi, déclara tranquillement Fran. Et je ne toucherai plus à cette drogue. Quelle que soit cette chose, elle me fait peur. (Elle frissonna et se rapprocha de son mari. Automatiquement, en un réflexe né d'une longue habitude, il passa son bras autour de sa taille.)

— Vous n'avez pas à en avoir peur, dit Barney. Elle essaie seulement de vivre, tout comme nous.

— Mais elle était tellement..., commença Fran.

— C'est normal, dit Barney. N'importe quelle créature ayant vécu aussi longtemps nous inspirerait de la répulsion. Notre esprit se refuse à accepter le concept d'une aussi monstrueuse longévité.

— À vous entendre, vous avez l'air de bien la connaître, dit Norm.

Je la connais, effectivement, songea Barney. N'en ai-je pas, comme disait Anne, une petite partie à l'intérieur de moi-même ? Et jusqu'à ce qu'elle meure, d'ici quelques mois, une portion de moi restera incorporée à elle. Le moment le plus pénible, réfléchit-il, ce sera quand Leo la tuera. Je me demande ce que je ressentirai alors...

— Cette chose, dit-il en s'adressant à tout le monde mais en particulier à Norm Schein et à son épouse, a un nom que vous

reconnaîtriez si je vous le disais. Bien qu'il soit certain qu'elle ne songerait jamais à se désigner ainsi. C'est nous qui lui avons attribué ce titre. À la suite d'une expérience à distance, étalée sur des milliers d'années. Tôt ou tard, nous devions nous trouver confrontés avec elle. Sans la distance. Ni les années.

— Vous voulez parler de Dieu, fit Anne Hawthorne.

Il jugea inutile de répondre, à part un léger signe d'assentiment.

— Mais... un Dieu qui fait *le mal*? murmura Fran Schein dans un souffle.

— Ce n'est qu'un aspect suggéré par notre expérience subjective.

N'ai-je donc pas réussi à vous faire comprendre ça ? se demanda Barney. Faut-il vous raconter comment la créature a essayé, à sa façon, de me venir en aide ? Bien qu'elle soit elle aussi enchaînée par les forces du destin, qui semblent transcender tout ce qui vit, aussi bien elle que nous ?

— Ça alors, fit Norm Schein, dont les commissures des lèvres s'affaissèrent en une moue de consternation.

Un instant, il ressembla à un petit garçon à qui on vient de voler ses billes.

## 13

Plus tard, lorsque ses jambes eurent cessé de se dérober sous lui, il conduisit Anne Hawthorne à la surface et lui montra les débuts de son jardin.

— Tu sais, dit Anne, il faut un certain courage pour laisser choir les gens de cette façon.

— Tu parles de Leo ? (Il comprenait ce qu'elle voulait dire. Personne ne pouvait nier l'importance de ce qu'il venait de faire à Leo et à toute son organisation.) Leo est assez grand, lui fit-il remarquer. Il s'en relèvera. Il se rendra compte qu'il lui faut affronter Eldritch par ses propres moyens, et il le fera.

Et c'est beaucoup plus que ce que le procès lui aurait apporté, se dit-il. Mon talent de cognitif est là pour me l'indiquer.

— Des betteraves, dit Anne. (Elle s'était assise sur le garde-boue d'un tracteur autonome et examinait des sachets de semences.) J'ai horreur des betteraves. N'en plante pas, s'il te plaît. Surtout pas des mutantes, celles qui sont vertes et longues et ont à peu près la saveur d'un bouton de porte en plastique de l'année dernière.

— Tu songes donc à venir t'établir ici ?

— Non. (Sans avoir l'air de rien, elle s'absorba dans la contemplation de la boîte de commande homéostatique du tracteur et joua machinalement avec un câble d'alimentation effiloché et en partie carbonisé.) Mais je serai sans doute amenée à partager un repas avec votre groupe de temps à autre. Après tout, tels que vous êtes, vous êtes mes seuls voisins.

— Écoute, fit-il, ce grotesque tas de ruines que tu prétends habiter... (Ça y est, songea-t-il, voilà que je me laisse gagner par un chauvinisme au rabais.) Mon clapier, reprit-il néanmoins, enfonce le tien n'importe quel jour de la semaine.

— Et le dimanche ? Tu te surpasses, ce jour-là ?

— Le dimanche, nous n'avons pas le droit. Nous le consacrons à la lecture des Écritures.

— Il ne faut pas rire de ça, fit doucement Anne Hawthorne.

— Je ne riais pas.

— Ce que tu as dit tout à l'heure de Palmer Eldritch...

— Il y a une chose que je voulais t'expliquer, dit Barney. Ou deux, tout au plus. Primo, son existence — tu sais de quoi je parle — est réelle. Sa présence est réelle. Sans doute pas de la façon dont nous l'avons imaginée et ressentie jusqu'à présent... mais d'une manière plus subtile que nous ne concevrons peut-être jamais. Et secundo... (Il hésita.)

— Dis toujours.

— Il n'y a pas grand-chose qu'il puisse faire pour nous, dit Barney. Il essaie. Il est là, les bras ouverts et les mains vides ; il comprend, il voudrait bien nous aider, mais... ce n'est pas si simple que ça. Ne me demande pas pourquoi. Il ne le sait peut-être pas lui-même. Il en est peut-être encore à se poser la question. Après l'avoir ruminée pendant tout ce temps.

Et ce n'est pas le temps qui lui manque, songea-t-il, ou qui lui manquera s'il parvient à échapper à Leo Bulero. Brave Leo, tellement humain, tellement plus près de nous par comparaison. Savait-il seulement contre quoi il avait entrepris de lutter ? Et s'il savait... essaierait-il quand même, garderait-il ses plans inchangés ?

Pour Barney, cela ne faisait aucun doute. Il n'était pas cognitif pour rien.

— Cette chose qui a rencontré Eldritch et s'est emparée de lui, reprit Anne. C'est vrai qu'elle nous est supérieure et que nous ne pouvons ni la juger ni apprécier ses motivations. C'est un mystère qui nous dépasse. Mais je persiste à croire que tu te trompes, Barney. Une chose qui vient à nous les bras ouverts et les mains vides, comme tu dis, ne peut pas être Dieu. C'est une créature façonnée par quelque chose de plus grand qu'elle-même, tout comme nous. Dieu n'a pas été façonné, et il ne se pose pas de problèmes.

— J'ai senti en lui, fit Barney, un je ne sais quoi d'indiscutablement divin. (Et particulièrement, pensa-t-il, au

moment où j'étais le plus désemparé, où Eldritch m'a donné ma chance.)

— Tu ne comprends pas, dit Anne. Il est certain qu'il se trouve à l'intérieur de chacun d'entre nous. À plus forte raison, dans la forme de vie supérieure dont nous sommes en train de parler. Sa présence est nécessairement encore plus manifeste. Mais... laisse-moi te raconter l'histoire du chat et de l'entrecôte. Elle est brève et très simple. C'est une maîtresse de maison qui reçoit à dîner, et elle a posé en attendant une merveilleuse entrecôte de cinq livres sur le buffet de la cuisine. Lorsque les invités arrivent, elle bavarde avec eux dans le salon, ils prennent un verre ou deux. Puis elle s'excuse, va dans la cuisine pour préparer l'entrecôte... et s'aperçoit qu'elle a disparu. Et que voit-elle dans un coin, en train de se pourlécher tranquillement les babines ? Le chat de la maison.

— Le chat a mangé l'entrecôte, dit Barney.

— Tu crois ça ? Les invités accourent ; ils discutent. Les cinq livres d'entrecôte se sont volatilisées et le chat a l'air parfaitement satisfait et repu. « Pesons le chat », suggère quelqu'un. Ils ont tous un peu bu et l'idée leur paraît excellente. Ils vont dans la salle de bains et placent le chat sur la bascule. Il pèse cinq livres. Tout le monde se presse autour de la bascule et un invité dit : « C'est bien ça, le compte y est. » Ils sont certains de savoir ce qui s'est passé maintenant qu'ils possèdent une preuve concrète. À ce moment un autre invité, pris de scrupule, demande d'une voix intriguée : « Mais où est le chat ? »

— J'ai déjà entendu cette histoire, dit Barney. Je ne vois pas en quoi elle s'applique à notre problème.

— Tout simplement, elle pose le problème ontologique en termes immédiats. Si tu l'examines de plus près...

— Bah, fit-il, irrité. Cinq livres de chat, c'est cinq livres de chat... il n'y a pas d'entrecôte si la bascule indique cinq livres.

— Rappelle-toi le vin de l'hostie, fit tranquillement Anne.

Il la regarda fixement. Un moment, l'idée sembla émerger.

— Oui, reprit-elle. Le chat n'était pas l'entrecôte.

Mais... le chat pouvait être une manifestation de l'entrecôte à ce moment particulier. La pierre d'achoppement, en l'occurrence, c'est le mot : *est*. Tu ne peux pas dire que ce qui

s'est insinué à l'intérieur de Palmer Eldritch *est* Dieu, car tu ne peux pas prétendre en savoir autant sur Lui ; personne ne le peut. Mais cette entité venue de l'espace peut très bien, comme nous, être façonnée à Son image. Pour peu qu'il ait eu le bon plaisir de revêtir cette forme pour se montrer à nous. Si la carte n'est pas le territoire, *le pot n'est pas le potier*. Aussi, Barney, laissons l'ontologie de côté : évitons de dire, *est*. (Elle le dévisagea anxieusement pour voir s'il l'avait comprise.)

— Un jour, dit Barney, ce monument sera l'objet d'un culte.

Non pas, songea-t-il, en raison de l'exploit qu'a réalisé – ou, plus exactement, que réalisera – Leo Bulero. Mais nous serons amenés fatalement, toute notre société, comme j'ai déjà commencé à le faire, à projeter en cette créature, d'une dérisoire et pitoyable façon, notre conception de la puissance infinie. Et nous aurons raison, en un sens, car cette puissance est indubitablement là. Quant à déterminer sa véritable nature, comme dit Anne...

— Je vois que tu as envie de rester seul avec ton jardin, déclara cette dernière. Je vais rentrer au clapier. Bonne chance. Et, Barney... (Elle s'approcha de lui, lui prit la main et la serra longtemps dans la sienne.) Ne t'abaisse jamais. Dieu ou être supérieur, quel qu'il soit, je suis sûre que celui que nous avons rencontré ne voudrait pas cela. Et le voudrait-il que tu n'aurais quand même pas à le faire. (Elle se pencha, l'embrassa et commença à s'éloigner.)

— Est-ce que tu me donnes raison ? cria Barney dans sa direction. Cela servira-t-il à quelque chose d'essayer d'aménager ce jardin ? Ou sommes-nous condamnés à finir comme les autres ?...

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. Je ne suis pas qualifiée.

— Tout ce qui t'intéresse, fit-il avec véhémence, c'est le salut de ton âme.

— Non. Même cela ne m'intéresse plus. J'avoue être terriblement désorientée. Tout ici me déroute. Tiens. (Elle revint lentement vers Barney, le regard terne et le visage sombre.) Lorsque tu m'as bousculée, tu te rappelles ? Pour

m'arracher ma tablette de K-Priss. Sais-tu ce que j'ai vu en toi ? Je dis bien vu, et non pas *cru* voir.

— Une main artificielle. Une mâchoire déformée. Et des yeux...

— Oui. Ces yeux métalliques, marqués d'une fente... Qu'est-ce que ça voulait dire ?

— Que tu regardais la réalité absolue. L'essence au-delà de la simple apparence. (Dans ta terminologie à toi, pensa-t-il, ce que tu as vu se nomme... des stigmates.)

Elle le considéra gravement pendant un moment.

— C'est ainsi que tu es réellement ? dit-elle enfin en se détournant avec une manifeste aversion. Pourquoi paraît-tu différent ? Tu n'es pas comme ça maintenant. Je ne comprends pas. (D'une voix frémissante, elle ajouta :) Je n'aurais pas dû raconter cette histoire de chat.

— J'ai vu la même chose en toi, Anne. À ce moment précis. La main qui m'a résisté n'avait certainement aucun rapport avec celle dont t'a gratifiée la nature.

Avec quelle facilité tout rentrait dans l'ordre. La Présence habite en nous, songea-t-il, en puissance sinon dans la réalité.

— Est-ce une malédiction ? demanda Anne. Nous avons l'écho d'une malédiction divine originelle. Tout serait-il en train de recommencer ?

— C'est à toi qu'il faut demander cela. N'as-tu pas vu les trois stigmates ? La main artificielle, les yeux Jensen et la mâchoire déformée...

Symboles, songea-t-il, de l'immanence en nous de cette créature. Sans que nous ayons invoqué sa présence. Et... nous ne disposons pas des sacrements intermédiaires qui pourraient nous garantir d'elle. Nous ne pouvons pas la forcer par des rites subtils, laborieux et éprouvés, à se cantonner dans des substances déterminées analogues au pain et au vin. Elle est là, étale, au grand jour. Elle regarde dans nos yeux et *par* nos yeux.

— C'est le prix, décida Anne, que nous devons payer pour avoir voulu goûter au K-Priss. La réédition du péché originel. (Sa voix était étrangement amère.)

— Sans doute. Mais je crois avoir déjà payé.

Ou été à deux doigts de payer, rectifia-t-il mentalement. Cette créature, que nous ne connaissons que sous son enveloppe terrienne, voulait se substituer à moi à l'instant de sa destruction. Au lieu de Dieu acceptant de périr pour l'homme, comme jadis, nous avons vu – l'espace d'un instant – une puissance... *la puissance supérieure demander à l'homme de se sacrifier pour elle.*

Cela suffit-il à la ranger parmi les forces du mal ? se demanda-t-il. L'argument que j'ai opposé à Fran Schein reste-t-il valable ? Cela suffit, en tout cas, à la rendre inférieure à ce qui nous a rendu visite deux mille ans avant elle. Il s'agit ni plus ni moins, comme dit Anne, du désir d'un organisme issu de la poussière de se perpétuer. Ce désir, nous l'avons toujours eu. Ne préférons-nous pas immoler un agneau plutôt que d'être immolés ? Puisque l'oblation est nécessaire, autant la faire subir à un autre que soi-même. Notre vie entière est dédiée à cet unique principe. Pourquoi pas la sienne ?

— Au revoir, fit Anne. Je te laisse à tes méditations. Tu peux t'installer dans cette drague et creuser à ta guise. Peut-être que, la prochaine fois que je viendrai te voir, il y aura ici un système d'irrigation complet.

Elle lui adressa, brièvement, un dernier sourire et s'éloigna en direction de son clapier.

Resté seul, Barney escalada le marchepied de la drague, s'installa dans la cabine et déclencha le mécanisme rouillé et imprégné de sable. Avec un lugubre grincement de protestation, la machine sortit, comme à regret, de sa léthargie. C'était pour elle le strident appel de la trompette du jugement, mais elle n'était pas encore tout à fait prête.

Il avait dû excaver environ cinq cents mètres de tranchée irrégulière lorsqu'il s'aperçut qu'une forme de vie indigène, quelque créature des sables de Mars, le suivait à distance respectueuse. Il arrêta aussitôt la drague et fouilla du regard la froide et aveuglante réverbération.

La créature faisait vaguement songer à une vieille grand-mère à quatre pattes, tout efflanquée et visiblement à jeun. C'était probablement le fameux chacal télépathé contre lequel

on l'avait à maintes reprises mis en garde. Tout en gardant soigneusement ses distances, la créature l'observa un bon moment de l'air de quelqu'un qui n'a rien eu à se mettre sous la dent depuis de longs jours, puis... projeta ses pensées. C'était donc bien cela, il avait eu raison.

— Puis-je vous manger ? demanda la créature, pantelante, la mâchoire pendante.

— Bon Dieu non, fit Barney en cherchant précipitamment dans la cabine de la drague quelque chose qui pût servir d'arme.

Sa main se referma sur une grosse clé à molette qu'il brandit en direction du prédateur martien, la laissant parler pour lui.

— Descendez de là, émit la créature, à la fois autoritaire et suppliante. Je ne peux pas vous atteindre là-haut.

La pensée suivante était probablement destinée à être formulée *in petto*, mais elle fut quand même projetée. Visiblement, la créature n'était pas très astucieuse. « J'attendrai, décida-t-elle. Il finira par être obligé de descendre. »

Barney fit faire volte-face à la drague et reprit la direction de son clapier. Le moteur se mit à ahaner à un rythme d'une lenteur inquiétante. Tous les deux mètres, il paraissait sur le point de rendre l'âme. Barney avait le pressentiment qu'il n'y arriverait jamais. Peut-être la créature avait-elle raison. Peut-être serait-il obligé, en fin de compte, de descendre et de l'affronter.

Épargné, songea-t-il, avec une profonde amertume, par la forme de vie infiniment supérieure qui s'est emparée de Palmer Eldritch et qui fait planer sa menace sur tout un système... tout cela pour finir dans le ventre d'une bête chétive. La fin d'un long périple, se dit Barney. Une fin qu'il y a seulement cinq minutes, malgré mon talent de cognitif, je n'aurais jamais anticipée. Sans doute mon inconscient s'y refusait-il... comme le Dr Sourire, s'il était ici, ne manquerait pas de le souligner.

Avec un gémissement poussif, la drague se cabra violemment, se raidit, puis, dans un dernier soubresaut, expira.

Un long moment, Barney resta en silence à sa place. Droit devant lui, à quelque distance de là, le chacal affamé ne le quittait pas des yeux.

— C'est bon, dit Barney. Me voilà.

Il sauta de la drague en faisant tournoyer sa clé à molette.

La créature fonça sur lui.

Arrivée presque à sa portée, elle poussa soudain un jappement aigu, vira sur place et passa à côté de lui sans le toucher. Il la suivit du regard. « *Impur* », pensa la créature. Elle s'arrêta à distance et le considéra peureusement, la langue pendante.

— Vous êtes un être impur, l'informa-t-elle lugubrement.

Impur, pensa Barney. Comment ? Pourquoi ?

— C'est ainsi, répondit le prédateur. Regardez-vous. Je ne peux pas vous manger. Je serais malade.

Immobile, en proie à une déception mêlée d'aversion, la créature semblait terrorisée par Barney.

— Peut-être sommes-nous tous impurs, à vos yeux. En tant que Terriens, étrangers à votre monde.

— C'est vous seul, répondit le chacal sans la moindre hésitation. Regardez – pouah ! – votre bras droit ; votre main. Il y a quelque chose d'intolérablement anormal en vous. Comment pouvez-vous être aussi souillé ?

Il ne prit pas la peine de regarder son bras et sa main. C'était inutile.

Calmement, aussi dignement qu'il le put, il reprit à travers sables le chemin du clapier.

Cette nuit-là, au moment où il s'apprêtait à se coucher sur l'étroit lit de fer de sa cellule, quelqu'un frappa à la porte.

— Hé, Mayerson. Ouvrez-moi.

Il passa sa robe de chambre et alla ouvrir la porte.

— Le cargo est de retour, fit Norm Schein avec animation en le saisissant par le revers de sa robe de chambre. Vous savez, le pourvoyeur de K-Priss. S'il vous reste encore quelques peaux, vous feriez bien de...

— S'ils veulent me voir, dit Barney en lui faisant lâcher prise, il leur faudra descendre jusqu'ici. Vous n'avez qu'à leur faire la commission. (Il referma la porte tandis que Norm s'éloignait bruyamment.)

Il s'assit devant la table à laquelle il prenait habituellement ses repas, sortit son paquet – le dernier – de cigarettes terriennes et fuma, plongé dans une méditation profonde, tandis que les pas des colons résonnaient de toutes parts dans les corridors. Comme des souris, pensa-t-il, attirées par l'odeur du fromage.

La porte de sa cellule s'ouvrit. Il ne leva pas les yeux. Il demeura absorbé dans la contemplation de la table, du cendrier, de la boîte d'allumettes et du paquet de *Camel*.

— Monsieur Mayerson.

— Je sais ce que vous allez dire, fit Barney.

Palmer Eldritch entra dans la cellule et ferma la porte. Il s'assit face à Barney en disant :

— Exact, mon cher ami. Je vous ai laissé partir juste avant. Avant que Leo tire sa deuxième salve. Ma décision a été mûrement pesée. Et croyez-moi, j'ai eu le temps d'y réfléchir. Un peu plus de trois siècles. Mais je ne vous dirai pas pourquoi.

— Ça m'est égal, dit Barney sans lever les yeux.

— Vous ne pouvez pas me regarder ?

— Je suis impur, déclara Barney.

— QUI VOUS A DIT ÇA ?

— Un animal du désert. Il ne m'avait jamais vu auparavant. Il a fallu qu'il s'approche de moi pour le savoir.

— Hmm ! Peut-être ses motifs...

— Il n'y a pas de motif qui tienne. En fait, c'était tout le contraire. La créature était à moitié morte de faim et ne demandait qu'à me dévorer. Aussi, cela devait être vrai.

— La mentalité primitive, dit Palmer Eldritch, fait souvent la confusion entre le sacré et l'impur. Pour elle, les deux sont tabou. Lors des rites de...

— Oh ! taisez-vous, dit Barney avec amertume. Vous savez très bien que c'est la vérité. Je suis vivant, je ne mourrai pas à bord de ce vaisseau, mais je suis souillé.

— Par moi ?

— Prenez ça comme vous voudrez.

Au bout d'un moment, Eldritch haussa les épaules.

— C'est bon. J'ai été exilé d'un système stellaire – son nom ne vous apprendrait rien – et j'ai élu domicile dans le corps de

cet aventurier de la finance originaire de votre système, le jour où il m'a rencontré sur sa route. Une partie de ce qui s'est produit en lui vous a été transmise, mais elle est négligeable. Avec les années, les effets s'amenuiseront de plus en plus, jusqu'à disparition complète. Vos amis colons ne s'en apercevront même pas car ils sont touchés eux aussi. C'était inévitable, dès l'instant où ils ont goûté au produit que nous leur avons vendu.

— J'aimerais savoir, dit Barney, vers quel but vous tendiez en introduisant le K-Priss parmi nous.

— Je voulais me perpétuer, dit tranquillement la créature qui lui faisait face.

À ce moment-là, Barney leva enfin les yeux.

— Une forme de reproduction ?

— Oui. La seule qui me soit possible.

— Mon Dieu ! fit Barney, en proie à une insurmontable aversion. Nous serions tous devenus vos enfants.

— Ne vous faites plus de souci pour ça, monsieur Mayerson, dit la créature en éclatant d'un rire humain et jovial. Occupez-vous de votre petit jardin de surface, finissez votre système d'irrigation. Pour ma part, franchement, j'aspire à la mort. Je serai content lorsque Leo réalisera ce qu'il prépare déjà... Il a commencé à tirer les conséquences de votre refus d'absorber sa toxine cérébrale. N'importe comment, je vous souhaite beaucoup de chance sur Mars. Personnellement, j'avoue que je me serais très bien fait à une telle existence, mais les choses ont tourné différemment, voilà tout.

Palmer Eldritch se leva.

— Vous pourriez retourner en arrière, dit Barney. Reprendre votre ancienne forme, celle sous laquelle Eldritch vous a rencontré. Vous n'êtes pas obligé de vous trouver à l'intérieur de ce corps au moment où Leo ouvrira le feu sur votre vaisseau.

— Vous croyez ? fit la créature d'un ton moqueur. Et si quelque chose d'infiniment pire m'attendait, pour le cas où je ne serais pas là-haut au rendez-vous ? Mais vous ne pourriez pas comprendre. Vous êtes une entité à la vie trop brève, et dans une vie brève il y a beaucoup moins de... (Songeuse, la créature s'interrompit.)

— Ne le dites pas, fit Barney. Je n'ai pas envie de le savoir.

Lorsqu'il leva à nouveau les yeux, Palmer Eldritch n'était plus là.

Il alluma une autre cigarette. C'est lamentable, songea-t-il. Voilà notre comportement lorsque finalement, après avoir tant attendu, nous entrons en contact avec une autre forme d'intelligence à l'intérieur de la galaxie. Et sa réaction. Elle ne laisse rien à envier à la nôtre. Sous certains aspects, elle est pire. Et il n'y a rien qui puisse redresser la situation. Plus maintenant.

Et Leo qui croyait qu'avec ce simple tube de toxine nous avions une chance. Quelle ironie !

Quant à moi, me voilà, sans avoir eu besoin de commencer cette grotesque farce destinée aux tribunaux, physiquement, radicalement impur.

Peut-être Anne peut-elle faire quelque chose pour moi, songea-t-il subitement. Il doit bien exister une méthode pour rendre à quelqu'un sa condition première, celle d'avant la souillure. Il essaya de rassembler ses souvenirs, mais il en savait vraiment très peu sur le culte néo-chrétien. N'importe comment, cela valait la peine d'essayer. C'était le seul espoir auquel il pût se raccrocher, et il allait avoir besoin d'espoir dans les années à venir.

Après tout, la créature venue de l'espace et qui avait pris l'apparence de Palmer Eldritch était en quelque sorte apparentée à Dieu. Elle faisait partie de la Création de Dieu et il portait une part de la responsabilité de tout ce qui était arrivé. Il semblait à Barney qu'il aurait assez de sagesse pour l'admettre.

Il en parlerait tout de même à Anne Hawthorne. Elle trouverait peut-être la technique appropriée pour lui venir en aide. Mais il était sceptique. Car un terrible pressentiment s'imposait clairement à lui, qui peut-être le concernait en même temps que tous ceux qui l'entouraient.

Le salut n'était pas un vain mot. Mais...

Il n'était pas pour tout le monde.

En route pour la Terre après l'échec de leur mission auprès de Barney Mayerson sur Mars, Leo Bulero et son collaborateur

Félix Blau entreprirent d'examiner la situation sous tous les angles. Le plan à suivre leur semblait tout tracé maintenant.

— Il se déplace continuellement entre un satellite artificiel sur orbite autour de Vénus et les autres planètes, sans parler de sa résidence sur la Lune, dit Félix Blau pour résumer la conversation. Et tout le monde sait à quel point un vaisseau est vulnérable une fois dans l'espace. Un tout petit trou, et... (Il fit un geste éloquent.)

— Nous ne pouvons pas nous passer de la coopération des Nations Unies, dit Leo d'une voix renfrognée.

Tout ce que lui et son organisation avaient le droit de posséder, c'étaient des armes individuelles. Pas de quoi transpercer un vaisseau.

— J'ai quelques renseignements là-dessus, dit Blau en fouillant dans sa serviette. Mon organisation, comme vous ne l'ignorez peut-être pas, a des ramifications jusque dans l'entourage de Hepburn-Gilbert. Nous ne sommes pas en mesure de le *forcer* à faire quoi que ce soit, mais nous pouvons au moins discuter. (Il exhiba un document.) Le secrétaire général s'est ému de la présence à peu près constante de Palmer Eldritch dans chacun des univers hallucinatoires engendrés par le K-Priss. Il n'est pas assez sot pour ne pas interpréter les conséquences que cela implique. Si le phénomène doit continuer à se produire, il est probable que nous pouvons nous attendre à une coopération accrue, officieuse au moins, de sa part. Par exemple...

— Permettez-moi de vous poser une question, l'interrompit Leo. Depuis combien de temps avez-vous une main artificielle ?

Félix Blau baissa les yeux et laissa échapper un grognement de surprise.

— Mais vous aussi, dit-il. Et vos dents ont un drôle d'aspect. Ouvrez la bouche, que je puisse mieux les voir.

Sans répondre, Leo quitta son siège et se rendit aux toilettes pour s'examiner dans la glace.

Il n'y avait aucun doute. Même les yeux étaient touchés. Résigné, il regagna sa place à côté de Félix Blau. Les deux hommes restèrent silencieux pendant un moment. D'une façon mécanique, Félix se mit à remuer ses papiers (Dieu du ciel, se

dit Leo, d'une façon *littéralement* mécanique !) tandis que Leo ne le quittait des yeux que pour scruter par le hublot, d'un regard hébété, l'obscurité étoilée du vide interplanétaire.

Félix déclara finalement :

- Ça fait un choc, sur le moment, vous ne trouvez pas ?
- Je vous crois, approuva Leo d'une voix éteinte. Mais, Félix... qu'allons-nous faire ?
- Accepter, dit Félix.

Il regardait, avec une intense fixité, le reste des passagers assis de part et d'autre du couloir central. Leo leva les yeux et il vit aussi. La même déformation de la mâchoire. La même main droite, métallique et luisante, tenant soit un homéojournal, soit un livre, ou encore pianotant distraitemment sur l'accoudoir. Et ainsi jusqu'au bout du couloir, là où commençait la cabine du pilote. Et même là, se dit Leo. Tous sans exception.

— Je ne comprends pas ce qui se passe, dit Leo d'un ton désespéré. Est-ce que nous sommes en... translation, sous l'effet de cette ignoble drogue ? (Il fit un geste d'impuissance.) Nous avons perdu l'esprit tous les deux, non ?

- Est-ce que vous avez pris du K-Priss ?
- Non. Jamais depuis cette unique piqûre sur la Lune.
- Moi non plus, dit Félix. Pas même une seule fois. Le mal est en train de gagner. Sans même le support de la drogue. Il se répand partout. Cette chose est partout. Mais c'est mieux ainsi. Hepburn-Gilbert sera obligé, à présent, de reconsidérer la position de l'ONU. Il verra l'ennemi sous son véritable visage. Cette fois-ci, Palmer Eldritch a fait une erreur. Il est allé trop loin.

— Il n'y est peut-être pour rien, dit Léo.

Peut-être ce maudit organisme était-il, comme un protoplasme, obligé de s'étendre instinctivement, indéfiniment, pour survivre. Jusqu'à ce qu'il soit détruit à la source, pensa-t-il. Et c'est à nous que revient cette tâche. À moi notamment, qui suis l'*Homo Sapiens evolvens*. Parfaitement. Tel que je suis ici, assis dans ce fauteuil, je représente l'homme du futur. Si nous obtenons l'assistance des Nations Unies.

Je suis, se dit-il, le Protecteur de la race humaine.

Il se demanda si le mal avait déjà atteint la Terre. Il imaginait toute une civilisation de Palmer Eldritch, une armée de Palmer Eldritch répandus à la surface du globe, aux cheveux gris et aux joues creuses, tous munis d'un bras artificiel, d'une dentition excentrique et d'une vision mécanique. La perspective n'était guère attrayante. Lui, le Protecteur, se refusait à envisager une chose pareille. Et si la contagion s'étendait à notre cerveau ? se demanda-t-il. Si nous avions non seulement l'anatomie, mais la mentalité de cette chose... qu'adviendrait-il de nos plans pour la détruire ?

Non, je parie que c'est encore une illusion, se dit-il. Je suis sûr que j'ai raison, c'est Félix qui se trompe. Je suis encore sous l'influence de cette unique dose. Je ne m'en suis jamais relevé, voilà tout. Il éprouvait un certain soulagement à cette pensée, car elle signifiait qu'il existait encore une Terre véritable, intacte. C'était lui seul qui était affecté. Même si l'authenticité de Félix Blau à côté de lui, celle du vaisseau, celle des souvenirs de sa visite sur Mars à Barney Mayerson semblait irréfutable.

— Dites, Félix, fit-il en le poussant du coude, vous êtes une illusion. Vous saisissez ? Je suis dans un monde forgé par la drogue. Naturellement, je ne peux pas vous le prouver, mais...

— Navré, dit Félix d'un ton laconique, mais vous vous trompez.

— Allons donc ! Vous allez voir que je vais me réveiller, ou Dieu sait comment cela s'appelle lorsqu'on est pour de bon débarrassé de cette saleté.

Tenez, je vais absorber des tas de liquides pour en laver mon sang au plus vite. (Il fit claquer ses doigts.) Mademoiselle, dit-il en agitant le bras avec animation. Apportez-nous à boire tout de suite. Un bourbon à l'eau pour moi. (Il questionna Félix Blau du regard.)

— La même chose, murmura Félix. Avec un peu de glace. Pas trop, parce que c'est désagréable quand elle fond.

L'hôtesse arriva bientôt, portant un plateau.

— C'est vous qui voulez de la glace ? demanda-t-elle à Félix.

Elle était blonde et jolie ; ses yeux verts avaient l'éclat de deux belles pierres polies. Lorsqu'elle se pencha sur lui, Leo entrevit la rondeur charmante de ses seins. Le spectacle lui mit

du baume au cœur. Mais ce qui gâchait l'impression d'ensemble, c'était la mâchoire horriblement déformée. Il se sentit déçu et frustré. Et les yeux aux merveilleux longs cils étaient maintenant remplacés par des fentes. Déprimé et morose, il détourna son regard jusqu'à ce qu'elle fût partie. Cela va être particulièrement difficile, se dit-il, en ce qui concerne les femmes. Il envisageait sans plaisir, par exemple, sa première rencontre avec Roni Fugate.

— Vous avez vu ? demanda Félix en portant son verre à ses lèvres.

— Oui. Cela montre à quel point nous devons agir vite. Dès que nous serons à New York, nous irons trouver cet idiot de Hepburn-Gilbert.

— Pourquoi ? demanda Félix.

Leo le regarda fixement, puis désigna sans mot dire la main luisante et artificielle de Félix qui tenait le verre.

— Je crois que je commence à m'y faire, dit Félix d'un air songeur.

C'est ce que je pensais, se dit Leo. Exactement ce à quoi je m'attendais. Mais j'ai confiance. Je vaincrai. Un jour ou l'autre, j'en suis sûr, je finirai par écraser cette chose. Je me connais, maintenant ; je connais l'étendue de mes possibilités. Tout repose sur mes épaules, et c'est aussi bien ainsi. Grâce à mon incursion dans l'avenir, j'en sais assez pour ne jamais abandonner, même si tous les autres doivent succomber. Même si je suis le dernier humain à conserver intacte la flamme du passé. Le passé d'avant Palmer Eldritch. J'ai foi en certains pouvoirs qui ont été implantés en moi depuis le début et qui, à la longue, réussiront à faire pencher la balance de mon côté. En un sens, il ne s'agit pas de moi. Il s'agit d'une puissance dont je suis le dépositaire et que même Palmer Eldritch ne peut me ravir, puisqu'il ne dépend pas de moi de la perdre ou de la conserver. Et je la sens grandir en moi. Invulnérable à ces modifications extérieures somme toute négligeables : les bras, les yeux, les dents... à l'abri des atteintes de cette malfaissante et négative triade de l'aliénation, du désespoir et de la réalité douteuse que Palmer Eldritch a ramenée avec lui de Proxima. Ou plutôt de l'espace intermédiaire.

Il songea : Nous avons déjà vécu des milliers d'années sous le coup d'une antique malédiction, de plus haute source que celle d'Eldritch, qui a en partie profané et détruit notre caractère sacré. Si celle-là n'a pas réussi à nous faire plier complètement, comment celle-ci le pourrait-elle ? À moins que leurs effets ne se conjuguent. Si c'est ce qu'il croit – si Palmer Eldritch est convaincu qu'il est venu pour ça –, il se trompe lourdement. Car ces pouvoirs qui ont été implantés en moi à mon insu... *ils ne tombent pas sous le coup de la malédiction originelle.* Voilà pourquoi.

C'est mon cerveau évolué, songea-t-il, qui me dit cela. Elles n'ont pas été inutiles, ces séances d'évolthérapie... Je n'ai peut-être pas vécu aussi longtemps que Palmer Eldritch, d'un côté, mais de l'autre j'ai derrière moi cent mille ans d'évolution artificielle accélérée, avec la sagesse correspondante. J'en ai eu pour mon argent. Jamais la situation ne m'est apparue aussi clairement. Dans les stations climatiques de l'Antarctique, j'irai retrouver mes pareils ; tous ensemble, nous formerons une guilde de Protecteurs. Pour sauver les autres.

— Hé, Blau, fit-il en donnant une bourrade de son coude non artificiel à la semi-créature assise à côté de lui. Je suis votre descendant. Eldritch est venu d'un espace différent, mais moi je viens d'un *temps* différent. Vous saisissez ?

— Hum ! murmura Félix Blau.

— Regardez bien mon front élargi. Je suis un bulbocrâne, pas vrai ? Et ce réseau de chitine. Il n'est pas qu'au sommet. Il est partout. La thérapeutique, dans mon cas, a parfaitement réussi. Aussi, ne perdez pas espoir. Ayez confiance en moi.

— Oui, Léo.

— Attendez seulement que je m'y mette. Il y aura du sport. Et tant pis si ce sont des yeux Jensen artificiels qui vous regardent momentanément. Vous savez qui il y a à l'intérieur. D'accord ?

— D'accord, Leo. Tout ce que vous voudrez, Léo.

— Leo ? Pourquoi est-ce que vous mappelez tout le temps Leo ?

Raide, les deux mains crispées sur les accoudoirs de son siège, Félix Blau leva vers lui un regard implorant.

— Réfléchissez, Leo. Pour l'amour du ciel, concentrez-vous.

— Oui. Je vois. (Dégrisé, rappelé à plus de modération, Leo hocha gravement la tête.) Désolé. Ça m'a échappé. Je sais à quoi vous faites allusion. Je sais de quoi vous avez peur. Mais rassurez-vous. Je suivrai votre conseil : je me concentrerai. (Il hocha de nouveau la tête, solennellement, et promit :) Cela ne se produira plus.

Inexorablement, le vaisseau poursuivait sa course vers la Terre.

FIN